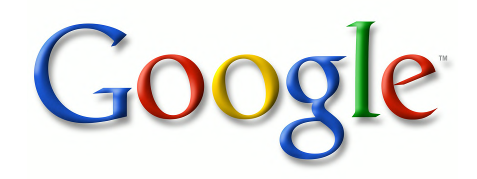
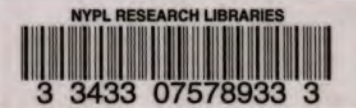




ŒUVRES
DE
M. GRESSET.

TOME PREMIER.



par la Corbleu! que les nonnes Sont Folles!.....

ŒUVRES
DE
M. GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, & donnée au Public par l'AUTEUR.

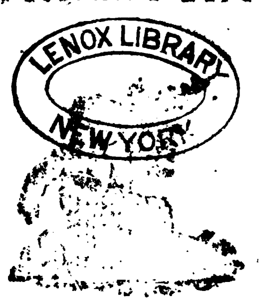
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVII.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

DISCO

Fin de la Table.

Discours



DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

*Par l'*AUTEUR*, le jour de sa réception, à la place de* M. DANCHET*, le 4 Avril* 1748.

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art qui veut le peindre, pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance: tous les agrémens, toute la nouveauté, toute la richesse du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit; il en est une plus persuasive, plus chère à ma sensibilité, & plus digne de vous: justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables, Voilà, Messieurs, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagemens.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres vœux en entrant dans ce Temple de l'Eloquence, de la Poésie, de l'Histoire, de la Science, des Mœurs & de tous les Arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain? Temple immortel où les talens sont

encouragés & récompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talens, les partage & les embellit : où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable & des noms célèbres que présentent vos Fastes, rapprochés des modèles & des secours, mes premiers sentimens, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems, sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu ?

Telles furent, Messieurs, & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre ; toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modèles : né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la Poésie, une ame faite pour saisir & peindre les idées élevées & les sentimens nobles, un jugement toujours maître du talent, Monsieur Danchet avoit joint à ces dons de la Nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude & de la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siècles barbares, & la naissance des Lettres ; instruit, formé par les oracles de la Poésie, rempli de leurs beautés, animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différens Ecrits, ni à rappeller le succès des Tyndarides, des Cyrus, de Nitétis, couronnés plusieurs fois sur la Scène tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancrède & les Fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la Scène Lyrique ; c'est aux Ouvrages à parler de leur Auteur ; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public, & avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité, un tribut dont je ne dois

rien omettre pour sa gloire & celle des talens même; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit; un éloge fait pour intéresser également & celui qui le donne & ceux qui l'écoutent : avantage bien rare pour la louange !

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée générale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages, & d'une conduite sans variations, que je viens rappeller votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame : je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens; il n'avoit d'amis qu'eux, ils ne pouvoit ressembler à d'autres; mais pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la Poésie; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse, & convaincu toute sa vie que la Poésie ne doit être que l'interprète de la vérité & de l'honneur, la langue de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent : au dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile & si bas; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux Loix, au Trône, à la Religion, audace dont tout le mérite est en même tems si coupable & si digne de mépris : incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence & le devoir, ses Ecrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas toujours vrai qu'on se peigne dans ses Ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentimens vertueux, & l'Orateur des mœurs : mais

ŒUVRES DE M. GRESSET.

TOME PREMIER.

lui joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le sentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureusement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illustré le dernier règne & la Nation, & porté à un si haut degré de splendeur l'Eloquence & la Poésie, ainsi que la pureté, l'énergie, & l'élégance de la Langue Françoise, devenue par eux la Langue de l'Europe. Différens dans leurs genres, mais placés dans la même carrière, rivaux sans division, concurrens dignes de s'estimer, simples & modestes, parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Bossuet, les Racine, les Fénélon, les la Fontaine, les Despréaux, les Fléchier, les la Bruyere, furent toujours les exemples de ce caractère d'égalité & d'union qu'ils vous ont transmise : pourrois-je ne point leur associer dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici, cet homme adoré de leur siècle & du nôtre, modèle comme eux d'une vie rendue constamment heureuse par la raison, les graces & la vertu ; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos desirs & pour notre gloire.

Que ces hommes divins qui ont éclairé le siècle que je viens de louer en les nommant, servent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, & que tous ceux qui cultivent les Lettres apprennent, Messieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, & qu'ils en recevront toujours, qu'il est dans tous les tems de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce soit, ne partons point de l'humiliant préjugé, que nous sommes desormais réduits au seul partage d'imiter, & au foible mérite de ressembler ; les progrès de la raison, des talens & du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames supérieures ne sont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élancer. Des astres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été

découvert dans les deux siècles qui précèdent le nôtre, si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement désespérerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'esprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaisirs, de nouvelles créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matière, qui, toute bornée qu'elle est par son essence, est si riche, si inépuisable dans les formes qui la varient successivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que sur des ruines, ne voyons-nous pas le spectacle de l'univers toujours nouveau, au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes inespérées, les événemens les plus imprévus, les objets les plus frappans sont-ils refusés à nos regards? De nos jours, une ville entière du nouveau monde vient de disparoître dans la profondeur des mers, nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé; une autre ville de notre hémisphère, cachée aux regards du Soleil depuis dix-sept siècles, sort de son tombeau, revient à la lumière, nous offre ses monumens, &, pour rappeller des traits plus intéressans, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuse expérience aller aux extrémités de la terre, interroger la Nature, & dévoiler des mystères ignorés des autres siècles? Si, après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner sur les êtres matériels malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t elle pas encore sur les productions, l'essor & les succès de la raison & de l'esprit, sur-tout dans la carrière immense de cet art créateur qui fait franchir les barrières du monde?

Les esprits frivoles & superficiels désavouront mon espérance, les esprits foibles & timides ne s'élèveront pas jusqu'à elle; c'est au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggéré par le

téméraire espoir de le remplir que par mon amour pour les arts, & par ceux qui m'écoutent, & le tems où je parle! Quelle plus vaste & plus brillante carrière pour l'Histoire, l'Eloquence & la Poésie, qu'un règne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortaliser!

Que pourrois-je ajouter, Messieurs, à la force & à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'image de votre auguste Protecteur? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies à la modération & à l'amour de la paix; la Royauté parée de tous les caractères qui font le père de la patrie; l'humanité enfin avec tous les titres du Sage & de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pu s'élever, qu'il me soit seulement permis, pour l'honneur des beaux arts, de rappeller & d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentimens d'admiration, de respect & d'amour dont nous sommes pénétrés pour notre Monarque auguste! La postérité célèbrera comme nous ses vertus: & dans les siècles suivans, tous ceux qui dans un jour semblable, rendront ici, comme moi, leur premier hommage à l'Académie, en nommant ses Protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain, qui n'aura jamais été loué que par la vérité.



LETTRES DE M. ROUSSEAU,

Sur Vert-vert, la Chartreuse, &c.

A M. DE LASSÉRÉ,

Conseiller au Parlement.

J'AI lu le Poëme que vous m'avez envoyé : je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poésie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie ; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous même une pièce si excellente : quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvé trop courte, quoique je l'aie lu deux fois : il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confrères modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté : que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.

AU PERE BRUMOY,

Jésuite.

PARMI les phénomènes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde ; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse : je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages ; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la Langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus littérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans ! & quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai ; qu'il n'étoit estimé ; ici c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSÉRÉ.

A ne juger du mérite de l'Epitre nouvelle (*), qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges ; elle est plus négligée que les deux autres pièces que j'ai admirées du même Auteur ; mais à cela

(*) *Les Adieux.*

près, on reconnoît la même main & le même génie ; c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui aient jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers & les faire bien ; & que pécher contre la rime en François, ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en Latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissants doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir ; c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire : & ce plaisir n'est point complet, quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, & que le dessin en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des règles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il règne un plus grand air de facilité. En un mot le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement ; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes :

Nec virtute foret clarisve potentius armis.
Quàm Linguâ Latium, si non offenderet unum-
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa littura coërcuit ; atque
Præsectum deciès non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette

maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres; quoiqu'ils ne partent que du zèle sincère que j'ai pour sa gloire & pour sa réputation, qui m'est aussi chère que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernières Epitres (*), que j'ai déja lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert, qui est imprimé, vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possède point en propre. Selon moi, cet Ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre Langue.

ÉPITRE
A L'AUTEUR.

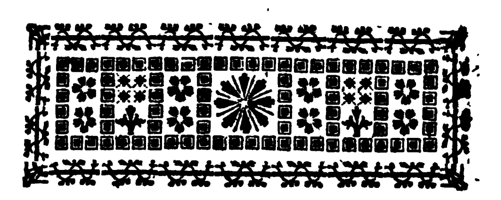
Sur le Parnasse est il un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son disciple fidèle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce rédu[illegible]acré Vallon
Est loin des glaces de ***

(*) *Les Ombres & les Adieux.*

Des fréquens éclairs de V***,
Et des volcans de V***.
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre son hommage ;
Mais c'est dans le simple équipage
D'un berger couronné de fleurs.
On y préfère un paysage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable bergère,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'ame de manière
A nous faire oublier Rameau.
C'est-là que les Graces naïves,
Qu'on vit règner au siècle d'or,
Cessent du moins d'être captives ;
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage ;
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple Nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux ;
Et la plus savante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours ;
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace ;
Sont venus surchargés de fleurs :
Ces fleurs n'étoient point naturelles ;
Et, par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des sentinelles
Corrompre la naïveté.

Enfin GRESSET vient de paroître :
Nouveau César dans ce séjour,
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Graces, Amours, à ce spectacle,
Ont cru revoir Anacréon :
C'est son air, son style, son ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au parallèle,
Se cachoit derrière Chapelle,
Chaulieu, la Fare & Bachaumon.
O toi! nouveau propriétaire
De ce séjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux ;
Cher favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta manière,
Tes expressions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs,
Sans en accabler la matière.
Du moins l'Éditeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilège
De trouver l'attelier ouvert ;
Non pour qu'une main sacrilège
Ose y profaner ton pinceau,
Mais pour le former à connoître
Tous les dessins d'un si grand Maître ;
Et les premiers traits du vrai beau.





VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane (*), au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire:
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.

(*) *Epagneule.*

Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs ;
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et, par vingt chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables surannées
Ressusciter les Diables & les Dieux ;
Des faits d'un mois, occuper une année ;
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Énée ;
Non moins dévot, plus malheureux que lui :
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes ;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles ;
Votre enjouement me passera ces traits.
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades politesses ;
Sur votre esprit soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchise.
Si la Vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches & cruels ;
Mais sous votre air, ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
  Dans maint Auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde,
Très-rarement en devient-on meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,

Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du Héros que je chante,
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit n'aguère un Perroquet fameux,
A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus même & ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là de l'Indien rivage,
Fut, jeune encore, ne sachant rien de rien,
Au susdit Cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des Sœurs, des Nonnes, c'est tout dire;
Et chaque Mère, après son Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincère,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Père.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Père en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
VER VERT étoit l'ame de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire;

Il étoit sûr de charmer & de plaire,
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il béquetoit & guimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même tems,
Dictoit à quatre, en styles différens.
Admis par tout, si l'on en croit l'Histoire;
L'Amant chéri mangeoit au réfectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands desirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il passoit hors de table,
Mille bombons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir:
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire,
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la Mère
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau; des Novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût:
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux Agnus:

A son rééveil, de la fraîche Nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidéles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles;
Ainsi qu'il est pour le monde & les Cours
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essain des folâtres Amours,
Essain qui sait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante;
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
Ceci soit dit, entre nous, en silence:
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux;
Quatre serins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un tems viendroit, tems de crimes & d'allarmes,
Où ce VER VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreur?
Arrête, Muse, & retarder les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas:
Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre;
Toujours d'un ton confit en savoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siècle a rendu trop coquets;
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *Oremus*, des colloques mystiques;
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre Mère*, & *votre Charité*;
Il savoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque:
Il avoit eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir,
Il étoit là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Elève égala ses Régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes;
Finalement VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que sait une Mère de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuses Nonnes ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir :
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau : d'abord, aux Spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encore que le moindre mérite ;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictoient les plus jeunes Professes,
L'illustre Oiseau commençoit son récit ;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit :
Éloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son auditoire ;
Quel Orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire ;
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quant il avoit débité sa science,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, & tels propos de filles
Que par hasard on apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce tems d'affligeante mémoire
Ce tems critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! O honte! O cruel souvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'histoire?
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux;
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés a ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes Mères
Qui, comme ailleurs, dans cette nation
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de Nonne est cent fois pis encore
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantais,

Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La Lettre part. Quand viendra la réponse ?
Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
On ne dort plus, Sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'Épitre.
Grave sujet; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plutôt la mort !
Dans ces tombeaux ; sous ces tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées
Dont le cœur vif, & las de son loisir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit;
Eût, pour le moins un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Mères assistantes,
De ce Sénat antique Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.

Après ce Bill des Miladys de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine :
Quoi ! nous vivons, & VER-VERT va partir !
D'une autre part la Mère Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme perd la voix ;
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage,
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes, pleins d'horreur ;
Du jour encor redoublent la terreur.

Trop vains regrets! l'instant funeste arrive;
Jà, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà, chaque Sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Qu'elles tendres allarmes?
On se l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a passé le Tour:
Du Monastère, avec lui fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les Zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triste repos,
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue & jamais consolée;
Pars, cher VER VERT, &, dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'ainé des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine,
Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

❀

CHANT

CHANT TROISIEME.

LA même Nef légère & vagabonde
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gascons.
Pour un enfant qui sort du Monastère,
C'étoit écheoir en dignes compagnons!
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style.
Ce n'étoient plus paroles d'Évangile,
Ce n'étoient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,
Mais de gros mots, & non des plus Chétiens;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du vin;
Puis les Gascons & les trois perronnelles
Y concertoient sur les tons de ruelles:
De leur côté les bateliers juroient,
Rimoient en dieu, blasphêmoient & sacroient:
Leur voix stylée aux tons mâles & fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans ce fracas, confus, embarrassé,
VER-VERT gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser & que dire.
  Pendant la route, on voulut par faveur
Faire causer le Perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'oiseau benin prend son air de douceur;
Et vous poussant un soupir méthodique,

D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur*.
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire;
Ainsi berné, le novice interdit,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confrères:
Son cœur né fier, & qui, jusqu'à ce tems,
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flêtrissans;
A cet instant, en perdant patience,
VER-VERT perdit sa première innocence.
Dès lors, ingrat, en soi-même il maudit
Les chères Sœurs ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal.)
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il sut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un scélérat
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,

Lâchoit un *mor*...! VER-VERT faisoit l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier & content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur,
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos Cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monastère
Etoit d'ennuis tristement obsédé ;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne ;
VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent ;
Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne ;
Les vents légers, & les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens & son cœur,
Déjà, pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,

Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé;
Mais ô douleur! O vaine & douce attente!
La Nef arrive, & l'équipage en sort.
Une Tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix;
Et, mieux encore, à sa petite Croix:
Il en frémit, & même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au Diable;
Trop mieux aimant suivre quelque Dragon;
Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La révérence & les cérémonies:
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la Tourière l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou;
D'autres au bras: on ne sait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au Chœur:
On quitte tout, on court, on a des ailes:
C'est lui, ma Sœur, il est au grand parloir.
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; & la Mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :
C'étoit raison, car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau :
Cet œil guerrier, & cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble ;
En entendant cet essain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner !
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu, quand la Mère Prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiseau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponse,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! que les Nonnes sont folles !
L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant : fi donc, mon très cher Frère !
Le très-cher Frère, indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jésus ! Il est sorcier, ma Mère,

Reprend la Sœur; Juste Dieu! quel coquin!
Quoi? c'est donc là ce Perroquet divin!
Ici VER-VERT, en vrai gibier de grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier; chacune eut son paquet;
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il baffouoit leur sermon nazillard:
Ce fut bien pis, quand, d'un ton de Corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeoient sur son bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu!... mor...! mille pipes de diables!
Toute la grille à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les Nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de Croix:
Toutes pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent?
Et sur son nez la Mère Cunégonde
Se laissant cheoir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe:
Père Eternel! dit la Sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! qui nous a donné
Cet Antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit & la science
De ce VER-VERT si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour! reprend la Sœur Ecoute,
Quelles horreurs! Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la Jeunesse!

Quel hérétique ! O divine sagesse !
Qu'il n'entre point. Avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion ; VER-VERT est mis en cage.
On se résout sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux,
Le pélerin ne demandoit pas mieux :
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs ; toutes de l'exécrable
Signent l'Arrêt, en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ;
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la Tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabanne emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Illiade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos Sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés.
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au Discrétoire entrent neuf Vénérables ;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix ; déjà deux des Sybilles,
En billets noir ont crayonné sa mort ;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :

Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence;
Trois de retraite, & quatre de silence,
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce tems lui seront interdits.
Ce n'est point tout; pour comble de misère;
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une Converse, infante douairière;
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'Oiseau contrit se reconnut enfin:
Il oublia les Dragons & le Moine;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévôt qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divàn désarma sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux être un jour d'allégresse:
Tous ces instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis je? Hélas! O plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable & liberté plénière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;

Rien n'annonçoit de prochaines douleurs.
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brulé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élisée, & les sacrés bosquets,
Le mène au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'ilustre mort
Fut regretté! La Sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs, & par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau;
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphire environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves Sœurs,

Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez ; si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît VER-VERT ; *ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nonnes repose,
Et qu'en tout tems, par la Métempsycose,
De Sœur en Sœur, l'immortel Perroquet
Transportera son ame & son caquet.





VERS

Adressés à Monseigneur l'Evêque de Luçon.

Vous dont l'esprit héréditaire,
Et par les Graces même orné,
Aux talens d'un illustre père
Joint l'agrément de Sévigné ;
Vous dont le tendre caractère
Sait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire ;
Mortel plus charmant que les Dieux ;
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protégez Euterpe & Minerve,
C'est le Moutier, l'ami du bien commun.
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve,
Ses fastes en comptent plus d'un :
Mais être au bord de l'Hypocrêne,
Assis entre les Rois amis de Melpomène,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux ;
Horace à la fois & Mécène ;
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'éloge commence à vous.



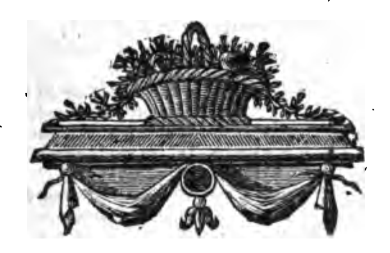


ADIEUX AUX JÉSUITES.

A M. l'Abbé Marquet.

La prophétie est accomplie ;
Cher Abbé, je reviens à toi ;
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore ;
Porté du berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel...
Nos goûts sont nos destins, l'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté ;
Pouvois-je en fuir l'attrait ? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems souffrir la violence
D'une lente captivité ?
C'en est fait ; à mon sort ma raison me ramène :
Mais, Ami, t'avouerai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine ?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne ;
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant :
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux ;
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte & l'espoir sont exclus !
A leur sort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.

Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu ;
    Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles ;
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
    A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis ;
    Et souvent bienfaiteurs paisibles
    De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
    En-reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux.
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*





LE CAREME IMPROMPTU.

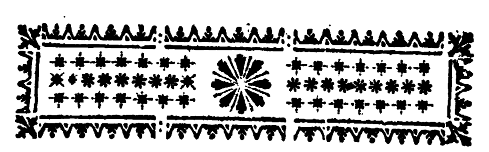
Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une Isle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde;
Et n'être connus que des Cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords,
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans & les morts.
De cette étrange résidence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle,
Il est regardé comme babile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.

On va penser que j'exagère,
Et que j'outre le caractère.
« Quelle apparence, dira-t-on?
» Quelle Isle assez abandonnée
» Ignore le tems de l'année?
» Non, ce trait ne peut être bon
» Que dans une Isle imaginée
» Par le fabuleux Robinson ».
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes;
Et regler ses petits Etats.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printems
Pendant ces trois mois de tempête;
Que faire sans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête,
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise,
Quelqu'autre Curé plus savant
N'auroit pu regir son Eglise;
Et peut-être dévotement,

Bravant les fougues de la bise ;
Se seroit livré sans remise,
Aux périls du noir Élément :
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Dés fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son Assistance Chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux ?
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées ;
Il crut cet avis selon Dieu,
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se p sse ;
Plus agile encor dans son cours ;
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnoit toujours :

Du printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence,
Prétendant cause d'ignorance,
Ou bonnement & sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur-tout l'univers Catholique
Etendoit ses austères loix:
L'Isle seule, grace au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit fine chère,
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-Paysan & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux;
Tandis que nous jeunions pour eux.
Enfin, pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'instruire nos impénitens;
Le diable content de lui-même,
Ne retarda plus le printems;
C'étoit lui qui par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde;

S'embarque ſans retardement,
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon :
(Fait digne de réflexion ;
Car de la ſainte quarantaine
Déjà la cinquième ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)
Il vient : il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'empire de l'Egliſe
Pâques revenoit dans dix jours.
« Dieu ſoit loué ! prenons courage,
» Dit-il, enfonçant ſon caſtor.
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à tems encor,
» Pour pouvoir, dans mon hermitage,
» Fêter Pâque ſelon l'uſage. »
Content, il rentre ſur ſon bord ;
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'almanach & de lunettes,
Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendeman, jour des Rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ſes vaſſaux
La date de notre Carême.
» Mais, pourſuit-il, j'ai mon ſyſtème,
» Mes frères nous n'y perdrons rien,
» Et nous le rattrapperons bien :
» D'abord avant notre abſtinence,
» Pour garder l'uſage ancien,
» Et bien remplir toute obſervance,
» Le Mardi gras ſera Mardi,
» Le jour des Cendres, Mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence,
» Dans toute l'Iſle on jeûnera ;
» Et Dimanche unis à l'Egliſe,
» Sans plus craindre aucune mépriſe,
» Nous chanterons l'*Alleluia* ».



LE LUTRIN VIVANT.

A M. l'Abbé DE SÉGONZAC.

De mes Ecrits aimable confident,
Cher SÉGONZAC, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjouement.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment;
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits;
Et les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.

Venons au fait : Honni qui mal y pense !
Attention ; j'ai toussé ; je commence.
Non loin des bords du Cher & de l'Auron ;
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux Bourg dont l'Eglise sans vîtres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui, dans les bras d'une haîneuse indolence,
Exempts d'étude & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougies ;
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & sans triples mentons ;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes ;
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre Enfans de chœur.
Ces jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez dame Barbe : elle leur sert de mère
Et de soutien ; le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Que dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines.
D'abord servante : ensuite, adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement :
Déjà trois fois elle a vu dans l'Eglise
De père en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au Chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or chez ladite, arriva notre histoire
En Juin dernier : l'aventure est notoire.
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas ;
Avoit usé l'étui des pays-bas ;
Vous m'entendez, sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure ;

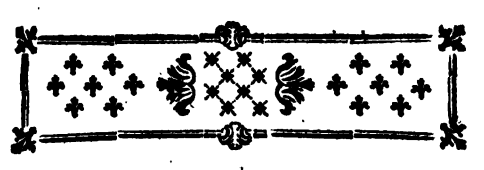
Déjà la brèche, augmentant tous les jours;
Démanteloit la place & les fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit, mais que faire!
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chère;
D'une autre part le Chapitre étoit gueux;
Et puis d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme,
Ne connoissant parent ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer que la grace de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre, & rarement debout:
Enfin, pourtant l'habile Gouvernante
Sut lui former une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire;
Vieux Graduel, ample & poudreux bouquin;
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique;
Formoient le corps de ce grimoire antique:
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coud proprement
Pour relier un volume vivant:
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon;
Prît justement la Messe du Patron;
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable:
Parquoi Lucas chamarré de plain-chant;
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand Office;
Le Maître Chantre, Intendant du Lutrin;
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain;

A feuilleter il perd & tems & peines :
Il jure, il sacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les Antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre ;
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le Pupitre,
Y servira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt, on le stile au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice ;
Déjà d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot ;
A livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque & digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'Evangile :
Ferme, & plus fier qu'un Sénateur Romain,
Lucas tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entrouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible Lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et tenant bon il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de-là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr, sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre & charmant
Que j'ai permis à ma Muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,

De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment;
Que loin de toi jamais il ne transpire.
Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux,
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux;
Fronder mes vers, foudroyer & proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux:
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
« Y pense-t-il? Quel écrit scandaleux!
» Quel tems perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux »?...
Mais dédaignant leur absurde satyre,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidèle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une Muse badine.
Non; la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les Ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées

Ainsi penfoit l'amusant du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse:
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces;
Et les censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un François fade ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.





LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours ;
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haîne imbécille
Des pédans, des prudes, des sots ;
Et la victime des cagots.
Mais votre Épitre enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse,
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles sermens ;
Aminte, votre goût ranime

Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Terpsichore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle;
Quoiqu'il semble changer son cours;
Autour de la flamme infidelle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté;
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence;
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces boccages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages;
Ni vous mêmes pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages;
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrette,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-tems enseveli;
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore

Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante Élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle & vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie,
Foule aux pieds la terre & le sort;
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainsi l'aimable Poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins, par la Fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du Télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bisarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée,
Où la foule, toujours crottée,
De Prestolets provinciaux,
Trotte sans cause & sans repos
Vers ces demeures odieuses

Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux:
Là, du toît d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,
S'élève un antre aërien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille,
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée
Dans cette cage resserrée,

On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vîtrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états :
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme
Des Sylphides & des Follets.
Telles on nous peint les tannières
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les Pythonisses, les Sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siége,
D'où flanqué de trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.

Pour moi, qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels ;
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un desert peut être aimable,
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jâseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho ;

Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne vous parlent qu'*incognitò* ;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrâses imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens.,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux Cénobites
Qui ; voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers ;
Loin de ces fausset du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois

Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois ;
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes ;
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante Fiction ;
Que les tendres lyres des Grâces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon ;
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison ;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs ;
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs :
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages

Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux.
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elisée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnées de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse & Milton,
Pour eux, des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint-Réal & Montagne

Entre Sénèque & Lucien ;
Saint-Evremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucault, la Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux,
Je laisse au Savantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins ;
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir :
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires ;
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ;

Et vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime Poésie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'Immortelle
M'enchaîner encore plus long-tems?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai je vivre encor pour elle?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,

Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douarières,
Ces mères septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets;
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes;
Et meurent au bruit des sifflets?
Égaré dans le noir dédale
Où le phantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre & les lys;
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haîne étrangère;
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane,
Sapper & le trône & l'autel?
Aux sentimens de la nature;
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture;
Ou qu'invente la vanité;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;

J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux! qui dans la paix secrète
D'une libre & sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle Déesse,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens;
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens;
Et jamais la bigotterie,
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe & ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout systême
Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin;
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la Destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidelle,
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,

Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante ;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux ;
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des deserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser ;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont hélas ! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.

Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art fait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans ces antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens Français,
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur les soirs des belles journées
Ramènent gaiement leurs troupeaux.
Dans ces Palais où la Mollesse
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style;
Qui par de bisarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous les discours
L'académique enluminure,

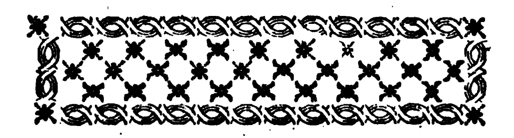
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux;
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappellant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore;
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins & des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le Dieu de la lumière;
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu qui couronne le lièrre
Ouvrira l'aimable saison
J'en jure le pélerinage:
Envolé de mon hermitage;
Je vous apparoîtrai soudain

Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux;
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux:
Vous me verrez toujours le même;
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hasard:
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie;
Et comme en un monde nouveau;
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat;
Fondera ce nouvel Etat;
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en feront le Sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre Consulat,
L'Enjoument jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La Raison, quittant son ton rude;
Prendra le ton du Sentiment.

La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant,
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément;
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment;
On y proscrira l'étalage
Des Phrasiers, des Rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage:
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques fornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusques sur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades & rampans,
Les complimenteurs imbécilles
Et les peuples de froids savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ses Statuts,
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs,
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les Etats de la République

Chaque automne s'assembleront ;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.





LES OMBRES.

ÉPITRE à M. D. D. N.

DES régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien,
Dont ma douce Philosophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien;
SALUT, santé toujours fleurie;
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre Epitre ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du classique Empire,
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaieté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Écartons la Muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur & parfait

De mon hermitage secret.
Par un contraste assez bisarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare;
Non sur un ton triste & pesant;
Ennemi des Muses plaintives,
Jusques sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux;
Des pleurs, des prisons, des entraves;
Un séjour vaste & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte;
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste Royaume des nuits?
N'en doutez point: ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux;
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & son cortege,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un College;
Vous reconnoitrez les Enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit;
Aminte, je me le rappelle;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici;
Et, si ma mémoire est fidelle;
Je vous entretenois ainsi.
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carrière

Des ſcholaſtiques régions :
Là, comme aux ſources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proſcrite
La nuit ſemble règner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteſtés,
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans ſon caractère
La triple rigueur de Cerbère
Et l'ame avare de Caron ;
Ainſi que ces ombres légères
Qui, pour leurs demeures premières,
Formoient des regrets & des vœux ;
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce ſatellite odieux.
  Entrons ſous ces voûtes antiques,
Et ſous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funèbres,
Qui de l'empire des ténèbres
Tapiſſoient les murs enfumés,
D'une longue ſuite de thèſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon-ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,

L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrèse aux doubles faces ;
Les logogryphes effrayans,
L'impitoyable syllogisme,
Qui suit le ténébreux sophisme ;
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble, avant le tems,
Ces mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au sein de leur mère !
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance :
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamante aux traits sombres
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des Ombres,
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons & ces chaînes
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlans soupiraux ?
Que vois je ! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux !
De ce parallele grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque ;
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentoit à mes yeux ;

Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux;
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'acoutrement
D'un précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit;
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur;
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil;
Exempt des craintes du réveil,
J'euſſe, les deux tiers de ma vie,
Dormi ſans trouble, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il eſt vrai qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flatteur.
Qu'importe? Le nom de docteur

N'eſt

N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelqu'anecdote amusante :
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans;
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur des bagatelles du tems :
Qu'on fasse la paix ou la guerre;
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles;
Qui, dans la chambre d'un vaisseau;
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens :
Mais sauvez-la des jugemens

De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur le champ, iroit sans repos,
Dressant la crête & battant l'aîle,
Glapir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque parloir médisant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique & couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de DON VER VERT,
Fait en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au sécret de son maître absent.
Selon la gazette Neustrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique
Se vend, à l'insçu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux Mémoires du saint Oiseau ;
De narrer comme quoi la piéce,
Portée au sortir de la presse
Au Parlement Visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,

Et sonna par-tout le tocsin;
Comme quoi les Mères notables,
L'Etat Major, les Vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables;
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La Jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes Sœurs, d'un œil content,
Ont vu drapper les graves Mères,
Les révérendes Douairières,
Et la grand'Chambre du Couvent.
Une None sempiternelle
Prétend prouver, à tout fidèle
Que jamais VER-VERT n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Missionnaire,
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtrière sybille,
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les Archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique,
Au carnaval se jugera;
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oiseau défendeur paroîtra;
La vieille Mère Bibiane
Contre lui doit plaider long-tems;

Et, dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents.
Mais la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie ;
Les directeurs opinent là)
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printems ;
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies ;
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries
Que quelques vérités hardies.
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude ;
J'en fais pour me désennuyer ;
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire ;
Lorsque le cœur est de moitié.

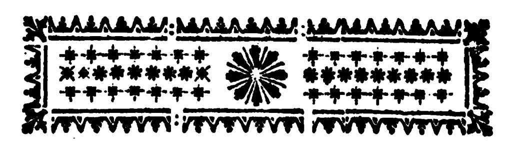


ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE
A MADAME ***.

Sur le ſage emploi de la vie
Une aimable Philoſophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur :
Je ne m'en défends point, Thémire ;
La pareſſe eſt ma Déité,
Aux ſons négligés de ma lyre,
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire ;
Et que d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté ;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;
Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en Volontaire
Les drapeaux brillans d'Apollon.
La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux

N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les grâces fières
Dont brillent ces Nymphes altières
Qui divinisent les Guerriers ;
La négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes grâces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des préfaces,
Et des peſantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes Ouvrages
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes amis me ſont l'univers.





ÉPITRE A MA MUSE.

VOLAGE Muſe, aimable enchantereſſe,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs ;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux ; la voix de la ſageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe,
Qui regle ſeule & ma Lyre & mes mœurs :
Car ce n'eſt point cette pédante altière
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots ;
L'horreur du ſage & l'idole des ſots ;
C'eſt cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, & formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours,
Brille ſans fard, & raſſemble auprès d'elle
La vérité, la franchiſe fidelle,
Et la vertu dans le char des amours.
C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'art des vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où voles-tu ? Quelle brillante fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute :
Mais inſtruis-moi ; pourquoi triomphes-tu ?

Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu ;
Au Pinde seul je vais tourner ma route ;
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjouement folâtre,
Je vais enfin, de toi seul idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux !
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente ;
Sous d'autres loix mon sort se voit rangé ;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison & mes sens,
Et pour un tems avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accens,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuse idole ?
Par le passé, décidons l'avenir.
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amans endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire ;
Je lis les noms des Poëtes fameux ;
Où sont les noms des Poëtes heureux ?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans patrie,
Non moins errant que ce peuple léger

Semé par-tout, & par-tout étranger!
De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bisarre disgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangères Archives,
Notre Hélicon, trop long-tems désolé,
Ne voit-il pas ses Grâces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce phénix lyrique
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes sœurs;
Vingt ans d'ennui pour quelques jours de gloire;
Et j'envierois tes trompeuses faveurs?
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh que sait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jetter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement?
Toujours fidèlle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour je chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite,

Tu veux franchir la carrière des airs ;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans le jour de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclorre un nouvel univers.
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux ;
Pour t'enlever sur leurs brillantes aîles
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards ;
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars.
Un autre Dieu, plus charmant & plus tendre ;
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons :
De tant d'objets la pompe réunie,
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix ;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans :
Il vole au bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des vers nous a peints les dégoûts.

Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bisarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage;
D'Auteur montré le fade personnage?
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant & charmant sa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère;
Toute son ame aux yeux de l'Amitié,
L'Amitié même indiscrette & légére,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'Ouvrage;
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Censeur seront pourtant soumis.
Si, par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit aux rives où j'écris
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la vie;
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théatral,
Les airs guindés du peuple parasite,
Des froids pédans, des fades rimailleurs;
Et dont les vers soient le dernier mérite:
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune

L'entraînera fous fes pénibles fers,
Il effuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille fots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune;
Que, quand on rime, on ne fait que des vers,
A fon abord, prendront cet idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et, de l'Auteur ne diftinguant point l'homme;
En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.
Tels font les maux où cet effor t'engage:
Mais l'amour-propre, oppofant fon bandeau;
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou fait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abufant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné fourire à tes effais,
Et qu'un public diftingué du vulgaire,
T'appelle encore à de plus hauts fuccès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans fes dons, conftant dans fes dégoûts?
En deux printems, de ce Juge peu ftable,
On peut fe voir & l'idole & la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux;
A peine écrit fur la mobile arène,
Par les zéphirs de l'heureufe Hippocrène,
Eft effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conferveroient un éternel printems,
Chez la Faveur, fa Déeffe bifarre,
Eft-il des dons & des plaifirs conftans?
Au fein des mers dans une ifle enchantée,
Près du féjour de l'inconftant Prothée,
Il eft un Temple élevé par l'Erreur,
Ou la brillante & volage Faveur,
Semant au loin l'efpoir & les menfonges;
D'un air diftrait fait le fort des mortels;
Son foible trône eft fur l'aîle des Songes,
Les Vents légers fouriennent fes autels:
Là, rarement la Raifon, la Juftice
Ont amené les mortels vertueux;

L'Opinion, la Mode & le Caprice
Ouvrent le Temple, & nomme les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déité daigne paroître aimable,
Et d'un souris enivre leur raison;
Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux;
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis;
Déifiés par l'erreur léthargique,
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'isle charmante;
Les Aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printems, sans beaux jours,
Et que des Cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom;
Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux;
Moi, que le Ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printems.

De la licence ennemi généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux;
Aucun poison à la pure Ambroisie,
Et les Zéphirs de ces brillans côteaux;
Accoutumés au doux son des guitarres,
Par des accords infâmes ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent;
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ses revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers,
Que la Vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là, leur adroite fureur,
Sur ses débris d'une roche escarpée,
Édifians dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes Sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frélon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est-là qu'encor cent obscurs Satyriques;
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haîne conduits
Dans le secret des plus sombres réduits;
Vont sans témoins, forger ces folles rimes,

Ces vers grossiers, ces monstres anonymes;
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter, sur des tons précieux,
Les conquérans, les belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangère,
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fasse souvent éclorre
Les sucs mortels & les poisons vengeurs?

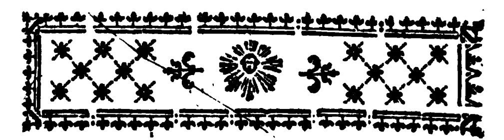
Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscène:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme Reine
Prostituer tes naïves chansons:
Mais, de tout temps, un peu trop prompte à rire;
Ton goût, peut-être en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la satyre;
Ah! loin de toi ces ciniques accès.
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'Ouvrage a le sceau de l'estime,
L'Auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?

Je veux, qu'épris d'un nom plus légitime;
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ces gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire;

Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de LOUIS
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis :
Ce n'est point là que ma raison l'admire ;
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique Empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privé du commun avantage
D'être caché dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux,
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satyre épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible & timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis
Le Dieu du Goût, au Vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux & le noir imposteur.
Pars, c'en est fait ; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons, si la troupe invisible
Des froids Censeurs, des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits,

D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;
Par les fredons d'un rimeur désolé,
Que ton repos ne puisse être troublé ;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre.
Rendre à leur cris des sons injurieux,
C'est se flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidelle,
Devant tes yeux conserve ce modèle :
Il est un sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possede encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long-temps la Haine & la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats :
Mais conservant sa douce indifférence.
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets :
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un epais nuage
Trouble, en passant, le repos d'un bocage ;
Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens ;
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Dryade ou de quelque Bergère,
Réveille enfin sa tendresse & son chant.
Prends le burin, & grave ces maximes :
Muse, à ce prix je suis encor tes loix ;
A ce prix seul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives :
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau ;
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène ;

Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horison ;
Mais, s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai : quelle en est la raison ?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sous l'empire des vers
Ces jours brillans nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts ;
Quand, ne suivant que les Muses impies,
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux ?
Ces noirs transports font-ils la Poésie ?
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits ;
Parer le crime, armer la frénésie,
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits ?
N'accusons point les astres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au Mont sacré, de nouveaux habitans ;
Rivaux amis, rendent l'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens ;
Ainsi bientôt nos rivages, moins sombres ;
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le sommeil & les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées ;
Vouant leurs jours aux plus savantes Fées,
Et, s'élevant à des accords parfaits,
Mériteroient de chanter près d'un Trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix ;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse & de la volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible ;
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages ;
Que pour charmer ma sage oisiveté.



ÉPITRE

Au P. BOUGEANT, *Jésuite.*

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La Liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulois suivre le cours;
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris;
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures;
Les colifichets des Auteurs
Et la gazette des coulisses,
Avec le roman des actrices,
Et les querelles des rimeurs;
Je n'adresserois cette Épitre
Qu'à l'un de ces oisifs errans
Qui, chaque soir sur leur pupitre,
Rapportent tous les vers courans;
Et qui, dans le changeant Empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, spectateurs tour-à-tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes

Devant qui l'humble adulateur ;
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur ;
Au ton rampant de la fadeur,
Faire descendre l'art d'Horace :
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accens ?
Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Ils sont au dessus de l'encens.
C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt & sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Père,
Vous, dont l'esprit, le caractère
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton sottement austère
De cent tristes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité ;
D'une sagesse minaudière
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité ;
Vous, dis-je, ce Père vanté ;
Vous ce Philosophe tranquille ;
De Minerve l'heureux pupile,
Et l'enfant de la Liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asyle,

Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises;
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit & la félicité,
Partager, avec privilege,
Des patriarches du College
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages;
Souvent publics incognitò;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! sur votre philosophie;
Que les rayons de l'enjouement
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane Mélancolie
Auroit-elle, malgré les Jeux;
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la Misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrément
Qui nous fait supporter la vie;
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,

Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie !
Et par quelle bisarrerie,
Anachorète casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le sage & l'heureux,
Pour vous condamner au silence;
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense,
De l'automate & du cagot ;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux ;
Dans un temple de l'Allégresse,
Que le bandeau de la Tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère ;
Pourquoi reprocher au hasard,
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous ;
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux ;
Qu'on ne connoît plus les échos ;

Enfin

Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions,
Les Amours songeroient à plaire :
Mirtyle, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergère ;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougère,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais, sans ces fadeurs de l'Idyle,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre
Le Plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour-à-tour d'une main facile ;
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas ;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi ;
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage ;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,

Sages ou foux à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange & la satyre,
Tout s'écrit ici, tous nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Jusqu'au folâtre triolet.
Que l'insipide symmétrie
Règle la ville qu'elle ennuie;
Que les tems y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés;
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point le Dieu des hameaux;
Au poids de la triste Satyre
On n'y pèse point tous les mots;
Et, si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux;
Le hasard, l'instant les décide,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain;
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déjà le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimats,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée,
L'astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans;
Zéphir n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses.
Où règnent les amusemens,

Il eſt toujours des fleurs écloſes ;
Et les plaiſirs ſont le printems.
Echappé de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage
Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers (*) ;
Élève ici de la Nature,
L'Art lui prêtant ſes ſoins brillans,
Y forme un temple de verdure
A la Déeſſe des talens.
Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez, feuillages fortunés ;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecretes
Aux plus doux accords deſtinés !
Ma Muſe pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi ;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcène des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire ;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les Zéphyrs ne ſont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout penſe, tout vit ;
Les ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un berger ;
Ces fougères ſont animées ;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des belles transformées ;

(*) *Boſquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins de **. deſſiné par le célèbre le Nôtre.*

Ces papillons sont des Amours.
Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une Muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs;
Il reste encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes;
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été:
Et si malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus;
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres;
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu dans les fêtes champêtres;
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaieté,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours;
Avec de l'esprit & des graces,
S'ennuie au milieu des Amours;
Ici j'ai vu la tendre Lise

À peine en son quinzième été,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette,
Et parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux,
Écrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
À l'œil trompeur & concerté
D'une coquette fastueuse,
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse ;
Et joüer la vivacité.
Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent,
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.
Feuillage antique & vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs aïeux ;
O toi ! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus ;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs ?
Non ; chez cette race fidelle

Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau:
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges,
Echappe toujours aux ravages
D'Éole, du fer & des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printems,
Et dure autant que cinq rivages;
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux:
Les lambris couvrent les faux sages;
Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la Nature,
Et s'y plonge avec volupté,
Hélas! par une loi trop dure,
Poussé vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Tems fuit;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit!
Trop tôt, Hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,

Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !
Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Dejà je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poésie
Malgré moi-même un peu connu ;
Déjà j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent pendant trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien ! me dit l'un, dont l'Idyle
Enchante l'esprit douce eux,
» Sans doute, éleve de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux,
» De Lycidas & d'Amaryle
» Vous aurez soupiré les feux ?
» Vous aurez chanté les beaux yeux ;
» Les premiers soupirs de Sylvie,
» Et des bouquets de la prairie
» Vous aurez soupiré les feux ?
» Vous aurez orné ses cheveux.
« Qu'apportez-vous ? point de mystère,
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux-esprits,

Insecte & tyran du Parterre ;)
» L'ouvrage est il pour Thomassin,
» Pour Pélissier ou pour Gossin » ?
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns.
« Enfin, dit-on, de votre absence
» Revenez-vous un peu chargé ?
» Du sommeil de la négligence
» Votre esprit enfin dégagé,
» Immolera-t-il l'indolence
« Aux succès d'un travail rangé » ?
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur qui ne sent pas
Que, sans cet air de douce aisance,
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France ;
Les seuls Juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art suprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi dans cette gêne extrême ;
Je verrois mourir mes esprits :
On n'est jamais bien que soi-même,
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles,
Auxquels sans doute ils survivront ;
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme

Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la ville,
J'avois promis que plus tranquille
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux bergères de Tivoli.
J'avois promis: mais tu t'abuses,
Si tu comptes sur nos discours:
Cher ami, les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philosophe & du Berger.
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénûment
Que très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons.
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une élève d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroisie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie

Nous irons prendre des leçons ;
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité ;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide & timide,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée & le langage,
Et qui, sur les pas de l'usage,
Rampe géométriquement.
Loin du mystère & de la gêne,
Pensant tout haut & sans effort,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport,
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout ;
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Egayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi ! tandis que ma pensée,
Plus légère que le Zéphyr,
Folâtre à la loir & sensée,

Vole sur l'aîle du Plaisir,
Dieux ! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers ?
Sur un char funèbre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine ;
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, (*)
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce que vit d'aimable,
Le Dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi ! mon guide & mon modèle,
Durable objet de ma douleur ;
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encore dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle ;
Ah ! si du séjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres satisfaites
Des Sévignés, des La Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux ;
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux ;
Et si de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance ;
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi ;
Si, dans les fastes de mémoire,

(*) *L'Evêque de Luçon.*

Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi.
Moi qui voudrois en traits de flame
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse & ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir;
J'irois dans le Temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge;
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'Humanité:
Mais à travers les voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que *les* beaux Arts, que le portique;
Que tout l'empire poëtique,
Où souvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurons une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus & de Fénélon;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printems je veux répandre
Le tribut des premières fleurs;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mystères les plus secrets,
Je vais à tes sombres cyprès
Suspendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.



ÉPITRE A MA SŒUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOI, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie.
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserve l'horreur;
Renais, rappelle la douceur
De ton allégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi! suis je encor fait pour nommer l'allégresse;
Si pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les Songes du sombre Empire,
Enfans tumultueux du bisarre Délire,
Mon esprit si long-tems noirci
Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs;
Au bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t'elle des fleurs?
Dans de mâles & sages rimes,
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes

Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je sors de ces instans de force & de lumière,
Où l'éclatante Vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté.
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet Univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur le faux bien des humains;
Je pourrois à tes yeux renverser leurs Idoles
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains;
Et dans mon ardeur intrépide,
De la Vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur & du sort
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux:
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux;
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie

Je ne réveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie ;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante Aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire
Retournant sur des jours d'alarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête!
C'est rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés & versés sur la terre
Par la foudre & l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Éole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printems.
Le jour a reparu Rien n'est long-tems extrême,
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siècle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des Arts & des Amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours.
Ainsi d'un ruisseau pur la Nayade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière
Comptant les pas du tems trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'astre des Cieux
Et dans un si long intervalle,
La Parque d'une main fatale,

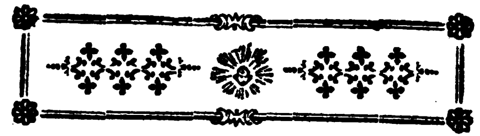
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots ;
Pour moi ne fila point une heure de repos ;
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée ;
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice ;
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice ;
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bucher & l'autel & le trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs Prêtres cruels ;
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels :
Mon ame s'avança vers les rivages sombres :
Mais quel rayon lancé de sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels ?
Je crus sortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré ;
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il est une jeune Déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus :
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse !
Sans elle la Beauté n'est plus :
Les Amours, Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années ;
Heureuse & tranquille SANTÉ !
Toi qui viens renouer le fil de mes journées ;

Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton Temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs; le printems va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la Sagesse & du Plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame, trop long-tems flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être;
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux;
Et cette mousse & ces fougères
Qui seront, dans les plus beaux jours;
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame;
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflâme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;

A ses regards impatiens
Le cahos fuit; tout naît; la lumière commence;
Tout brille des feux du printems.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort, sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude;
Le sentiment n'est plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie;
L'esprit sans force & sans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour;
Entre la Jeunesse & l'Amour,
Dans le néant de la molesse
Dort & végète tour-à-tour.
Lisis depuis long-tems plongé dans les ténèbres
Entre Hipocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaines funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête.
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis; cette Nymphe est plus belle;
Cette Syrène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la Divinité.
Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent beautés une troupe inutile

Lui cherche des desirs : infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour ;
Éloigné des jeux & des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-tems son séjour :
Il touche le rivage ; à l'instant tout l'invite :
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.





ÉPITRE A M. ORY,

CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux ;
Éternelle cérémonie,
Inépuisables madrigaux,
Vers dont on endort son Héros ;
Courses à la Cour qu'on ennuie ;
Faut-il qu'un sage s'associe
A la procession des sots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux
Que reconnoissant & sincère
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la première journée
A lui porter mes premiers vœux ;
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris ;
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil Empyrique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroyable
Que je n'aurois point eu sans lui.
Or, dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,

Par Hippocrate empoisonné ;
J'étois où gissent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné ;
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord ;
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort ;
Et ne sachant enfin que faire ;
(Car, que fait-on, quand on est mort ?)
Je rappellois ma vie entière,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la métempsycose,
Me disois je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux ;
Par un Ministre digne d'eux.
Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et le monde & la solitude,
Entre les plaisirs & l'étude
Je vivois obscur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage ;
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité,
Ainsi, gravée en traits de flâme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame ;
Me suivra jusqu'au sombre bord.



VERS

Sur la Tragédie d'ALZIRE.

QUELQUES ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux règles, me dit on, la Pièce est peu fidelle;
Si mon esprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle,
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le Goût, par-tout divers, marche sans règle sûre,
Le Sentiment ne va point au hasard:
On s'attendrit sans imposture;
Le suffrage de la Nature
L'emporte sur celui de l'Art.
En dépit du Zoïle & du Censeur austère,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
Et les graces de la Gaussin.



VERS

Sur les Tableaux exposés à l'Académie Royale de Peinture (*).

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs decriés,
Et les satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France;
Le goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramènent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumière nouvelle
Dissipe le sommeil des Arts!
De la Divinité d'Apelle
Le Temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténèbres,
Élèves de cet Art charmant
Qui, de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célèbres,
Et fixe la légèreté
De la fugitive beauté:
De vos maîtres, que dans ce Temple
La patrie honore & contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et, par le talent & l'exemple,
Élevés aux mêmes succès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux:
C'est la seule gloire certaine;

(*) *Au mois de Septembre* 1737.

Et l'avenir n'est rien pour nous
Si dans cette illustre carrière,
La Peinture, sur ses autels,
De Rigault ni de l'Argilière,
N'offre point les traits immortels;
A juste titre elle a pu croire
Que c'étoit assez pour sa gloire,
Assez pour enseigner ses loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys;
Et de conduire sur ses traces
Vanlo, le fils de la Gaieté,
Le Peintre de la Volupté,
Et N. ttier, l'élève des Graces;
Et le Peintre de la Beauté.
Quel présage pour Polymnie!
La gloire des Dieux du pinceau
À la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau.
Après les exploits de Bellone,
Sous le règne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards.
Vous donc, & l'ame & le Mécène
Des progrès d'un art fortuné,
Ouvrez des Muses de la Seine
Le sanctuaire abandonné:
Des amans de la Poésie
Qu'on y dépose les travaux;
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux;
Ils y partagent l'ambroisie.
Par de réciproques secours
Augmentant leur clarté féconde;
Les Astres éclairent le monde
Sans se combattre dans leur cours.
Crébillon des Royaumes sombres (*)
Nous peindra les plaintives Ombres,

(*) *La Tragédie*.

Et

Et les célèbres malheureux :
Voltaire du tendre Élysée (*)
Peindra les mânes généreux :
Et, descendu de l'Empirée,
Rousseau viendra peindre les Dieux. (**)
Quelques favoris de Thalie
Sauront, avec légèreté,
Crayonner l'Erreur, la Folie, (***)
L'histoire de l'Humanité.
Des fleurs, un myrthe, une bergère
Seront les jeux de mes crayons ;
Ou, si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Ministre à qui la patrie,
Dans ses combats & ses succès,
Dut l'abondance, l'industrie,
Et l'éclat des jours de la Paix ;
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le silence de Mars,
Rendre les beaux-arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux-arts.

Ut Pictura Poësis erit. Horat.

(*) *Le Poëme Epique.* (**) *L'Ode.* (***) *La Comédie.*



LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRÉCIEUX jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans cet heureux tems,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printems.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de Sujets & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goutoient même tranquillité.

Leurs toîts étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la terre
Que ne souilloient aucuns forfaits ;
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, Crimes tumultueux ;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison ;
Aux lumières de la Nature
Les bergers bornoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Règnoit l'ordre, image des Cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être ;
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux ;
Mais n'étoient-ils point les vrais Sages ;
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués & paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre & touchante Harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs ;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs ;
Les espérances inquiettes,
Les longs remords, les courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les Pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La Mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts;
Une amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Alarmes
Ne marchoient point devant ses pas;
Il n'étoit point suivi des Larmes,
Ni du Dégoût, ni du Trépas.

La bergère, aimable & fidelle,
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cryſtal des eaux,
La jonquille & la violette
Étoient ſes atours les plus beaux.

On la voyoit dans ſa parure
Auſſi ſimple que ſes brebis;
De leur toiſon commode & pure
Elle ſe filoit des habits.

Elle occupoit ſon plus bel âge
Du ſoin d'un troupeau plein d'appas;
Et, ſur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O Règne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Juſtice, Égalité, Droiture,
Que n'avez-vous règné toujours?

Sort des bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce ſort ſi doux;
Un peuple vil de miſérables
Vit Paſteur ſans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant ſiècle a-t-il été?
D'un Auteur témoin oculaire,
En ſait-on la réalité?

J'ouvre les faſtes ſur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du ſang de ſon premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.





ODE PREMIERE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE. (*)

AINSI les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains ;
Ainsi, pour désarmer le Crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains,
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les aîles de la Gloire
Reposoient sur leurs pavillons ;
Tels sont les exploits & les fêtes
Que l'augure de tes conquêtes,
GRAND ROI, présage à tes beaux jours ;
Des Princes, l'honneur de son Temple
Le Ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

(*) *En* 1733.

Combattre & vaincre sans justice
De tous les Rois être ennemi,
C'est être Héros par caprice,
C'est n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bisarres,
Qui, de leurs sujets Rois barbares,
Méprisent les cris douloureux ;
Loin cette gloire trop funébre,
Qui, pour les jeux d'un Fou célébre,
Fait un peuple de malheureux.

La France exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu ;
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu :
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix ;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent tes Autels ;
Prends la foudre, & montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, (*)
Sur un reste de cœurs ingrats !

(*) *La Pologne.*

En vain l'Envie, au pas oblique,
D'une ſuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaines
Sous les apparences trop vaines
De ſecourir ſa liberté.

Tu ne parois dans la carrière
Que pour diſſiper ces complots,
Et lever l'injuſte barrière
Qui ferme un Trône à ſon Héros:
Secondé par d'heureux Miniſtres,
Tu briſes ces traces ſiniſtres:
Qu'il règne, ce Roi vertueux.
Sa gloire étoit bien moins fondée
Et ſa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipſe légère
De ſon empire étincelant,
Du ſein de l'ombre paſſagère
L'Aſtre du jour ſort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Éclate enfin dans tout ſon jour:
Nos cœurs s'envolent à ſa ſuite;
Et juſqu'au char errant du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suède en vain deſire, (*)
Si quelque ſoin touche les morts,
Ombre que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ces bords?
Ton aſpect, domptant la Furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitans.
Mais tandis que je te rappelle,

(*) *Charles XII.*

STANISLAS dans l'ombre éternelle;
A précipité ces Titans.

Il règne. Agile Renommée
J'entends ta triomphante voix;
La Rébellion désarmée
Tombe, & se range sous ses loix:
Que la brigue s'anéantisse.
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de Royauté;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux;
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces paroient nos contrées:
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence;
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits;

Ainsi, des Rois, ton nom suprême;
Puissant LOUIS, est le soutien:
En défendant leur Diadême,
Tu relèves l'éclat du tien.
Où sont ces rivaux indomptables;
Qui bravoient tes vœux équitables?
Qu'ils paroissent à nos regards.
Mais quoi! leurs cohortes craintives
Ont déjà déserté leurs rives,
Et tu règnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi?

France, si long-tems assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats ;
Et compte encore sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes soldats.

Mânes François, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons ;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fidèles,
Dans ces altières citadelles
Où la gloire porta vos loix ;
Au sein des palmes de nos pères ;
De leurs fils les destins prospères
Ont fait éclorre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux ;
De l'Éridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la Victoire :
Il fut Héros, il l'est encor ;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor :
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mène à sa suite
Les Amours devenus guerriers ;
Et les Ris, en casque de roses,
Dans son second printems écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allegresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés,
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés :
Sur leurs chars ; en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN ;
Déjà, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amans des vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux ;
Reprenons ces nobles guitarres
Que touchoient nos derniers Pindares,
Pour le Héros de l'univers.
Fleurissez, guirlandes arides :
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux vers.

GRAND ROI, sur ce brillant modèle,
Dissipe le sommeil des Arts ;
Ranime leur burin fidèle,
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces Rois insensibles
Dont les Trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;
C'est le sort des Héros parfaits :
Ils assureront tes trophées,
En éternisant tes bienfaits :
De tes victoires personnelles
Puissent leurs Lyres immortelles
Entretenir les Nations,

Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, fur fes aîles fleuries,
Ramènera les Alcyons.

Alors les Mufes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Déjà par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été fecondés :
Les Graces briguent l'avantage
De chanter feules le courage
Du jeune Héros (*) de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris, à fon audace,
Pour le conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(*) *S. A. S. Monfeigneur le Prince de Conti.*



ODE II.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Dans cet asyle solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur;
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout conspire;
Pardonne si je prens ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus sensible que Philomèle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour;
En vain Cérès, long-tems captive,
Ouvre son sein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette,
J'ai déjà vu quatre printems:
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instans;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment?

Mais que dis-je? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitans;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages;
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses pères,
Triste héritier de leurs misères,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre

D'où le Ciel nous paroît plus beau;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés:
D'une region étrangère
La terre seroit moins légère
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste,
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains (*).

Heureux qui, des mers atlantiques,
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses Dieux domestiques
Un repos enfin obtenu;
Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, Citoyen paisible,
Où la Nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure,
Où ses aïeux l'ont devancé.

(*) *Trist. l. 3. E.*

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs ;
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso plus propice,
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une isle charmante,
A Pluton, malgré son amante,
De ses jours il soumet le fil,
Aimant mieux, dans sa Cour déserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble Amour dans la disgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger :
A ta fuite il prêta ses aîles,
Toi qui (*), par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour, source de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homère dans les veilles,
Et l'Achille dans les hasards ;

(*) *Dédale.*

Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bisarerie
Traîna ces stoïques errans,
Qui, méconnoissant la patrie,
Firent gloire d'en vivre absens?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel.
L'Erreur adora ces faux sages;
La Raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame;
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu:
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhorre, Sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur:
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous?
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où règnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or?

ODE III.

A Monseigneur le Duc de S. AIGNAN, Ambassadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muse bergère,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y seras point étrangère,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin, dans les beaux âges;
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il est encor l'amour des Sages;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des Chantres vantés d'Ausonie,
Mécène fut le protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaisir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encor Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'Atticisme charmant;
Comme eux il offre la Sagesse
Sous les attraits de l'enjouement.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs?
Ose: ta candeur, ta houlette
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira:
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros:
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots.

Digne fils d'un aimable père,
Héritier de ses agrémens;
Imitateur d'un sage frère, (*)
Héritier de ses sentimens;

Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le Trône,
On peut penser & vivre en Roi.

Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs,

(*) *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

Aux beaux lieux qui baignent le Tibre,
Je vois quels feront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours fensible aux tendres arts,
Vous ramènerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus :
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome favante n'est plus.

De tant de fublimes Génies,
Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs fymphonies
Charmèrent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et lès précieux monumens,
Où leur mémoire confacrée
Survit à la fuite des tems.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'attique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux afyles;
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces folitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez les traces;
Et fur ce rivage charmant

Vous vous direz : ici les Graces
De Glycère inspiroient l'amant.

Là du Luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux sons :
Ici Properce, Ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons

Au tombeau de ces morts célèbres,
Vénus répand encor des pleurs ;
L'Amour sur leurs urnes funèbres,
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérans du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes :
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramène sa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords consolez-vous :
Un favori des doctes Fées,
Dans lui seul vous les rendra tous.



ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Loin de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ses vers,
Muses, Phébus, vaines idoles,
Ne prophanez point mes concerts;
Vérité, consacre mes rimes :
Sur tes Autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens :
Fille du Ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte;
Pèse à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive Opulence,
Occupe ces Trônes sacrés
Où l'humble Foi, mère du Zèle;
Plaça dans un tems plus fidèle
Des Pontifes plus révérés.

A cet auguste caractère,
Un grand cœur répond autrement:
Il n'est le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet esprit, ces traits de lumière,

Dont sur une contrée entière
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Église antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Pasteurs d'un zèle héroïque,
Dont la cendre vit sur l'Autel :
Assidus habitans des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux ;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,
Et les premiers trônes des Cieux.

O ! qui te rendra ces oracles,
Église, immuable Sion ?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle Nation ?
Comme une veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans un plus digne successeur.

D'un héritier de leur grande âme
RASTIGNAC t'offre tous les traits :
Rempli du même esprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En Père, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ;
L'Équité prononce ses loix,
Sur son front la Douceur respire,
La Bonté parle par sa voix.

Du pauvre il prévient la misère
Dans lui l'orphelin trouve un père,
L'innocence y trouve un appui ;
Il protège l'humble mérite,
Et la Vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrisostôme,
Instruire & réformer les cœurs.
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise & force les esprits :
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse les sentimens :
Le beau seul a droit de lui plaire :
Censeur délicat & sincère,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages
S'ils peuvent enlever le sien.



ODE V.

Sur la Canonisation des Saints STANISLAS KOSTKA, *&* LOUIS DE GONZAGUE.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour?
Un plus beau soleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je? ce n'est plus la terre:
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris;
Un Temple brille au sein des nues:
Là, sur des aîles inconnues,
J'élève mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône?
Les Anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect;
Mais quoi? vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumière,
Quittant la terrestre carrière,
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez, Vertus, & sur vos aîles,
Enlevez leur char radieux,
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux;
Ils vont; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au Ciel dès long-temps leur marqua:
Frappé de cent voix unanimes,

L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumeront ces beaux cœurs.
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrèrent leurs combats.

Tout le Ciel, ému d'allégreſſe,
Chante ces nouveaux habitans;
La Religion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatans;
La Vérité leur dreſſe un trône,
La Candeur forme leur couronne
De myrthes ſaints toujours fleuris;
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fidèles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Élyſée!
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bientôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté;
Vains ſonges de la Poéſie!
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant
Dans les délices éternelles,
Qui conſervent, toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.

Là, goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs, dans le ſein de Dieu même....
Mais quel bras ſuſpend mes accords?

Une ſecrette violence
Force ici ma lyre au ſilence ;
Tous mes efforts ſont ſuperflus ;
Sous des voiles impenétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui ſont le bonheur des Élus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos deſirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours eſt ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde ;
Trop tard encor pour vos ſouhaits

Dans les céleſtes tabernacles,
Tranſmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles ;
Ceux qui n'en reconnoiſſent pas :
Que Dieu, par des loix glorieuſes,
Change en palmes victorieuſes
Ces cyprès de nos ſaints tombeaux ;
Et que vos cendres illuſtrées,
De la foi morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers conquérans, Héros profanes ;
Pendant vos jours, Dieux adorés
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos ſépulchres ſont ignorés :
Par le noir abîme engloutie
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort ;
Tandis que de leur ſépulture,
Les Saints régiſſent la Nature ;
Et briſent les traits de la Mort.

Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux ;
Le Ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe ;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis :
Rome a parlé : tout doit l'en croire ;
Son oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes constantes,
Renouvellez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste Amour :
Répétez les chants de louanges ;
Que l'unanime voix des Anges
Consacre aux nouveaux Immortels ;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans.
A leur héroïque courage,
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la terre,
Et donner au Ciel des Héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de ſa Fille, Religieuſe à A***.*

UNE douleur obſtinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau proſternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos ſoins amers;
La nuit vient & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop juſtement attendrie,
Vous avez dû pour un tems
Plaindre une fille chérie
Moiſſonnée en ſon printems;
Dans ces premières alarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur eſt jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandrois avec vous.

Mais c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La Nature ſe contente
D'un mois entier de ſoupirs:
Hélas! un chagrin ſi tendre
Sera-t-il ſu de ta cendre,
Ombre encor chère à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le Destin,
Malgré les cris d'une mère,
La Mort retient son butin ;
Avide de funérailles,
Ce monstre né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux

La Mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir, (trop foible ressource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des Enfers, pâle Ministre,
L'affreux Ennui, fier vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse :
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leur ennuis ?
C'est à tort que le portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir ;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit :
Mais se faisant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la tourterelle,
En vain la Douleur fidelle
Veut conserver son dégoût ;
Le tems triomphe enfin d'elle ;
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant ;
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie ;
Le tems essuya ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublirons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le Tems doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter ;
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude ;
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude ;
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle?
J'y songeai dès son berceau:
J'élévois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, ſtoïques exemples;
Vous êtes d'un vain ſecours;
Ce n'eſt que dans tes ſaints Temples,
Grand Dieu! qu'eſt notre recours.
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte:
N'eſpérez rien des mortels;
Un conſolateur vous reſte,

Portez donc au Sanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère
Chrétienne dans ſes regrets:
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours;
Il rompt nos plus tendres chaînes,
Pour fixer ſeul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le ſort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une première mort:
D'un monde que l'erreur vante;
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins:
Pour Dieu ſeul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel (*) alloit marcher;
Déjà pour le ſacrifice
L'Amour ſaint dreſſe un bûcher:
L'encens, les fleurs, tout s'aprête,
Bientôt ta jeune conquête....
Mais quels cris! Qu'entens-je? Hélas!

(*) *Elle étoit ſur le point de faire profeſſion. Elle prononça ſes vœux avant d'expirer.*

J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un Autel.
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un Temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Élus,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes
Ne pleurez point son bonheur;
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur.
Que l'Arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Eclorre & s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.



ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible Oubli, l'Insolence,
Les sourdes Haînes, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tout-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-tems tu fus épargnée ;
Sur toi, de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même, en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête les progrès.

Naissons-nous injustes & traîtres ?
L'homme est ingrat dès le berceau :
Jeune, sait-il aimer ses Maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau :
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui service,

Selon lui, c'est une justice :
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice sans douceur & sans fruit?
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus sévères,
Qui par des règles trop austères;
Tyrannisent leurs sectateurs?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour-propre en secret s'oppose,
A de reconnoissans effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire;
Voulant ne rien devoir qu'à lui;
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'Amitié :
Il rampe, adulateur servile;
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zèle;
Vous n'avez fait qu'un infidèle,
Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre approche;
Votre présence est son bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.

Monſtres des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche!
Vous ſentez le bien qu'on vous fait :
Seul des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimère ;
Un fantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractère
Marqué par des crimes ſi bas ?
O Ciel! que n'eſt-ce une impoſture!
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre ;
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces âmes viles ;
Faudra-t-il, mortels bienfaiſans ;
Que vos mains, déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enlève rien à votre gloire.
Il vaut mieux d'un ſoin généreux ;
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples ;
Dans vos dons déſintéreſſés :
Aucun n'eſt exclus de leurs temples ;
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés.
Le Soleil qui, dans ſa carrière,
Prête aux vertueux ſa lumière,
Luit auſſi pour le ſcélérat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre ;
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix ?
Que l'ingrat n'est il ta victime,
Ainsi qu'il le fut autrefois ?
Que ne reprends-tu dans notre âge ;
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité ?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit, loin de la Patrie,
Un Ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athènes,
Sur la justice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort ;
La Méconnoissance & l'Envie
Leur font, de leur illustre vie,
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa Ville,
Thémistocle aux Athéniens :
« Tel qu'un palmier qui sert d'asyle,
» J'en sers à mes concitoyens.
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage
» La peur des foudres les conduit ;
» L'orage cesse, on m'abandonne ;
» Et long-temps avant mon automne
» La foule ingrate abbat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble & sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le Triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abattus ;

Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'Ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides;
Que mes sons puissent vous fléchir,
Ou, si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres;
O honte ! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui. Que Séneque (*) vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arène
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné,
Mais à l'aspect de sa victime,
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté se change en joie:
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux:
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage More
Cet esclave avoit fui les fers;
Trouvant ce lion, jeune encore,
Abandonné dans les déserts,
Il avoit nourri sa jeunesse;
L'animal ému de tendresse,
Reconnoît son cher bienfaiteur:
Un instinct de reconnoissance
Arme, couronne sa défense;
Il sauve son libérateur.

(*) *Lib. II. Benef. Cap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces ;
Sœur des Amours, naïves grâces.
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles ;
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez sans craindre ;
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers ;
Mars effraieroit vos voix timides :
Laissez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS... ce nom doit vous plaire ;
Rappellez ses premiers destins :
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses ;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée

Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits?
Il possède une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois?
Graces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle Sort;
Allez recueillez les suffrages,
Soumettez lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déjà l'allégresse éclate;
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austère Sarmate
Au pied du Trône prosterné;
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice;
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des Couronnes (*);
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux:
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux....
Mais quelle soudaine disgrace!
Charles tombe, son nom s'efface:
Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile!
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces!
Quand la Suède pleure son Roi,

(*) *Charles XII.*

Pologne, le plus doux des Princes
Cesse aussi de règner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance....
Sois son asyle, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs;
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit sans splendeur;
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellonne ensuite ou les Trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'Équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur, d'un malheur illustre,
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste Fortune,
N'enlève rien à la Vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'est point abattu:
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens & répare ton crime;
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De son héroïque Famille,
Dans le sein d'une auguste Fille,
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des Héros Bourbons:
Cette source illustre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France

Compteront avec complaisance
STANISLAS entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler sous ses loix,
Redis aux Nymphes étrangères
Son nom, ses graces, ses exploits,
Conserve sur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ses yeux sont réjouis;
Sans doute le fier Boristhène
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire,
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flatté dans ma peinture;
Du fade encens de l'imposture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix, n'est dans ce chant lyrique
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.



ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée,
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barrière :
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens,
Et des Cieux, avec toi, je franchis la carrière
Sur les aîles des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces champs heureux, cet Empire célèbre,
L'honneur de l'univers.

Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ton brillant récit ;
Par tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il règne ; tout cède à la présence auguste
» D'un Roi forcé de vaincre & d'instruire les temps
» Qu'il auroit pu passer du Trône d'un Roi juste,
» Au char des Conquérans.

» Moins sensible au renom que lui fait la Victoire,
» Qu'au repos des humains, au bien de ses sujets,
» Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
» D'arbitre de la paix.

» Qu'il vive ; que son règne, & célèbre & paisible,

» Passe l'âge & l'éclat des règnes les plus beaux,
» Ainsi que sa sagesse & son cœur né sensible
» Surpassent les Héros ».

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent;
Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes?
Les Arts, peuple brillant, servent tous tes desirs;
Ta vaillance commande au destin des conquètes,
Et ton goût aux plaisirs.

O Ciel! quel changement! Nymphe immortelle, arrête!
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu!
Tes rayons sont éteints; tout cède à la tempête:
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur!
Il cesse; le tumulte & les voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la Patrie?
Le cri de sa douleur s'éléve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténèbres:
Quel spectacle! quel deuil! Citoyens & Guerriers;
Tout gémit; tout frissonne, & des ombres funèbres
Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement! où court ce peuple en larmes?
Que vois-je! un tombeau s'ouvre; ô douleur! je frémis.
Quel tombeau! je succombe aux plus vives alarmes,
Il est près de LOUIS.

Ciel! peux-tu l'ordonner! eh! quels sont donc les crimes

D'un peuple humain, fidèle aux vertus comme aux
loix,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes
Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de LOUIS plus que du Diadême ;
L'État n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un père expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'Empire des Lys tutélaire Génie ;
Viens, suspend tes lauriers, fruit d'un tems plus serein ;
Un siècle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois sur ses jours, quand son ardeur guerrière,
Sous les foudres de Mars, l'exposoit en soldat :
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumière,
Et l'âme de l'État.

O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres ?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succède aux voiles les plus sombres ;
LOUIS nous est rendu !

Respirez, renaissez, Provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,
De Pindare où d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des Rois.

S'il falloit, ô Destin ! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ;
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidèle ?
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austère puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés, suivis de la contrainte;
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté?
L'Esclavage, autour d'eux établissant la Feinte,
Chassa la Vérité.

Ainsi toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, & sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière.
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets.
Le flambeau de la Mort est la seule lumière
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand Roi, d'un plus heureux partage;
L'instant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A devoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque Citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendresse
Des sentimens du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
Que par-tout le Héros alloit être admiré;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

ODE X.

SUR LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes pensées,
Tes loix sont-elles effacées ?
Toi qui seule régnois sur les premiers mortels ;
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse Liberté, N'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Par-tout je vois des fers & de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive, maître de soi, sans asservir ses jours ?
S'il en est, montre-moi ce Sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, Nymphe ingénue :
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé ;
Quel Ciel pur ! quel paisible empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la Fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux ;

Il est un port sûr & tranquille,
Qui maintient dans un doux asyle,
Des barques à l'abri du caprice des èaux.

Sur ces solitaires rivages,
D'où l'œil spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité,
Dans un Temple simple & rustique
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des palais bruyans du fastueux Plutus:
Là, sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le Vrai, les Plaisirs purs, les sincères Vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire & les Grands ne te suivirent pas:
Tu n'eus pour sujets que ces Sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans ces retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
Si le fracas de la Fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la Gloire:
La Renommée & la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros,
Mieux formés par tes loix stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la noblesse & l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes

Les Fabrices & les Camilles,
Et ces sages vainqueurs, philosophes guerriers;
Qui, du char de la Dictature,
Descendant à l'Agriculture,
Sur tes secrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs!
Par ta douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine Folie,
Dans la Vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le Pin des monts altiers, que l'Ormeau des vallons.

Sourds aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horison:
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même;
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les Couronnes du nord, ou celles du midi:
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du monde
N'épouvanteroient point son cœur encore hardi.

Amitié, charmante immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidèle
Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui:
Tu ne crains point que le Caprice,
Que l'Intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'Ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil ! pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris ;
Écartant ces songes funèbres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdalonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sydon :
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le Trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidèle à ce sage systême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.



ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

Suspends tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux Cieux.

Ingénieuses Rêveries,
Songes rians, sages Loisirs,
Venez sous ces ombres chéries ;
Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillans, troublez les villes ;
Plaisirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence ?
Ces lieux charmans sont-ils déserts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts ?
Sur ces gazons & sous ces hêtres,
D'une troupe d'amans champêtres
Que n'entends-je les libres airs ?

Quel son me frappe ? Une voix tendre
Sort de ces bocages secrets,
On soupire ; pour mieux entendre,
Entrons sous ces ombrages frais.
J'y vois une nymphe affligée,

Sa beauté languit négligée,
Et sa Couronne est un Cyprès.

Seuls confidens de sa retraite,
Les Amours consolent ses maux ;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux :
Foibles secours ! Rien ne la touche,
Des pleurs coulent ; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
Je vais quitter ces beaux vergers :
Aux champs François perdant mes charmes,
Je fuis sur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergeries ;
C'est qu'il n'est plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne (*) Ausonie
Banni mes premières chansons ;
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (**) sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchans,
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette

(*) *On reproche* les Concetti, *& les pensées trop recherchées aux Bergers Italiens* de Guarini, de Bonarelli, du Cavalier Marin, *&c.*

(**) *Acteurs des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

Au jeune amant de Timarète (*)
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Élysée
Posséda Racan & Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits ;
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger de Neustrie (**)
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la première beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Écho se tut épouvanté.

La Bergère, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agrémens ;
Le Berger quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentimens ;
Et ce qu'on appelle l'Eglogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

L'eur voix contrainte ou doucereuse
Mit les Dryades aux abois,
Leur guitarre trop langoureuse
Endormit les oiseaux des bois ;
Les Amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma suite
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet Empire,
O ! si, sortant de chez les morts,

(*) *Bergère des Idylles de M. Segrais, née à Caën.*
(**) *M. de F**.*

Virgile, pour qui je soupire,
Ranimoit sa voix sur vos bords;
S'il quittoit la langue étrangère,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déesse agile
Fuit au travers de bois naissans...
Viens donc, parois, heureux Virgile,
De vingt siècles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un suffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muse aura un air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît sous son habillement,
Tout lui sied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrcis de Mantoue
Réformer ceux de ce séjour;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue:
Guidé par toi, l'enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Églogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art,
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que dans des routes naturelles,
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse bergère,
Qu'elle dépeigne les forêts;

Mais sur une toile légère,
Sans des coloris indiscrets;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La Nature, sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un païsage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau:
L'œil est choqué, s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hâmeau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines;
Des bois, des lointains azurés:
Sur ce mélange de spectacles,
Ses regards volent sans obstacles;
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Syrène au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette terre toute inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux;
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux,
Le cœur sur l'asle de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la Vérité.

A la suite de l'Innocence,
Là voltige la Liberté :
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la Vertu pure
Sous l'habit de la Volupté.

Oui, la Vertu vit solitaire
Chez les Bergers, ses favoris,
Fuyant le Faste & l'Austère,
Elle y badine avec les Ris.
Farouche Vertu du Portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'Églogue rend ainsi les cœurs :
La raison sait que c'est un songe,
Mais elle en saisit les douceurs :
Elle a besoin de ces fantômes.
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.



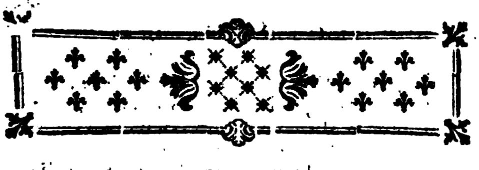
AVERTISSEMENT
SUR LES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET *Ouvrage est moins une exacte traduction, qu'une imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'exactitude classique & littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. L'Auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de différens Poëtes ; Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine ; il en falloit moins pour mieux faire : le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur, sans le suivre en rampant, & sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre langue. Le ca-*

ractère libre de la Poësie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du vers Latin ; ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes : on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des transitions & les contraintes de la rime. On ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les graces accompagnent dans le texte, & qu'elles abandonneroient dans la version ; par exemple ; la circonstance des mœurs d'Eglé, dans la sixième Eglogue, & la joue enluminée du Dieu Pan dans la dixième, n'ont rien de bas dans le Latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression relève ; mais elles ne présenteroient en François qu'une idée basse & burlesque ; ces légers retranchemens sont rachetés & remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits rians & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changemens dans les noms des bergers ; chose indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni de la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de bergers en des noms de bergères ; par là les sentimens sont ramenés dans l'ordre, l'Amour se trouve dans la nature, & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées, qui pouvoient cependant plaire au siècle dé-

*pravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'*ALEXIS*. Quelques personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentimens de Corydon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.*



EGLOGUES DE VIRGILE.

EGLOGUE I.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre (*), à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez : mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie.
Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

(*) *Le père de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges & les bienfaits d'Octavien César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un berger du Mantouan, banni de sa patrie, déplore ses disgraces.*

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse;
Oui, je mets ce Héros au rang des Immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses Autels;
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives;
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts;
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce Dieu secourable;
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux!
Je suis traînant à peine, en cet exil funeste,
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste:
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans sa fuite a perdu son languissant agneau:
Déjà dans ma douleur, j'ai brisé ma musette:
Pourquoi te tiens je encore, inutile houlette?
Hélas; souvent le Ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux,
Trois fois (il m'en souvient) dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne;
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs:
Mais pourquoi rappeller ces douloureux présages?
Berger, quel est ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour,
Sa présence embellit un plus noble séjour;
Rome est ce lieu charmant: autrefois (je l'avoue)
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue.
Quelle étoit mon erreur! sur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des cités:
Rome l'emporte autant sur le reste des villes,
Que le plus haut Cyprès sur les buissons stériles.

MÉLIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux?

TITYRE

La Liberté, berger, s'y montroit à mes vœux :
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices ;
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur,
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses :
Vainement j'implorois l'heureuse Liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre :
J'étois alors esclave ; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines,
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encor la même servitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ces Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours.
Là j'ai vu ce Héros que chante ma tendresse ;
Il est dans le printems d'une belle jeunesse :
Allez, Berger, dit-il ; conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses Autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères ;

Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici sous leur premier pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages:
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules & du thin.
Nos champs abandonnés vont rester inutiles;
Les vôtres, par vos soins, seront toujours fertiles
Vous pourrez encor voir ces boccages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris:
Les amoureux soupirs des Rossignols fidèles,
Les doux gémissemens des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage.
Le cerf, d'un vol hardi, traversera les airs;
Les habitans des eaux fuiront dans les deserts;
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate:
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux?
Nos pasteurs pleurent tous une même disgrace:
Nous fuyons dispersés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats,
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les deserts voisins de la Zone Torride.
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes si chères,
Ni ce rustique toît hérité de mes pères!
O Mantoue! ô du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;

D'avides étrangers, des soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Étoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en est fait pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur & si beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triste effet des discordes civiles !
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure :
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la première aurore.
Regagnons le hameau : Berger, suivez mes pas.
Thestile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit ; hâtons-nous : du sommet des collines
L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'élève dans les airs.



ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon, errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris; d'une plaine étrangère
Il vouloit dans son champ attirer la Bergère:
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissans,
Il soupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause;
Il est l'heure du jour où tout ici repose:
Le moissonneur, tranquille à l'abri du Soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil:
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Sylvie & son berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ses loisirs & bravant la chaleur,
Je promène en ces bois ma plaintive douleur.

Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergère d'un hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses campagnes.

A mes gémissemens l'écho paroît sensible,
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je, pour Philis, brûlé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs grâces, il est vrai, n'égalent point vos charmes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La Beauté n'est qu'un Lys, l'Aurore l'a vu naître,
L'Aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez vous ? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse (*) enrichit de ses eaux.
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes.
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts ;
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots :
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cède rien aux grâces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits.
Les sincères Amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asyles ;
Souvent mêlant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres Échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des chants dont le Dieu Pan fait charmer l'Arcadie (**) :
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux.

(*) Fontaine de Sicile.
(**) Belle contrée du Peloponèse, consacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les habitans, tous Pasteurs, passoient pour les Maîtres de la Poësie Bucolique.

Pan règne sur nos bois ; il aime nos prairies ;
C'est le Dieu des Bergers & de leurs bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.
Cette bouche charmante & des Graces chérie,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie,
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous ;
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux :
Tircis, près d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,
Une belle houlette & des agneaux choisis :
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine ;
Laure en sera jalouse ; elle aimoit ces chevreaux :
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés ;
De l'encens du printems les airs sont parfumés :
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille ;
Sa main fait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune & tendre Lys ;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux ;
Ils seront plus charmans, quand ils seront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle :
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.
Mais, que dis-je, insensé, formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours :
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.

Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres;
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux;
Diane d'un Pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fière Pallas aime le bruit des Villes,
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret :
Le Loup cherche sa proie autour des bergeries,
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse ?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
Dans ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages ;
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons, près de Climène, oublier les mépris.

ÉGLOGUE III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MÉNALQUE, DAMETE

MÉNALQUE.

Apprenez-moi, Damète, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître ;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climène est conduit par l'Amour ;
Oubliant ses moutons, & ne songeant qu'à plaire ;
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergère :
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce pasteur mercenaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret....
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte....
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.

Deux Bergers, chantant tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre ; Palémon est le juge de ce combat.

Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrèrent en riant, au fond de leurs roseaux.

MÉNALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel Berger ne sait point que, sous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire :
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur,
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entens-je ? sur quel ton me parleroit un maître,
Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoitre ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans crain-dre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte ;
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons ;
Eprouvons un combat de vers & de chansons ;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre génisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau ;
S'il manquoit un mouton, j'essuirois la colère
D'une marâtre injuste & d'un père sévère ;

L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour:
Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre ;
On voit ramper autour une vigne champêtre.
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits ;
Du célèbre Conon (*), l'un ranime les traits ;
L'autre peint ce mortel (**) dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde :
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat ;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage ;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage :
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors ;
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il règle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge ; & malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix :
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon ;
Le Printems de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;
Philomèle reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des Fleurs succède aux Aquilons captifs.
Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés, de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

(*) *Géomètre fameux de l'Isle de Samos.*
(**) *Archimède de Syracuse.*

DAMETE.

DAMETE.

Muses! donnez au Maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MÉNALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses Autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me réveille; & d'une course agile
Elle fuit dans un antre & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie ;
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycère au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidèles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère !
Zéphyrs, qui l'écoutez dans des momens si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergère,
Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans la route des bois;
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célèbre bientôt le jour de ma naissance:
Venez, belle Glycère, honorez ce beau jour.
Vous serez l'ornement des concerts, de la danse;
Votre chant & vos pas sont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux
yeux!

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère;
Qu'un tim de mouton craint la fureur des loups;
Qu'un Laboureur, veillant sur une moisson chère,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

MÉNALQUE.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride & languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion (*) veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grace

(*) *Il étoit alors Consul, l'an 714 de Rome.*

Récitez des vers d'un goût nouveau ;
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros savant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au Temple de l'honneur ;
Que dans son champ fécond, que sur les buissons mêmes,
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les vers ;
Qu'il asservisse au joug le renard indocile ;
Qu'il préfère aux Zéphirs les vents des noirs hivers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Éloignez-vous mes chers moutons :
Allez, un verd naissant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage ;
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ses alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissans :
Mais un sombre Enchanteur, par ses funestes charmes,
Fait périr sans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous est dûe,
Si vous savez m'expliquer en quels lieux (*)

(*) *Le fond d'un puits.*

L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horison qui termine les Cieux.

MÉNALQUE.

Au prix de vos chansons, je souscris sans murmure;
Et sur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous savez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naissantes fleurs (**) grave le nom des Rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux sons,
Mérite comme vous la palme des chansons.
Renouvellez souvent en cadences égales
Le paisible combat de vos Muses rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reste indécis.

(**) *La Jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux premières lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine. Ajax, selon la Fable, fut métamorphosé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.*

ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS, FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE,

ÉGLOGUE HÉROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, cessez d'être Bergères,
Osez porter vos voix au-dessus des fougères;
Un Consul (*) à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux! où suis-je enlevé? quels superbes spectacles!
Un Dieu par mes accens va rendre ses oracles,
Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques vers;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée;
Du sein des Cieux, Thémis descend avec Astrée.
Saturne sur nos champs revient régner encor,
Et ramène aux mortels les jours de l'âge d'or.
Il est né ce Héros, pour qui les Destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années.
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours,

Ce ne sont point des Bergers qui parlent dans cette Pièce; c'est le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux, & qui paroît plutôt du ressort de l'Ode. Si Virgile eût été du sentiment de ses censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues.

(*) *Pollion.*

Descendez sur ces bords ; Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant Consulat
Va des siècles dorés voir renaître l'éclat :
Les Vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Héros de sa race divine ;
Sur l'univers paisible (*) il règnera contre eux ;
Il tiendra même rang dans le Conseil des Dieux.
Aimable Marcellus, la Reine de la terre
Vient déjà vous offrir l'achante & le lierre,
Elle pare son front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie,
Les bois ne portent plus les funestes poisons,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ;
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde,
Lorsque vous apprendrez de vos aïeux vainqueurs
L'héroïsme guerrier, & la loi des grands cœurs :
Chaque Naïade alors versera de son urne
Des flots de pur nectar, comme aux jours de Saturne ;
Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusques sur les buissons.
C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroitront par degrés & suivront vos années.
Pendant ces premiers tems d'un plus bel univers,
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,

(*) *Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs interprètes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, neveu d'Auguste, & adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de fils.*

Nos campagnes encor se verront labourées,
Nos Villes de remparts resteront entourées:
Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Tiphis,
Portera des Guerriers sur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.(*).
Mais ces restes légers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre,
La Parque filera votre cinquième lustre;
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre:
La Paix au fond du Styx replongera la Guerre,
Féconde également pour tous ses citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines;
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérêts
Fixeront en tout tems & Bacchus & Cérès.
Les Arts laborieux deviendront inutiles;
Les moutons en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,
Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs:
L'industrieux travail de la simple Nature,
Sans les secours de l'art, produira leur parure.
Ils seront ces beaux jours. Du Temple des Destins
Une voix me transmet ces augures certains.
Déjà pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales Sœurs, souveraines des âges,

(*) *Les quatre vers précédens sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troie; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés: Nous en devons la découverte au savant Père Catrou.*

Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carrière;
Sans attendre le tems, franchissez la barrière;
Partez, suivez la gloire, enfant chéri des Cieux;
Du beau sang de Vénus (*) rejetton précieux.
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible;
Le Ciel est plus riant, Neptune est plus paisible;
L'univers assuré d'un siècle de bonheur,
Applaudit au berceau de son Restaurateur.
  O jours! ô tems heureux! ô si les Destinées
Étendoient jusques-là le fil de mes journées!
Auguste Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois consacrer les restes de ma voix:
Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie?
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons;
Pan même s'avoûroit vaincu par mes chansons.
  Commencez, heureux fils d'une mère charmante;
Commencez de répondre à sa plus douce attente.
Par de justes retours comblez ses tendres vœux;
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.
Pour vous l'Amour élève une jeune Déesse (**),
Dont il vous offrira la main & la tendresse;
Vivez, & que vos ans, égaux à nos desirs,
Soient remplis & filés par la main des Plaisirs.

(*) *La Fable Romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Énée, fils de cette Déesse.*

(**) *Julie, fille d'Auguste. Marcellus, épousa cette Princesse. Les Prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'espoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixième Livre de l'Énéide finit par une plainte très-tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.*

Je les ai consacré au Berger plein de charmes,
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'agneau négligera le cytise fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus! en vain nos Muses le regrettent;
Les pleurs sont superflus:
Je le demande aux bois, & les bois me répètent:
Il n'est plus! il n'est plus!
Destins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent si tôt, dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits?
Je vois ses yeux éteints: sa mère inconsolable
Les arrose de pleurs,
Et ses cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses amères douleurs.
Infortuné Daphnis! l'avide Proserpine
T'enlève avant le tems.
Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printems.
O jour trois fois cruel! Quel deuil dans la Nature!
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil sans clarté, la Terre sans verdure,
Et les oiseaux sans voix.
Les ruisseaux effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des sanglots:
L'horreur d'un triste bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet instant fatal,
Et de leurs belles voix les sensibles Nayades
Troublèrent le cristal.
Aux longs gémissemens des Nymphes fugitives
Les Echos attendris
Renvoyèrent du fond des cavernes plaintives
De lamentables cris.
Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissans;

Sa flûte étoit muette ; on ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'est plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte ;
Plus de fêtes pour nous ;
Palès (*) ne chérit plus cette vigne déserte ;
Elle fuit en courroux.
Nos Prés sont défleuris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris ;
Telle, aux raisins brillans dont elle est colorée,
La Vigne doit son prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrse divin ;
Il chanta le premier, en vers plein d'énergie,
Le puissant Dieu du vin.
Il étoit les amours & la gloire première
Des bois & des hameaux,
Faut-il qu'il ne soit plus ; en perdant la lumière
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger ;
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs ;
Paroissez, apportez de funèbres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeaux, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès ;
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets ;
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers.

(*) *Déesse champêtre.*

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose ;
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;
Il étoit le Pasteur d'un aimable troupeau ,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres , qui passez dans ce bocage sombre ,
Donnez des larmes à son ombre ,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride voyageur ,
Quand , pour se rafraîchir , il trouve une onde claire ;
Et , pour se délasser , une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour ;
Il m'aimoit , je lui dois ce fidèle retour ;
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres.
Daphnis déifié (*) règne au séjour des astres ;
Ses graces , ses vertus triomphent de la Mort :
S'il meurt pour nous , il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes ,
Plaintes , fuyez de nos campagnes ;
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois ;
Du beau Daphnis chantez la gloire ;
Il n'a point passé l'onde noire ,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut , porté sur les étoiles ,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux ;
Sous ses pieds il voit les nuages ,
Les tonnerres & les orages ,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.

(*) *L'apothéose seroit un peu outrée , si le Poëte n'en faisoit un Dieu champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.*

Revenez, Jeux, Plaisirs, Nayades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis, applaudisse en ces lieux;
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos répète:
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des Dieux.
Déjà sous son naissant empire,
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis,
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
Si nos hameaux ont su te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire;
Ne porte pas tes soins sur les bords étrangers,
Procure-nous des jours tranquilles,
De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers.
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels.
Suivi d'une fidelle troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'allégresse,
Echauffé d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux;
Les Bergers unis aux Bergères,
Formeront des danses légères,
Et marieront leurs voix aux sons des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront;
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure,

J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs ;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille :
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

MÉNALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens ;
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile ;
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette.
Agréez de ma main cette belle houlette ;
Sur un airain brillant nos chiffres sont tracés ;
J'y vais mettre un feston de myrthes enlacés :
Antigène s'attend que je l'en ferai le maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.



ÉGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER imitateur du Berger (*) dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir, je répète en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse:
Apollon (**), peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets:
Je ne trouble donc plus, par l'éclat des trompettes,
Des champs accoutumés aux soupirs des musettes.
Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.

Silène instruit deux Bergers: il leur chante l'origine & la formation de l'univers, né du concours fortuit des atômes d'Épicure. Il leur raconte ensuite différens traits de l'histoire des siècles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore Virgile, & prétendent que la matière de ce Poëme est trop élevée pour l'Eglogue; d'autres justifient le Poëte, & pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la Poésie bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile pastoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur tout pour le SILENE. *Cette pièce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers qu'on doit supposer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres & riantes.*

(*) *Théocrite.*

(*) *Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral ... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom & les attributs du Dieu de la Poésie.*

Que d'autres, ô Varus (*)! plus chers aux doctes Fées,
Au temple de Mémoire érigent vos trophées ;
Ma voix trop foible encor pour chanter les Héros,
Apprendra seulement votre nom aux échos.
Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des tems, passe aux races futures ;
On lira que Varus & ses brillans honneurs
Étoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un antre champêtre orné par la Nature ;
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silène de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes rians abandonnoit son cœur :
On voyoit près de lui sa couronne & son verre
Renversés sur un thyrse entouré de lierre :
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnasile,
Troublèrent à dessein la paix de cet asyle.
Depuis long-tems Silène, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêchèrent sa fuite.
La jeune Églé survient, & se joint aux Pasteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silène se réveille :
On voit naître les Ris sur sa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté ;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté.
Vous voulez que des tems je vous chante les fastes ;
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes :
Commençons cependant, contentons vos desirs :
Pour vous, je vous réserve, Églé, d'autres plaisirs.

(*) *Quintilien Varus s'étoit acquis quelque reputation dans les armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut ensuite célèbre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Aminius défit dans la forêt de Tomberg.*

Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile ;
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter :
Ses liens sont brisés, il commence à chanter.
Aux sublimes accens de l'immortel Silène,
Les vents, au loin chassés, ne troubloient pas la plaine ;
Les Ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter,
Les Échos admiroient & n'osoient répéter ;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences.
Le rivage d'Amphrise & le bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon ;
Le sombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice :
Mais la voix du vieillard cher au Dieu des raisins
Charma bien plus encor les rivages voisins.
Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encore ; une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'atômes confondus
Dans les deserts du vuide au hasard répandus ;
Ce néant eut sa fin ; l'Univers reçut l'être,
Des atômes unis le concours fit tout naître ;
Il fit les Élémens, qui par d'heureux accords,
Formèrent, à leur tour, tous les lieux, tous les corps :
Les plaines de Cybèle & les champs de Nérée
Occupèrent leurs rangs sous la sphère éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.
Quel spectacle pompeux ! Du monde jeune encore,
Quel fut l'étonnement, quand la naissante Aurore
Pour la première fois ouvrant un Ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du Soleil !
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la Nature,
Du monde, obscur sans lui, fit briller la structure,
Et donna, de son char élevé sur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect riche & fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée ;
Elle enfanta les fleurs, les premières moissons,
La vigne, les vergers, les bois & les buissons ;

Un peuple d'animaux erra dans nos montagnes,
Les troupeaux, moins craintifs, peuplèrent les campagnes,
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitans;
Ainsi, poursuit Silène, on vit naître les Tems

Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée;
Virent du siècle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfans de ces premiers mortels
Altérèrent les mœurs, foulèrent les Autels;
La Vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit son vol aux Cieux d'une aîle ensanglantée:
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde submergé.
L'époux seul de Pyrra, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en silence il peupla les déserts
Sur les vastes débris du premier univers.

Ainsi chante Silène, ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race,
Par Mnémosyne instruit des faits de tous les tems;
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.

Il plaint le jeune Hylas long-tems pleuré d'Alcide;
Une Nymphe l'entraîne en sa grotte liquide:
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.

L'éloquent demi-Dieu, chante ensuite & déteste
Du monstre des Crétois la naissance funeste;
Il chante cette Reine épouse de Minos,
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux.
Des filles (*) de Prétus les fureurs sont connues;
Leurs vains gémissemens insultèrent les nues;

(*) *Lysippe, Ipponoé & Cyrianesse, filles de Prétus & de Stenoboé, se vantèrent d'être plus belles que Junon. La Déesse, jalouse & irritée, les frappe d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en Vaches.*

Mais leur délire ardent, leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines !
Folle Paſiphaé! qu'attends-tu dans ces plaines?
Le Taureau que tu ſuis ne comprend point tes pleurs;
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours inſenſible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.
Chaſtes Nymphes d'Ida, ſortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire ſous vos traits;
S'il ne s'offre à vos coups ſur la rive voiſine,
Volez, ſuivez ſes pas juſqu'aux murs de Gortine;
Sacrifiez ce monſtre, & vengez en ce jour
Les loix de la Nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égayer ſes vers, l'ingénieux Silène
Peint le triomphe heureux du galant Hippomène.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut ſoumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des ſœurs de Phaëton il chante la tendreſſe:
Il chante auſſi Gallus (*), des rives du Permeſſe,
Conduit par une Muſe à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le ſacré Vallon.
A le combler d'honneurs tout ſe plaît, tout conſpire;
Linus ; ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier:
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le paſteur Héſiode en fut le premier maître:
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs;
Attirés par ſes ſons du ſommet des montagnes.
Les cèdres deſcendoient au milieu des campagnes.
Pour charmer, comme lui, ce ſéjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré:
Des bois ſacrés du Pinde oſez chanter la gloire,
Ils en ſeront plus chers aux Filles de Mémoire.

(*) *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile.*

Silène chante aussi ce parricide Amour
Qui ravit à Nisus la couronne & le jour.
Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans & les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le tyran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace :
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace ;
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau ;
De son père coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux sanglans ; Philomèle vengée
Prend un nouvel essor, en Rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le vieillard fit entendre ?
Du Souverain des vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas (*), arrêté sur ses bords,
Instruisit les Echos à redire la plainte
Que Phébus adressoit à l'Ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine ;
Sépara les Pasteurs de l'aimable Silène.

(*) *Fleuve voisin de Lacédémone.*

ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE,

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais aisiers Daphnis étoit assis :
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux :
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la scène :
(Je cherchois mon bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents)
« Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un bélier vagabond, que vous cherchez sans doute :
» Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
» Que le soir va conduire [illegible]es de ces eaux ;
» Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
» Le plaisir d'un concert & la fraîcheur des ondes :
» Ce beau fleuve (*), en baignant ce bocage secret,
» Coule plus lentement, & s'éloigne à regret.

(*) *Le Mincio, rivière du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

» A nos yeux enchantés son crystal représente.
» D'un Ciel riant & pur la peinture flottante :
» Là, le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
» Joint aux chants des oiseaux des sons doux & flatteurs.

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre ?
D'autres soins m'appeloient ; mais il fallut me rendre ;
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail ;
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muses pastorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales ;
Dans ses Chansons, Tyrsis parut trop plein d'aigreur :
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus (*), Déités d'Hypocrène ;
Formez aussi mon goût aux plus aimables vers :
Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'âme & la vie,
D'un lierre immortel, Muses, parez mon front :
Que le pâle Codrus en expire d'envie :
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des Chasseurs, agréez mon hommage.
D'un cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois.
D'un porphyre brillant j'ornerai votre image ;
Si Phébus, votre frere, anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans d'un lait pur, une coupe est due
Priape : c'est assez pour un Dieu tel que toi ;
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

(*) *Poëte illustre, ami & contemporain de Virgile. Ses Ouvrages ne nous ont point été conservés.*

CORYDON

Charmante Galatée, aimable Néréïde,
Toi, dont le plus beau cigne envieroit la blancheur;
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphes que je chéris, que ton cœur me dédaigne;
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes présens;
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne (*).
Si les jours, loin de toi, ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le Printems est fini: les troupeaux, aux lieux sombres,
Déjà cherchent à fuir les premières chaleurs:
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres;
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'Hyver revenu nous chasse des bruyères,
Mon foyer me défend du souffle des Autans;
Je le crains aussi peu qu'un loup craint des Bergeres;
Et j'attends que Progné m'annonce le Printems.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes;
Iphis est parmi nous, les Jeux sont avec lui!
Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, Fontaines, Ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Philis est absente,
L'herbe meurt; l'air moins pur nous voile le soleil;

(*) *L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singulière. Ceux qui en avoient mangé mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on appelle un ris forcé* ris Sardonien.

Dès

Dès que Philis revient, la terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'Ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'Automne,
Le laurier à Phébus, & le Myrthe à Cypris;
Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne;
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre (*) chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;
Mais la jeune Philis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les présens du matin.

MÉLIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute;
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur;
Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.

(*) *Le Peuplier. Hercule s'en couronna, lorsqu'il descendit aux Enfers.*



ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui règles leurs ſons;
De Damon & d'Atys redis-moi les chanſons;
Quels airs formoient leurs voix, lorſque pour les entendre
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre;
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruiſſeaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi (*) que la Victoire
Ramène à nos deſirs ſur l'aîle de la Gloire.
Jeune triomphateur quand viendra l'heureux tems
Où je ſaurai chanter tes exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la ruſtique muſette,
Déjà j'oſe eſſayer l'héroïque trompette,
Sous tes yeux autrefois ma Muſe jeune encor;
Vers le double côteau prit ſon premier eſſor;
Elle oſa de ſes chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir ſous tes brillans auſpices:
Mais avant que ſa voix, ſur de plus nobles airs (**),
Du chantre d'Ilion imitant les beaux vers,

(*) *Octavien-Céſar; il venoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus & de Caſſius, meurtrier de Jules Céſar.*

(**) *Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homère, au lieu de Sophocle que porte le texte.*

Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie.
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.
La nuit disparoissoit ; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit sur le thym,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin ;
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours ? Il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumière,
Du Soleil renaissant trop lente avant-courière,
Etoile que chérit la mère des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours ;
Victime des rigueurs d'une amante infidelle,
Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle :
Ciel, je m'en plains à toi. Souffrez vous, Immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos Autels ?

Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Pour fuir le Dieu des bois plongée au fond des eaux ;
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux,
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergère,
Il tira des soupirs de leur tige légère ;
Du Ménale, à l'instant, les fidèles échos
Répétèrent les sons des premiers chalumeaux.

Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Le croirai-je, grands Dieux ! quoi ! pour d'autres amours
Daphné quitte Damon ! je la perds pour toujours !
Trop crédules amans, fiez-vous aux Bergeres ;
Idolâtrez encor ces beautés mensongères.
Daphné chérit Mopsus ! Quelle étrange union !
Ainsi, que la brebis s'unisse au vieux lion ;

Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir ensemble & boire aux mêmes rives ;
Après l'affreux hymen qui cause mon trépas,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.
Prépare, heureux rival, cette charmante fête,
Aux Autels de Vénus va mener ta conquête ;
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'instant du sacrifice, & l'heure de l'Amour.
Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice ! Quel choix ! pour cet indigne époux ;
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?
Le Ciel protège-t-il les Bergères perfides ?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?
Ah ! si les Dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs :
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs ;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :
Ta naissante beauté savoit déjà charmer ;
Mon cœur déjà sensible apprenoit à t'aimer :
Je n'avois pas douze ans ; aux beaux jours de l'automne,
Je t'ouvrois nos vergers plein des dons de Pomone ;
Pour toi, je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux ;
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes ;
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois trop connu.
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu :
Mais, cruel ! tu n'es point, non, (j'en crois mes disgraces)
Ni le fils de Vénus, ni le frère des Graces ;

Paphos ne t'a point vu naître au printems nouveau ;
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau.
Dans le sein d'Alecton, monstre ! tu pris naissance.
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.

Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une Mère à ses fils a pu ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces chères victimes,
Implacable Médee ? Amour voilà tes crimes.
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.

Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus,
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'Hiver, que les hibous funèbres
Chantent mieux que le Cygne, & craignent les ténèbres ;
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que ta lyre aux dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte,
Mon cœur déjà flétri sent sa mortelle atteinte ;
Croissez, belles forêts ; adieu charmans deserts ;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers ;
Muse, apprends le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aîle.
Quel airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une amante en courroux :
Atis, d'un bois voisin, avoit vu le mystère :
Il répéta ces vers (*) qu'avoit dit la Bergère.

(*) *Cette pièce a beaucoup de l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.*

ATYS.

Commençons, cher Isis ; présente aux Immortels
Cette coupe sacrée, & dresse trois Autels ;
Au secret de mon art unis ton assistance ;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance,
Brûle sur ce bûcher la verveine & l'encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accens.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse ;
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Tout subit de mon art l'inévitable loi ;
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi ;
A mon gré le Ciel tourne, & la Terre tremblante
Voit descendre le char de la Lune sanglante.
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Isis, sois attentive au mystère secret :
De Daphnis fugitif place ici le portrait ;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes ;
J'y suspends en festons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour de trois Autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Forme trois nœuds, Isis, & chante en les formant :
« Que Vénus soit propice à ce lien charmant ».

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brâsiers,
Ainsi, que, pour moi seule attendrie, doux, sincère,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergère.
Cieux, Enfers, unissez vos secours à mes vœux ;
Et toi, puissant Amour, porte lui tous tes feux.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Non, non : perdons l'ingrat ; qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour.
Qu'il souffre sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un taureau que fuit une génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris ?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix.
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages ;
Que sert votre secours contre des cœurs volages ?
Brûlez, disparoissez, chers & tristes présens,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garans.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Un savant Enchanteur, aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux :
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déités superbes ;
Par leur secours vainqueur l'amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante Toison.
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même :
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.
Des portes du trépas & des royaumes sombres;
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les Ombres ;
Vers leurs sources j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guérêts les épis transplantés.

Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Le cruel ne vient point. Que servent mes accens ?
Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuissans ?

Tentons un dernier charme : Isis, prends cette cendre;
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre;
Répands-la loin de toi, sans y porter les yeux :
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Que vois-je? Dieux du Styx, seriez-vous moins cruels?
Quel présage brillant embellit ces Autels!
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
Dois-je m'en croire? Hélas! on croit tout, quand on aime.
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour;
Le chien de mon Berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mystère
Fais succéder, Amour, les charmes de Cythère



ÉGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville (*)?

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asyle.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé,
A des ans si nombreux pourquoi suis je arrivé ?
« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre :
» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre. »
Berger, tel est mon sort ; vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaise aux Dieux Pasteurs, Souverains des prairies,
Que ce présent forcé nuise à ces bergeries.

Cette Églogue nous rappelle la première. Le Père de Virgile ne put long-tems jouir en repos du bienfait de César, ni du privilège dont il est parlé dans le TYTIRE. *Il fut chassé de sa terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses protecteurs, sur cette nouvelle violence.*

(*) *Mantoue.*

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers ;
Par votre fils Ménalque (*), au Dieu de Rome offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il est vrai : mais tout change, & nos vers sont perdus ;
Les paisibles hautbois ne sont plus entendus ;
Le son tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muses des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la colombe à l'aspect de l'autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes ;
J'aurois déjà subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce !
Ménalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
Ah ! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocagères,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergères ?
Quel autre chanteroit des vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour ;
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives ?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin ;
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin :
Quand vous le conduirez au bord de la rivière,
Evitez du bélier la corne meurtrière.

MŒRIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus ;
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus (**).

(*) *Virgile.*
(**) *C'est le même dont il est parlé dans la sixième Eglogue.*

Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
O déplorable ville! O champs abandonnés!
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés?
Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone (*).

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les vers.
De grace, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs,
Ainsi, du plus beau miel que vos ruches soient pleines;
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines.
Chantez: moi-même aussi j'ai fait quelques chansons;
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergères souvent ont vanté ma musette;
Mais je n'ose me dire ou me croire Poëte,
Je sais que, pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers.
Un Pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

Des grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix.
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois:
Sur ces rives fécondes
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les ondes
Fixe encor ton séjour?

(*) *Après la victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuèrent à leurs soldats les territoires des Villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de Jules-César; Crémone étoit de ce nombre: ces campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, à celles même qui n'étoient point coupables; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

De l'Alcyon tranquille,
Zéphyre, au sein des airs,
Soutient d'une aîle agile
Le berceau sur les mers :
Cette jeune fougère
Où paissent mes moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours;
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours.
Des grottes d'Amphitrite,
Climène entends ma voix;
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers;
Je n'en sais que le chant, rappellez m'en les vers.

MŒRIS.

Des Astres trop connus n'observons plus les routes :
L'ame du grand César (*), *Astre plus radieux,*
Répand ses feux brillans sur les célestes voûtes,
Et la fécondité sur ces aimables lieux.
Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux;
Et les arbres, plantés sous son fertile auspice,
Auront encor des fruits pour nos derniers neveux.
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.

(*) *Après la mort de Jules César, une Comète parut au Ciel. Le peuple crédule la prit pour l'ame de César.*

Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'est plus, tout cède à la vieillesse.
Non je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie,
N'est plus propre à former de vive mélodie.
Des vers que je savois le souvenir m'a fui:
Au retour de mon fils vous les saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre.
Je sais que votre chant est encor vif & tendre;
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons nous ici, chantons sous ce feuillage;
Nous avons déjà fait la moitié du voyage.
Déjà de Bianor (*) j'apperçois le tombeau;
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau:
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage,
N'amène avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau (**), chantez même en marchant;
L'ennui du voyageur se charme par le chant.

MŒRIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la Ville,
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille:
Il va finir sa course, & son char plus penchant
Semble déjà toucher aux portes du couchant.

(*) *Le Fondateur de Mantoue.*
(**) *Les chevreaux dont Mœris a parlé.*

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ;
De ma Muse champêtre il exige des vers
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, &, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes amères ;
Que vos ondes toujours coulent douces & claires :
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives :
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phébus Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires ;
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste desert exhaloit son amour ?

Le Poëte, sous des images pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris, Actrice fameuse du Théâtre Romain, qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appellé Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébré dans ses Élégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Églogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidélle Cythéris.

Ah! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives ;
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon,
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles Echos,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languissamment errant ;
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée (*), attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisans cette troupe attristée ;
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même, attendri,
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante !
Ta Lycoris te fuit, cette volage amante,
Fidelle à ton rival, brave en d'autres climats,
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.

Avec Faune & Silvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes ;
Quel désespoir, dit il, Berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes ;
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes.
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs ;
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.

De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence ;
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expirant ;

(*) *Montagne de l'Arcadie.*

Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres!
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas! de mon destin que n'ai-je été le maître?
Sous vos paisibles toîts si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.
Occupé parmi vous aux soins des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fidèles cœurs, des plaisirs plus constans,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-tems.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergère,
Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs, souvent assis près d'elle;
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.
  Que n'es tu, Lycoris, sur ces charmans rivages?
Les Ris au vol léger peuplent ces verds bocages:
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.
  Vains souhaits! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle! aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre amant, & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats;
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas:
Et vous, Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives;
Des chaînes de l'Hyver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établisse sa Cour
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.
  Pour moi, traînant par tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'Élégie.
Que ne puis je me fuir! Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.

Là, cachant (puiſqu'enfin l'ingrate m'eſt ravie)
Le reſte infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de ſon tourment fera ſon ſeul emploi;
Je chercherai des bois auſſi triſtes que moi :
J'aimerai votre horreur, ſolitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées ;
Mes larmes groſſiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des ſoupirs à vos Echos plaintifs ;
Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muſe regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :
Mes diſgraces vivront ſur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes ſombres penſées.
Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes jours en nuits ?
Fuyons la ſolitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades :
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts ;
Le chevreuil égaré tombera ſous mes traits :
J'y cours... J'erre déjà dans des routes ſauvages,
Un cerf part, il s'élance à travers ces feuillages...
J'entends les ſons du cor joints aux voix des chaſſeurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, ſuis-moi, Lycoris... Ah Ciel ! que dis je encore?
Quel nom m'échappe? Amour, en vain donc je t'abhorre !
Dieu cruel ! n'eſt-il plus d'aſyle ſous les Cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve aux antres des montagnes ;
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes.
Fuyez, portez ailleurs vos charmes ſuperflus,
Bergers, Chaſſeurs, Guerriers, vous ne me charmez plus.
J'eſſuirois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles :
En vain je voguerois ſur l'Hèbre impétueux,
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux,

Quand, Pasteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne,
Aimons donc, rendons nous à sa loi souveraine.

Bornons ici nos airs : Muses, sortons des bois.
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire.
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris.
Que par eux cet amant console sa tristesse :
Qu'il en pése le prix au poids de ma tendresse.
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
Tel un tilleul fleuri croît à chaque printems.

Retournons au bercail, c'est trop chanter à l'ombre.
Partez, moutons ; déjà la campagne est plus sombre.
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs sur l'aîle du Sommeil.

ÉPITRE

SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimats, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille Raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite & lourde atmosphère
Des paravents de la cité;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère & sauvage beauté
Des montagnes de Laponie:
Un bon Hermite confiné,
Dans sa cabanne rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, son champ, sa prairie;
Parcouroit par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté,
De phrases sans nécessité,
Et de rimes sans poésie;

Et dans la belle quantité,
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, féconde
L'heureuse imagination;
Au lieu de fleurs & de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre & de nitre
Étendus jusqu'à l'horison :
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne & pesant repos,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux
Que baigne & pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puissans !
O prompte & céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans !
Aux accens d'une voix chérie,
Qui peut tout sur ses sentimens,
Et qui sait parer tous les tems

Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs,
A cru voir, pour quelques instans,
Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printems,
Et le rappeller à la vie,
A l'air pur des bois renaissans.
Loin de la triste compagnie
Des brochures & des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle & simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaîté,
Toujours nouvelle, toujours pure;
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête;
Les vœux, les applaudissemens
Précédoient & suivoient leurs traces;
A leurs chiffres resplendissans,
La Gloire unissoit ceux des Graces,
Et du génie & des talens;
Et, sous ses auspices fidèles,
Garantissant leur sort heureux,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ces guirlandes immortelles.

Un solemnel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déploieroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,

En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*;
De *beaux destins*, de *belles flammes*;
Il viendroit traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chansonniers de familles;
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux;
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le sévère & mâle génie
Du sage & brillant Despréaux
S'indigneroit, si l'ineptie
De tous ces vers de cotterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds;
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la Patrie & le Maître
Puissent en tout tems reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux.
A l'unanime & vrai suffrage
Et de la Ville & de la Cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre & naïf hommage;
Parmi les lauriers & l'encens,
Les roses, les myrthes naissans,
Dont les parfums & la parure
Entourent deux époux charmans;
La bonhommie, à l'aventure,

Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du tems,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaités de tant de plaisans,
Si facétieux, si pesans,
Le sophistique persifflage,
L'air singulier, les tons tranchans;
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat sauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit & du ramage,
Loin des bons airs & de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village;
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importans,
Ces misères du bon vieux tems,
Qui seroient l'absurdité même,
Et d'un ridicule suprême,
Aux regards de nos élégans,
O vous! pour qui dans ces instans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-tems,
Pardonnez-en la négligence,
Ne voyez que les sentimens
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois & ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,

Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime;
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes Auteurs,
Je visois au style, aux couleurs;
A cette empyrique éloquence,
Au ton neuf & sans conséquence,
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets littérateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répètant vers & prose;
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Epitre,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers;
Et que par hasard l'on en cause;
Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose;
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs;
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédans lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et dès oisons couleur de rose;
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point Messieurs de la prose:
Si donc, élevé à l'honneur
D'une renommée éphémère,

Ces

Ces vers ont le petit malheur
De subir le froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraison altière,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire sera toute entière,
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment
Et les pare de sa lumière.



AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE, adoré du Nord;
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printems de l'âge;
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette & l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du Sage,
Et les fatigues du Héros.
Le plus cher, le plus sûr présage
Charme vos Etats fortunés;
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés;
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce Trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre appanage,
En vain, grand Roi, vous desirez
Echapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté,
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler & disparoître:
L'auguste & tendre humanité,
Les grâces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître;

Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement & le maître:
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des Nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs & profonds
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnemens
De tant de rêveurs à systême,
Qui prônent en longs argumens
Que l'homme par-tout est le même;
Tous les peuples sont différens;
Chaque climat a ses nuances:
Vos regards sûrs & pénétrans
En saisissent les différences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale & les rallie;
Oui, ces contrastes de génie
Et d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand on vous voit paraître & plaire,
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage & qu'un caractère.



VERS

En réponse à une Lettre de M. VALLIER, ancien Colonel d'Infanterie, en date du premier Mai.

NON, ce n'est point l'éclat d'un nouveau jour,
Les oiseaux ranimés, les fleurs & la verdure,
La renaissance enfin de toute la Nature,
Qui du printems m'annoncent le retour :
Une Muse aux Graces fidelle,
Dans mes déserts, parmi les frimats & les vents,
M'amène les Plaisirs qui volent autour d'elle.
Je vous vois & je vous entends ;
Votre amitié se renouvelle :
Et voilà pour moi le printems.

Fin du Tome premier.

COLLECTION

DES ROMANS LES PLUS CURIEUX & les plus intéressans en tout genre, sur petit format.

A LONDRES,

Et se trouve à Paris & en Province, chez tous les Libraires les mieux assortis.

- *On a eu soin de faire relier tous ces Ouvrages en veau écaille, filets, tranche dorée, c'est-à-dire très-proprement. Les personnes qui voudront en faire un choix particulier, pourront se faire détacher les articles qui leur conviendront, à raison de 50 sols le vol.*

LE Décaméron ou Contes de Jean Boccace, traduction nouvelle, 10 vol.

Contes & Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, faisant suite aux Contes de J. Boccace, 8 vol.

Histoire amoureuse des Gaules, par le Comte de Bussi Rabutin, 6 vol.

Les Amours de Henri IV, Roi de France, avec ses Lettres galantes à la Duchesse de Beaufort & à la Marquise de Verneuil; on y a joint encore des anecdotes & différens portraits historiques, qui serviront à le faire mieux connoître, 2 vol.

Mémoires du Chevalier de Ravannes, Page de S. A. R. le Duc d'Orléans, Régent, & Mousquetaire, 4 vol.

Roman comique, par Scarron, 4 vol.

Les Nouvelles tragi-comiques du même, 2 vol.

Romans & Contes de Voltaire, 4 vol.

L'Orpheline Angloise, ou Histoire de Charlotte Summers, 4 vol.
L'Onanisme, Dissertation sur les maladies produites par la masturbation, par Tissot, 1 vol.
Thémidore, 1 vol.
Le Masque, ou Anecdotes particulières du Chevalier de ***, 1 vol.
Les Sonnettes, ou Mémoires de M. le Marquis de ***, auxquels on a joint l'Histoire d'une Comédienne qui a quitté le Théatre; & l'origine des Bijoux indiscrets, Conte, 1 vol.
Mémoires du Comte de Comminge, 1 vol.
Confession générale du Chevalier de Wilfort, 1 vol.
La Nuit & le Moment, ou les matinées de Cythere, dialogue, 1 vol.
Histoire de Madame de Luz, par l'Auteur des Confessions du Comte de ***, 1 vol.
Le Soupé, Ouvrage moral, 2 Parties en 1 vol.
La Poupée, par M. de Bibiena, 1 vol.
Les Caprices de l'Amour & de la Fortune, ou Histoire d'Amélie & Angélique, 1 vol.
Grigry, Histoire véritable, 1 vol.
Les Confessions du Comte de ***, écrites par lui-même à un ami, 1 vol.
Le Vicomte de Barjac, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de ce siècle, 2 parties en un vol.
L'Anti-Radoteur, ou le Petit Philosophe moderne, 1 vol.
Voyage Sentimental, augmenté de l'Histoire de deux filles très-célèbres dans le monde, 2 vol.
Le Sopha, Conte moral, par M. de C***, 2 vol.
Soirées du Bois de Boulogne, ou Nouvelles Françoises & Angloises, par M. le Comte de ***, 2 vol.
Lettres de Ninon de l'Enclos au Marquis de Sévigné, avec sa vie, 2 vol.
Imirce, ou la Fille de la Nature, 2 vol.
Mémoires Turcs, 2 vol.
— de Mlle de Bontems, ou de la Comtesse de Marbon, rédigés par l'Auteur des Contes Tartares, Chinois & Mogols, 2 vol.

Histoire du Chevalier des Grieux & de Manon Lescaut, 4 vol.

La suite du même séparément, 2 vol.

La Princesse de Cleves, 2 vol.

Histoire de Mademoiselle de Salens, par M. de *** 3 vol.

Mémoires de M. de Floricourt, 3 vol.

L'Etourdie, ou Histoire de Miss Betsy Lallest, traduite de l'Anglois, nouvelle édition, 3 vol.

Premier & second voyage de Mylord de *** à Paris; contenant la quinzaine Angloise & le retour de Mylord dans cette Capitale, après sa majorité, par le Chevalier R***, 3 vol.

Histoire d'Hippolyte Comte de Duglas, par Madame d'Aulnoy, 2 vol.

— de Mademoiselle Cronel, dite Fretillon, Actrice de la Comédie de Rouen, écrite par elle-même, 2 vol.

Le Diable Boiteux, nouvelle édition, augmentée d'une journée des Parques & des Béquilles du Diable Boiteux, par M. Le Sage, 3 vol.

Les Egaremens du Cœur & de l'Esprit, ou Mémoires de M. de Meilcour, 2 vol.

Les Egaremens de Julie, 2 vol.

Caroline de Lichfield, 2 vol.

Adrienne, ou Aventures de la Marquise de ***, traduites de l'Italien par M. D. L. G., 2 vol.

Angola, Histoire Indienne, Ouvrage sans vraisemblance, suivi d'Acajou & Zirphile, Conte, 2 vol.

Les Aventures de l'infortuné Napolitain, ou Mémoires du Seigneur de Rozelly, 2 vol.

Histoire de Gilblas de Santillane, par M. Le Sage, 5 vol.

Les Contes des Fées, par Madame d'Aulnoy, 6 vol.

L'Enfant-Trouvé, ou Histoire de Tom-Jones, 5 v.

Amusemens des Eaux de Spa, Ouvrage utile à ceux qui vont boire de ces Eaux minérales sur les lieux, & agréable pour tous Lecteurs, 5 vol.

Le Grelot, ou les &c. &c., Ouvrage dédié à moi, 1 vol.

Tanzaï & Néardané, Histoire Japonnoise, 2 vol.
Les Contes & Nouvelles en vers, par M. La Fontaine, 2 vol.
Histoire de Miss Clarisse Harlowe, 10 vol.

On trouve chez le même Libraire.

Abrégé de l'Histoire Générale des Voyages, recueillis par M. de la Harpe, 23 vol. *in* 8°. orné de figures, avec un Atlas *in*-4°. relié, 143 l. 15 f.

Nouveau Recueil de Voyages, faisant suite à l'Abrégé de l'Histoire Générale, contenant les Voyages aux montagnes d'Ecosse & aux Isles Hébrides, de Sully, d'Anglesey, en 2 vol. *in*-8°. rel. 12 l.

Voyage en Pologne, Russie, Suède & Danemarck; 4 vol. *in*-8°. relié 22 l.

Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples, Ouvrage extrait de tous les voyages, par M. Démeunier, Traducteur du dernier Voyage de Coock; 3 vol. *in*-8°. relié, 12 l.

Dictionnaire historique, par une Société de Gens de Lettres, *in*-8°. 8 vol. nouv. éd. 1786, relié, 48 l.

Atlas moderne portatif, composé de 28 Cartes sur toutes les parties du Globe terrestre; nouvelle édition, broché en carton; enluminé, 6 l.

Idem, non enluminé, 5 l.

Bibliotheque des anciens Philosophes, contenant la vie de Pithagore, ses Symboles, la vie d'Hiéroclés & ses vers dorés, & les Ouvrages de Platon, 5 vol. *in*-12, 15 l.

Cécilia, ou les Mémoires d'une Héritiere, 5 vol. *in*-12, brochés, 7 l. 10 f.

Contes de Boccace, nouvelle édition, 10 vol. *in*-8°. avec 111 figures, relié en six, veau écaille, 3 filets, tranche dorée, 60 l.

Contes & Nouvelles de la Reine de Navarre, 8 vol. *in*-8°. avec 75 figures, reliés en veau écaille, 3 filets, tranche dorée, 40 l.

ŒUVRES
DE
M. GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, & donnée au Public par l'AUTEUR.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVII.

PIECES

Contenues dans ce volume.



DISCOURS
SUR
L'HARMONIE.

PRÉVENU de tout tems, Messieurs, contre le style du Panégyrique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges, si ce n'étoit en faveur d'un Art au dessus des louanges mêmes : Art brillant, Art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les peuples ; Art sublime par qui la Terre s'entretient toujours avec les Cieux, & paie encore aux Immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumière, qui peut méconnoître l'Harmonie ? Vos goûts réunis pour elle, feront plus ici que ne pourrroient faire tous ces mensonges brillans qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment l'amène, & toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la Musique doit plaire ; c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame : je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes dont il faut jouir avec transport, sans analyser froidement ses causes : je veux seulement développer d'abord la dignité de l'harmonie aux yeux de ceux qui la chérissent par instinct sans avoir réfléchi sur son prix : je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette

[illegible] usage.

[illegible]

[illegible] avantage

[illegible]

[illegible] les Arts

[illegible] inférieurs

[illegible]

[illegible] qu'ils

[illegible] inven-

[illegible] ils en ont

[illegible] des com-

[illegible] que les

[illegible] n'ont

[illegible] mieux [illegible] souvent

[illegible] exemples, je

[illegible] sur le berceau

[illegible] une def-

[illegible] entre les Dieux dans

[illegible] Olympe ima-

[illegible] existoit beaucoup

[illegible] Dieux, l'ouvrage des

[illegible]

hommes, fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions, je pourrois joindre les songes brillans de Pythagore, vanter la magnifique Harmonie des Astres, leur marche mélodieuse, leurs révolutions cadencées, & ce concert sublime que forment tous les Corps célestes & les Cieux divers; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du monde, ces vastes vainqueurs de l'oubli, témoins de tous les tems, contemporains de tous les Arts : que nous diront-elles? Que la Musique compte autant de siècle de durée que l'univers même; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés; que, dès qu'elle eut entendu les gracieux accens des oiseaux, devenue leur rivale, elle essaya son gosier; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit, & des grâces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes; qu'enfin, s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvemens plus légers & des cadences plus tendres, instruite par les Amours déjà nés avec elle, bientôt elle se fit un Art du chant, présent des Cieux, par lequel, après sa disgrace, elle sut souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elisée.

Si ce trait peut ne point suffire, ouvrons les fastes sacrés : dès l'entrée des Annales saintes (*), nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le père ou le maître de ceux qui chantoient le printems de la Nature & les bienfaits récens du Créateur au son de l'orgue & des cythares; d'où il est nécessaire de conclure, qu'avant Jubal même, le chant étoit un Art, puisque de son tems la Musique instrumentale, faite pour accompagner la voix, étoit déjà inventée, soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un Art d'imitation, & que, comme les oiseaux avoient été nos maîtres pour le chant, les zéphirs l'aient été

(*) *Gen. C.* 4. 21.

Science à ceux qui ne la croient que riante & frivole, fortifier le goût de ses amateurs, lui réconcilier ses adversaires, s'il en peut être; voilà mon projet. La noblesse de l'Harmonie, l'utilité de l'Harmonie; c'est sous ces deux idées que je vais réunir & ranger tous ses attributs & toutes ses grâces. Déclamations emphatiques, métaphores ampoulées, fastueuses hyperboles, disparoissez, soyez les beautés & les Dieux du pédantisme; la vérité sera ma seule éloquence. Heureux un Art dont l'Histoire est l'éloge!

PREMIÈRE PARTIE.

LA noblesse des Arts, comme celle de la naissance me paroît fondée sur trois illustres prérogatives; l'antiquité de son origine, sa puissance marquée, la vénération des peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la Musique : suivons-en les preuves.

Il règne chez les Historiens des Sciences & des Arts un défaut qui leur est commun avec les Historiens des peuples & des Empires; les uns & les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont souvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi à la Nation, ou à l'Art qu'ils vantoient, des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt, dans des ténèbres augustes, ils en ont voilé l'origine. La plupart n'ont pu souffrir des commencemens simples & obscurs, oubliant que les fleuves les plus majestueux dans leurs cours, n'ont été d'abord que de foibles ruisseaux, partis souvent d'une source ignorée. Autorisé par ces exemples, je pourrois ou tirer un voile mystérieux sur le berceau de l'Harmonie naissante, ou lui prêter une descendance fabuleuse, la faire naître des Dieux dans un Parnasse chimérique, ou dans un Olympe imaginaire. Que dis-je? La Musique existoit beaucoup long-temps avant que ces Dieux, l'ouvrage des

hommes, fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions, je pourrois joindre les songes brillans de Pythagore, vanter la magnifique Harmonie des Astres, leur marche mélodieuse, leurs révolutions cadencées, & ce concert sublime que forment tous les Corps célestes & les Cieux divers; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du monde, ces vastes vainqueurs de l'oubli, témoins de tous les tems, contemporains de tous les Arts : que nous diront-elles? Que la Musique compte autant de siècle de durée que l'univers même; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés; que, dès qu'elle eut entendu les gracieux accens des oiseaux, devenue leur rivale, elle essaya son gosier; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit, & des grâces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes; qu'enfin, s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvemens plus légers & des cadences plus tendres, instruite par les Amours déjà nés avec elle, bientôt elle se fit un Art du chant, présent des Cieux, par lequel, après sa disgrace, elle sut souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elisée.

Si ce trait peut ne point suffire, ouvrons les fastes sacrés : dès l'entrée des Annales saintes (*), nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le père ou le maître de ceux qui chantoient le printems de la Nature & les bienfaits récens du Créateur au son de l'orgue & des cythares; d'où il est nécessaire de conclure, qu'avant Jubal même, le chant étoit un Art, puisque de son tems la Musique instrumentale, faite pour accompagner la voix, étoit déjà inventée, soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un Art d'imitation, & que, comme les oiseaux avoient été nos maîtres pour le chant, les zéphirs l'aient été

(*) *Gen. C. 4. 21.*

pour les instrumens, & que leur souffle, ou agitant les feuillages par des frémissemens légers, ou formant au travers des roseaux une espèce de tendres soupirs & de gémissemens harmonieux, ait donné naissance aux flûtes, aux métaux organisés par l'Art, & à tous les instrumens que l'air anime & vivifie. Avançons : de la jeunesse du monde, descendons de siècles en siècles, à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la Musique ; nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la première patrie de l'imagination & du genie, chaque âge, à l'envi, lui prête de nouveaux agrémens. Tour-à-tour le peuple Hébreu, l'heureuse Assyrie, la savante Ægypte, la sage Grèce font de l'Harmonie une de leurs loix fondamentales; déjà par-tout elle devient la dépositaire des monumens de la patrie : je m'explique.

Dans ces premiers tems, où l'on ignoroit encore l'Art d'écrire & de peindre la voix, les Peuples ne conservoient leurs Chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment pour en perpétuer le souvenir ; par le secours de cette tradition, ils rappeloient leur origine, les exploits de leurs Conquérans, les préceptes de leur Arts, les louanges de leurs Dieux, leur morale, leur mythologie, leur religion. Que dis-je? leur religion elle-même étoit fondée, établie, appuyée sur les secours de la Musique ; par elle, les premiers Législateurs des nations étoient sûrs d'engager, de persuader, de soumettre les esprits : ils savoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appas du plaisir ; qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément ; qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dérider la sagesse, orner la raison & prêter des graces à des loix trop austères, à des vérités trop tristes : ils savoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés; que c'est un enfant malade : si, pour le guérir, on veut lui faire prendre quelque liqueur amère, il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse, afin

que ; trompé par ce salutaire artifice, il boive à pleine coupe la santé & la vie. Ainsi Hermès-Trismégiste, Orphée, le dernier Zoroastre, les Gymnosophistes, tous les Fondateurs des Religions diverses ; connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette sensibilité ; ils donnèrent à l'Harmonie l'une des premières places dans le Sanctuaire : en donnant des Dieux aux nations, ils confièrent au pouvoir & aux règles du chant l'histoire de ces Divinités, les hymnes, les loix des Fêtes, les coutumes des sacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles, persuadés que leur Religion placée sur l'Autel à côté de la paisible Harmonie, s'y maintiendroit plus long-tems que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze, & que si elle ne régnoit que par la terreur au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici, peut être, quelqu'un en secret m'interrompt & me dit : J'avoue l'antiquité de la Musique ; mais qu'étoit ce que la Musique des anciens ? C'étoit sans doute l'enfance de l'Art ; des chants sans délicatesse, des voix sans goût, des airs sans mouvemens, des instrumens sans ame, une Harmonie sans expression, du bruit sans accords. Enfin, poursuit-on, comparer la Musique ancienne à celle des derniers âges, c'est comparer le premier crépuscule du matin, l'éclat douteux de l'Aurore, au Soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé : les siècles sont rivaux & réciproquement ennemis, le siècle présent croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé, & ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais, (j'ose le dire sur la foi d'un Savant (*) Critique de nos jours, très-profond connoisseur de l'antiquité) oui, la Musique ne fut peut-être jamais plus régulière que chez les premiers peuples : alors, dans son printems, telle encore qu'une jeune Nym-

(*) *Dom Calmet.*

phe, belle sans fard, vive sans affectation, elle marchoit à la suite de l'aimable nature : depuis ces précieux jours, souvent déchue de l'état parfait, elle est à present plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés, qu'à s'en chercher de nouvelles. En effet, les premiers enfans de la Nature, ses favoris, avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? les Anciens avoient ils moins de passion pour la belle Harmonie ? Chez eux les Musiciens étoient plus illustres ; chez eux la Musique produisoit de surprenans effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voyoit des séditions appaisées, des combats arrêtés, des tyrans fléchis, des frénétiques calmés, des mourans sauvés du tombeau. Doutera-t-on de ces prodiges attestés par les Auteurs profanes, si on se rappelle ceux qu'attestent les monumens sacrés ? Ici des Israélites devenus subitement Prophètes du Seigneur au seul son (*) des instrumens, subitement frappés d'une sainte ivresse, subitement instruits de l'histoire de l'avenir : là le premier Roi (**) d'Israël, du sein des fureurs infernales, ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la Harpe. Tant de faits brillans permettent-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique Harmonie ? Qu'on ne dise point que la Musique ancienne étoit trop simple, trop peu variée ; déjà l'ivoire, l'airain & les bois précieux s'étoient animés sous les doigts légers de l'Harmonie : alors même on connoissoit plusieurs instrumens inconnus à notre Musique ; car où sont maintenant les Lyres antiques, les hazurs du peuple Hébreu, les cistres dorés de Memphis, les kinnors de Tyr, les nables de Sidon ? à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, la mémoire même en a péri ? mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige, preuve victorieuse que l'ancienne Musique n'étoit point sans force & sans beautés, puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir ; seconde prérogative de

(*) 1 *Reg.* 18. 6.

(**) 1, *Reg.* 16. 23.

l'Harmonie : sa puissance marquée, seconde preuve de la noblesse de cet Art.

Sans que je parle, Messieurs, déjà cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la Nature est l'empire de l'Harmonie : tout ce qui respire, tout ce qui est né sensible subit sa loi. S'il est quelqu'un qui l'ose contester, il est sans entrailles, il est né sans doute dans l'absence des graces, & sous un Astre sinistre, au sein des rochers impitoyables, & parmi les animaux farouches. Que dis-je ? Les rochers mêmes & les plus farouches animaux sont sensibles à de touchans accords, & tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'Harmonie, cette Reine aimable de l'air, les êtres les plus insensibles sont animés, les êtres les plus tristes sont égayés, les êtres les plus féroces sont attendris ; par-tout où elle passe, la Nature s'embellit, le Ciel se pare, les fleurs s'épanouissent : elle entre dans une solitude vaste, muette & désolée ; bientôt par elle tout se réveille, l'affreux silence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour applaudir ; sommets des collines, ruisseaux, vallons, antres des bois, tout répond à l'envi ; l'air par ses doux frémissemens, l'onde par son murmure, les oiseaux par leur ramage, les feuillages même par leur agitation harmonieuse ; les zéphirs en prolongent le plaisir d'échos en échos, de rivages en rivages : Amphion touche la Lyre, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres respirent, les rochers marchent, des tours s'élèvent, une ville vient d'éclore : je vois Thèbes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés ? O crime ! d'avares nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : cruels ! arrêtez. Ah ! du moins avant sa chûte, qu'il lui soit permis de prendre encore une fois la Lyre. Il la touche : à ses accens Amphitrite se calme, les aquilons s'envolent ; les monstres des mers s'élèvent au-dessus des flots tempérés, & se rassemblent autour du vaisseau barbare : Arion en est précipité ; un

Dauphin le reçoit, le porte au sein des vertes ondes, & le rend aux rives Lesbiennes. C'est peu, l'empire de la terre & celui du tridènt ne suffisent point à la puissante Harmonie; elle va porter ses conquêtes hors du monde même, & sur des plages inconnues au Dieu du jour. Eurydice n'est plus: tendre époux & toujours amant, le chantre de la Thrace ose quitter les régions de la lumière: à la lueur du flambeau de l'Amour, il perce les profonds deserts du chaos; vivant il descend chez les morts; sa Lyre triomphante va lui frayer des chemins que ni l'or, ni les armes, ni la beauté n'ouvrirent jamais à des êtres animés: il marche intrépide; déjà il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéton, il passe; à sa suite la troupe aîlée des Amours traverse l'onde noire: Orphée chante; à ses tendres accords l'éternelle nuit perd son horreur, l'éternel silence a cessé, l'éternel sommeil est interrompu; la mort retarde ses fureurs, un peuple d'ombres voltigeantes entoure le fils de Calliope; les tourmens du Tartare sont suspendus; Porphyrion, Sysiphe, Ixion, Tantale, éprouvent de plus doux momens; Tisiphone est désarmée, la parque oisive, Mégère attendrie, le Monarque des mânes lui-même, tyran jusqu'alors inexorable, s'étonne de se trouver sensible; trois fois il résiste, trois fois il est fléchi,

Telles sont, Messieurs, les images parlantes & les éloquentes allégories sous lesquelles la première antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'Harmonie, dès les tems héroïques. Mais pour marcher plus sûrement à la vérité, levons, si vous voulez, cette écorce des fables & ce voile de la fiction; en voici la réalité. Par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monstres attendris, nous comprendrons, & il est vrai que les premiers humains se sentant, encore du cahos, encore errans, sans loix, sans mœurs, sans patrie, habitans enfin des antres sauvages, furent humanisés, attirés dans des murs, réunis sous des loix par des accords de quelques mortels déjà plus cultivés, qui, dans des chan-

sons engageantes, leur vantoient la beauté de la raison, les avantages de la société, les charmes de l'ordre. Par ces tourmens infernaux soulagés & suspendus, nous comprendrons, & il est vrai que souvent l'Harmonie enchanta les maux (*) & suspendit la douleur. De plusieurs preuves incontestables de cette vérité, je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux & funeste aux champs de Tarente : mais ta puissance salutaire, Harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule tu connois les chemins du cœur, seule tu sais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appesantis. Que je sois plongé dans un morne silence, & dans de léthargiques rêveries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres? Sera-ce dans la raison? Je l'appelle à mon secours ; elle vient, elle m'a parlé ; hélas ! je soupire encore. Dans nos peines, la raison elle-même est une peine nouvelle : on cesseroit de souffrir, si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouement des conversations amusantes? Hélas ! a-t-on la force de s'égayer avec autrui, quand on est mal avec soi-même? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philosophes altiers, Stoïciens orgueilleux? Importuns consolateurs, fuyez : en vain me prêcheriez-vous, sous des termes fleuris une patience muette, une insensibilité superbe, une constance fastueuse ; vertus de spéculation, Philosophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la superficie de l'ame sans la pénétrer, sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel? Les chagrins sont-ils invincibles? Non : vole dans mon cœur, riante

(*) *Athénée, Liv. 4. Ch. 14.*

Harmonie; une voix touchante vient frapper mon oreille, déjà le plaisir passe dans mes sens, des images plus gracieuses brillent à mon esprit, je me retrouve moi-même, je suis consolé : ainsi, à la gloire de cet Art, souvent mille raisonnemens étudiés du pointilleux Sénèque valent moins, pour distraire nos peines, qu'une symphonie gracieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'Harmonie, une de ces preuves de sentiment, qui portent avec elle la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la Nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge, non-seulement dans ces esprits exercés, dans ces caractères cultivés, à qui les soins de l'éducation, joints à une raison lumineuse, ont inspiré le goût des Arts charmans, mais dans ceux-mêmes qui semblent être réduits au seul Instinct; dans les enfans, dans les habitans de campagnes, dans les sauvages, dans les barbares, dans les animaux même, par-tout on reconnoîtra que tout ce qui vit, a des liaisons naturelles, des convenances intimes, des rapports nécessaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la Nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau, un foible enfant y pleure; une mère alarmée le menace, tonne, éclate; il redouble ses plaintes : elle chante, il est calmé. Déjà il a interrompu ses cris pour entendre des sons plus mesurés; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé : tel le jeune oiseau, sous l'aile de sa mère apprend d'elle son ramage; il étudie ses airs, il les répète; & dès avant son premier effort, il se prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes; je vois un peuple grossier, stupide, aveugle. Qu'on lui développe les richesses de la Poësie, les graces de l'Eloquence, les charmes de la Peinture, l'industrie de la Navigation, les beautés de l'Architecture; privé de goût & de lumières, il entend sans comprendre, il voit sans admirer, il reste in-

ſenſible, il ignore ces plaiſirs : mais que parmi ce même peuple, de beaux airs ſe faſſent entendre, il ſe réveille, il devient attentif, il eſt ému, le ſentiment ſe déclare, je reconnois l'humanité. Auſſi voit-on chaque jour les habitans des hameaux revenir du travail ; & rentrer dans les bergeries au ſon des flageolets, & des muſettes, dès que l'étoile du ſoir revient ſur l'horiſon : auſſi les voit-on, dans les jours de leurs fêtes, danſer & fouler l'émail des prés fleuris, au bruit des chanſons & des chalumeaux légers:

Interrogeons la Nature dans l'horreur des plus ſauvages contrées, de ces Iſles ſéparées du reſte du monde, de ces régions barbares dont les habitans ſont auſſi féroces que les lions & les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres Arts n'eurent jamais de Temples ſous ces triſtes climats ; la ſeule Harmonie a ſu les rendre tributaires de ſes attraits : elle ſeule a ſu pénétrer ces cœurs inacceſſibles aux autres graces ; il n'eſt point de rivage ſi déſolé, ni d'écho ſi barbare qui n'aient répété des chanſons. L'amour de l'Harmonie perce à travers la plus épaiſſe barbarie, à travers les plages glacées de l'Ourſe & les arènes de la Zone brûlante. Les Hurons impitoyables, les cruels Macaſſars, les Caraïbes ſanguinaires, les Cannibales inhumains ont leur muſique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe : avant de commencer ces feſtins homicides dans leſquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a ſoumis, pleins d'une farouche allégreſſe, ils forment des danſes enſanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux ; je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas. Du milieu des ſupplices, du ſein des feux lents qui les entourent, ces héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chanſons funèbres, & conſolés par ce doux ſouvenir, il expirent dans le ſein de l'Harmonie, & lui conſacrent leur dernier ſoupir.

Pour dernière preuve, ſortons, ſi vous voulez, Meſſieurs, ſortons de la nature raiſonnable ; inter-

rogeons les animaux, interrogeons le peuple ailé des airs, le peuple muet des ondes, le peuple fugitif des forêts & des rochers : tous se montreront sensibles à l'Harmonie. L'aurore ouvre les portes du jour, la Nature s'éveille ; déjà les oiseaux ranimés annoncent la lumière & saluent le soleil naissant par leurs concerts amoureux ; rivaux pleins d'une vive émulation, ils se cherchent, ils s'attaquent, ils se répondent, ils se combattent : leurs chansons commencent avec le jour, & ne finissent qu'avec lui ; je me trompe, elles ne finissent pas même : tu les prolonges d'un soleil à l'autre, solitaire Philomèle, Sirène des bois ; & quand la sombre nuit vient imposer silence à la Nature, elle te laisse le droit de chanter encore, & de charmer ta tendre mélancolie : l'echo veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs ; tes airs, tes harmonieux soupirs, portés au loin, diminuent l'horreur du vaste silence : pour t'entendre exhaler ta peine, la sœur du soleil absent promène plus lentement dans les plaines de l'air son char argenté ; elle s'abbaisse, elle semble se fixer sur ton bocage, & la Déesse du matin te trouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuses.

C'est par ce goût du chant que souvent les oiseaux nous en ont disputé l'avantage & le prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un instrument bien touché sous un ombrage, souvent le rossignol a défié nos plus doux accens, chantant tour-à-tour, & balançant la victoire ; lassé enfin plutôt que vaincu, honteux de survivre à son silence, souvent du sein des ormeaux il est tombé aux pieds de son vainqueur en soupirant, & plus d'une fois la guitarre a été son tombeau. C'est ce même appas qui du fond des eaux a souvent attiré dans les filets les poissons moins craintifs ; c'est cet attrait qui, selon Pline, rend le cerf attentif aux doux accens de la flûte, le fougueux coursier sensible au bruit réglé du tambour, l'Eléphant aux sons audacieux du clairon ; c'est lui, dit Ovide, qui par la douceur

du chalumeau, arrêta souvent le loup enchanté, tandis qu'il poursuivoit l'agneau tremblant.

Paroissez maintenant, censeurs rigoureux, graves Aristarques; osez demander encore où est la puissance & le mérite de l'Harmonie; toute la Nature vous a répondu; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin secret contre vous-mêmes? A chaque instant du jour la Nature vous répétera par toutes ses voix, que l'Harmonie est un présent qu'elle a reçu des cieux pour charmer ses ennuis & pour faciliter ses travaux: ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin condamne à souffrir pour d'autres hommes, & dont les mains, la liberté & les jours sont vendus à des maîtres? Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons; le diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes; l'industrieux vigneron sur les côteaux qu'il cultive? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient? Que fait dans sa prison flottante le rameur captif, le forçat infortuné? Que font tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur? Ils chantent, & par le chant ils écartent le chagrin, ils semblent hâter le tems, ils abrègent les heures trop lentes: ainsi le solitaire ennuyé chante dans son desert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténèbres, l'esclave dans les mines & dans les carrières profondes du centre de la terre où il est enseveli vivant, ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour. Par un penchant invariable, par un instinct commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'Harmonie est un plaisir nécessaire à la Nature. Si nous examinons les autres plaisirs, ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue, ou moins de pouvoir, une volupté moins pure, des sensations moins délicieuses? Il est des plaisirs de caractère & d'opi-

nion, goûtés chez un peuple, inconnus aux autres; l'Harmonie réunit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts & de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés ; l'Harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs. Il est des plaisirs muets, inanimés, qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur : tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'Harmonie ne manque point de sentiment. Il est des plaisirs languissans, émoussés, trop uniformes ou trop tôt épuisés ; est-il un plaisir plus brillant, plus diversifié, plus intarrissable que celui de l'Harmonie ? plaisir puisé dans la nature, plaisir enfin si nécessaire, & dont la privation doit être si sensible, que le Seigneur Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette ville par la voix du Prophète (*), de faire cesser dans ses murs le son des Cythares & le plaisir des concerts, témoignage sacré des charmes & de la puissance de l'Harmonie. S'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des peuples de tous les tems & de toutes les contrées ? Troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas, Messieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la beauté même, qu'elle est citoyenne de tous les pays ; qu'elle est comme la langue de l'amour, la même pour tous les peuples, & qu'elle porte par-tout les marques de l'empire ? En effet, comme la beauté, une voix brillante n'est nulle part étrangère, par-tout elle a ses droits victorieux, Reine des Rois mêmes, elle peut parcourir l'univers en souveraine : sous quelque ciel qu'elle se trouve, semblable à l'astre du jour, elle n'est jamais hors de son empire ; & par-tout où il est des cœurs, elle a des sujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'Harmonie. Les autres Arts, depuis leur naissance, ont vu souvent leurs honneurs interrompus, soit par les fureurs de Mars, soit par les régnes contraires

(*) *Ezéchiel*, 26. 12.

aux Muses. Il a été des siècles de ténèbres, des tems léthargiques, des jours de décadence & de barbarie, pendant lesquels le Dieu du goût étoit exilé du monde, les Lettres savantes anéanties, les Muses muettes, les Arts au tombeau sans adorateurs & sans Mécènes, enfin toutes les Sciences éclipsées ou voilées dans un coin de la terre : mais dans cette nuit commune, jamais la Musique ne perdit ses clartés, ses rayons percèrent toujours à travers les nuages de l'ignorance; jamais ses temples ne furent deserts ni ses autels sans fleurs. Écoutons les témoins qui nous en restent dans les monumens sacrés & profanes, ils nous diront que tous les siècles, & sur-tout les siècles polis, ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'Harmonie : ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus sévères Philosophes, cultivée par les plus grands Héros, chérie dans les plus sages Républiques, illustrée par les plus puissans Monarques, la science favorite des Conquérans & des Rois : l'Egypte nous dira que le dernier (*) de ces Ptolomées s'honora du nom dû à l'Harmonie, sur le modèle des (**) Magistrats de Thessalie. Si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs, ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'Harmonie; que leur Parnasse, Temple des concerts parfaits, étoit présidé par le Souverain de la Lyre; que les plaisirs de leur Elisée étoient des concerts éternels; que les tourmens de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures, un océan de feux implacables, mais encore une discorde de voix, une horrible confusion de cris douloureux, une dissonnance éternelle de gémissemens lugubres : ils nous apprendront que dans les beaux siècles d'Athènes il étoit honteux d'ignorer la Musique : que les Sages de l'Aréopage étoient ses disciples; qu'elles étoient une des parties de la

(*) *Ptolomée Aulete.* (**) *Les Proorquestres, Lucien.*

politesse Attique ; que Socrate lui-même ; ce Mortel estimé des Dieux & loué par eux, apprit de nouveau dans sa vieillesse à toucher le Luth ; que quiconque vivoit sans goût pour cet Art, étoit regardé comme un mortel stupide, qui n'avoit jamais sacrifié aux Graces. Ainsi dans un festin, Thémistocle, ayant refusé de prendre la Lyre à son tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages, il résulte, je l'avoue, une preuve lumineuse & satisfaisante ; mais c'est peu : oublions tant d'éloges humains, foibles crayons de la dignité de l'Harmonie ; ne prenons que sur les Autels les guirlandes dont nous la couronnons : oui, Messieurs, c'est sous cet aspect sacré que j'aime sur-tout à envisager les honneurs distingués de cette science majestueuse ; j'aime à la voir singulièrement préférée à toutes les autres pour leur porter l'encens du monde, pour publier leurs grandeurs, pour désarmer leur colère. Jettons un regard sur toutes les religions de tous les tems ; ici les temples d'Isis & d'Osiris retentissent du son des cystres de Canope ; là, dès l'aube du jour, les Mages de la Perse & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent pour recevoir le soleil prêt à sortir du sein de l'onde, pour obtenir ses premiers regards, & pour adorer dans cet astre le feu éternel, le radieux Oromaze, Dieu de leur père ; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'Aurore. Ici les rives Grecques répètent chaque jour le nom de Jupiter Olympien ; là, les rives Hespériennes retentissent des danses guerrières & du chant des Saliens, tandis que les rivages Germaniques & les échos de nos contrées répètent au loin le nom du sanguinaire Teutatès chanté par les Druides. Ainsi l'ont pratiqué tous les peuples ; ils chantoient dans leurs mystères, non-seulement pour parler aux Immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du peuple assemblé, pour pacifier les sens, pour régler les esprits par la justesse des sons, pour échauffer les cœurs,

pour les préparer à la présence des Dieux. Que dis-je, cependant? Pourquoi m'arrêter si long tems sur les honneurs de la Musique idolâtre? C'est à toi seul, ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix, Harmonie sainte du peuple choisi: toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël, les hommages reconnoissans de son peuple, n'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israélites s'avançoient au combat? Précédés des enseignes triomphantes du Seigneur, les Chantres consacrés marchoient à la tête des bataillons: unissant leurs voix sublimes aux instrumens militaires, ils imploroient les secours du Dieu des armées, & ne durent ils pas même un triomphe à l'Harmonie? Josué assiége Jericho; ce n'est point à l'effort des armes que cette conquête est réservée. Par l'ordre suprême du Ciel, les sept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuses, Jéricho va périr; les trompettes sonnent sa ruine, ses tours chancellent; le Seigneur parle, les murs tombent, Jéricho a été pris.

Mais franchissons le vaste intervalle des tems; hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'Harmonie; c'est par ce Roi que nous la verrons introduite dans les Tabernacles du Seigneur; elle y entre suivie des filles de Sion, pour soutenir la majesté du lieu saint, pour augmenter la pompe des sacrifices, pour relever le spectacle de la Religion: David lui-même précède, en dansant, l'Arche auguste: il règle ses pas légers sur les sons de sa harpe ravissante; dans tous ses cantiques, monumens éternels de son amour, il demande que ses accords soient mille fois répétés sur la Cythare, sur la cymbale, sur l'orgue, sur la trompette; il réveille tous les échos du Jourdain; il invite la Nature entière à chanter son auteur, à ne faire de toutes ses voix qu'un concert de louanges de gratitude & d'adorations unanimes; aussi les soins & les bienfaits de ce Prince religieux

avoient-ils rendu les Lévites les premiers Musiciens de l'Univers : ainsi le publioit la renommée. C'est par-là que pendant les jours de la captivité, les peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs si vantés : mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solyme, il ne peut que gémir, ses harpes en silence sont suspendues aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant, où, si son gosier s'ouvre quelquefois, ce n'est qu'aux soupirs, sa voix est morte aux délectables accens. Enfin, Messieurs, parcourez toutes les pages de la loi antique, par-tout vous rencontrerez ou des concerts de louanges, ou des cantiques de victoire, ou des champs de funérailles ; il semble qu'aucune voix mortelle n'est digne de l'oreille du Seigneur, si elle n'est portée au trône de la Toute-puissance sur les ailes de l'Harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des sacrifices plus parfaits, la Loi nouvelle a conservé à la Musique sa place dans les Sanctuaires. Oui, dit l'oracle de l'Afrique, le Pasteur & l'ornement d'Hippone. « Je ne puis trop approuver les chants dont retentissent nos Temples : par » ces augustes accords je me sens vivement ému, » penétré de cette horreur sacrée qu'inspire la de» meure de Dieu, frappé d'un respect profond, » saisi d'une sainte ivresse ; nouveau Paul, je suis » dans les Cieux, mon esprit est enlevé au-dessus » de lui-même, il s'élance jusqu'au triple Trône du » Très-Haut, il se croit admis aux concerts éter» nels des Intelligences suprêmes, & mon cœur em» brasé va se perdre dans le sein de la Divinité ».

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'Harmonie, peut-il être une vénération plus marquée, plus suivie, plus incontestable ? Cette gloire de l'art a toujours rejailli sur ses Artistes : souvent les favoris de l'Harmonie furent illustrés par les couronnes, par les lauriers, par les pompes triomphantes, par les applaudissemens des Théâtres ; par des statues érigées, par des mausolées, par des

inscriptions mémorables, par les honneurs même de l'apothéose; enfin par tous les monumens publics inventés chez les peuples divers pour immortaliser les talens. De-là ils sont encore une nation chère & sacrée aux mortels; avantage souvent refusé aux nourrissons des autres Sciences. On évite un Sophiste, on néglige un Géomètre, on fuit un Critique, ou siffle un Chymiste, à peine remarque-t-on un Grammairien; on aime au contraire, on recherche un élève de l'Harmonie, il est le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût & de sentiment, le monde entier est sa patrie. De-là vient encore que le souvenir des Musiciens illustres des siècles supérieures est beaucoup plus aimable & plus précieux à l'esprit & à l'humanité, que le souvenir des Conquérans les plus renommés; faux Héros, Tyrans réels, les Conquérans étoient nés pour la perte du monde, les Musiciens illustres pour son bonheur: les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort; les autres, toujours bienfaisans, toujours applaudis, ont porté par-tout la paix, la concorde, le plaisir: la terre consternée s'est tue devant ceux-là; par ceux-ci la terre rassurée a retenti de sons pacifiques: les Conquérans, couronnés de sanglans lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus sans être pleurés; les Musiciens fameux, couronnés de myrthe & de roses, & paisiblement expirés ont emporté chez les morts les regrets des Nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus chèrement gardé au Temple de Mémoire, que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la Musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa puissance suprême, confirmée par la vénération de tous les tems & de tous les peuples; mais aux preuves de sa dignité, joignons celles de son utilité, louange pour cet art plus délicate encore que la première.

SECONDE PARTIE.

QUAND la Musique ne seroit qu'un art enjoué, qu'une Science riante & de pur agrément, par-là même ne seroit-elle pas une Science utile, un art même nécessaire ? Car est-il rien de plus nécessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'Harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sais, Messieurs, que j'avance un paradoxe, disons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclorre ; osons donc l'amener à la lumière, lui donner ses couleurs, & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir ; au reste, je ne hasarde point un sentiment isolé & sans Auteurs, quand je soutiens que le mérite de la Musique ne se borne point au gracieux, & qu'il s'étend jusqu'à l'utile ; je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage antiquité. En effet, si l'importance de cet art n'avoit été dès-lors reconnue, les Législateurs de l'Egypte, de la Perse, d'Athènes, les Maîtres des Nations auroient-ils fait une loi de l'Harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ? L'auroient-ils munie de ce sceau consacré par la main de l'Immortalité même ? Lycurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inscrit l'Harmonie dans le Livre austère des Loix de Lacédémone ? Auroit-on lu cette inscription sur la façade de l'Ecole de Pythagore : *Loin d'ici, prophanes ; que personne ne porte ici ses pas, s'il ignore l'Harmonie ; profanes, loin d'ici.* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages, ou d'autant de

Dieux? Ariſtote, ſon diſciple, & tant d'autres Philoſophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytanée du Capitole, en auroient-ils recommandé l'uſage comme d'une ſcience également née pour le bien des mœurs, pour le progrès des vertus, pour l'embelliſſement des arts, pour l'union des humains; pour la paix du monde? Voilà les Maîtres dont j'apprends l'utilité de l'Harmonie: ſi je m'égare ſur les traces de ces guides illuſtres, il eſt plus beau d'errer par cette hardieſſe généreuſe à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un haſard heureux, que de ramper avec ces ames foibles, ces eſprits trop ſages ou trop ſuperſtitieux, ces génies ſerviles qui n'oſent ſortir un inſtant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des veſtiges. Mais non, Meſſieurs, ce n'eſt point par la date ancienne de ce ſentiment, ni par les grands noms de ſes premiers partiſans que je dois vous perſuader; ſans prétendre ſubjuguer votre raiſon ni forcer votre conſentement, je veux que, convaincu par vos lumières, vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons enviſager la République ſous deux rapports, & comme un Etat politique, & comme un Etat littéraire. Une ſcience, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier & à l'embelliſſement du ſecond; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs, adoucir, rectifier les paſſions, unir, aſſocier les eſprits des citoyens; elle doit, pour la gloire de la République littéraire, enrichir, aider, embellir les arts ſavans: or, peut-on conteſter à l'Harmonie ce double titre? Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des eſprits, elle eſt conſéquemment utile à la République politique; utile aux doctes arts qu'elle embellit, elle eſt utile conſéquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords ſeul eſt ſi grand ſur les cœurs, quelle puiſſance ne doivent point avoir

sur les mœurs, des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable? Car tel fut toujours, & tel doit être encore le but de la sublime Harmonie. Dans ses vrais caractères, elle est une science instructive; mais plus enjouée que les autres sciences; elle est une Philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres Philosophies; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénons & des Chrysippes, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'humanité. Ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois Philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques; ils avoient étudié l'homme; ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui; l'esprit humain, né libre, & peut-être rebelle ne souffre des maîtres qu'à regret: impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténèbres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'un autorité étrangère règne sur ses sentimens: dans quel dédale d'illusions & de prestiges ne va-t-il pas s'engager, s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable? Que d'écueils! que de précipices entrouverts autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui même, s'il vogue sans Pilote & sans boussole, sans phare & sans étoiles! Il faut donc lui trouver un Maître ingénieux qui n'affecte point l'air de Maître, qui n'en prenne jamais les noms altiers; qui, par des chemins détournés & couverts, vienne réformer ses idées sans révolter sa délicatesse; qui sache l'intéresser, lui présenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, & le tromper enfin au profit de sa raison. Telles étoient les vues politiques, les ressorts délicats & les égards ingénieux des Sages dont j'ai parlé; or ce Prothée habile, ce Maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans

dans l'art chéri dont je vous offre l'image. Dês-lors les Prêtresses de l'Harmonie chantèrent, sur le ton majestueux du mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles sentimens, le respect des Loix, l'amour de la Patrie, le mépris de la mort & l'immortalité; ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur & de ses jeux, l'esprit remporta la connoissance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé, héroïque Harmonie? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles? Mais ce doute t'est injurieux; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits souverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu sais instruire & toucher: ici tu célèbres les vertus tranquilles du citoyen; là, les vertus éclatantes du héros: ici, tu chantes l'innocence couronnée; là, le crime foudroyé: ici, tu viens éveiller l'oisive indolence des Grands endormis sur des roses; jusque dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire; là l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions: ici tu attires l'impie dans les Temples saints; oui, l'impie même, son oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrans; là, tantôt par tes foudroyans accords, troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes, précédé des tonnerres exterminateurs, & suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçans l'impie croit entendre la marche formidable de son Juge, le bruit de son char de feu, la chûte des torrens enflammés, l'horreur du noir abîme, l'arrêt irrévocable; tantôt, par des symphonies plus douces & plus consolantes, tu suspends son effroi, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à

pardonner, si l'impie sait gémir, &, la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sait produire dans les sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les mœurs?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t-on que les élèves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux? Ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique, l'ame, retirée en elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des ailes plus rapides au Temple du vrai, au commerce des Intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'apprêter aux faveurs du Dieu des pavots, & pour appeller le paisible silence & les songes rians.

Doutera-t-on que la Musique sache calmer les passions violentes? Les annales de l'Histoire & les fastes de la Poésie nous montreront par elle la rage désarmée, la fureur fléchie, la sédition étouffée, la colère ralentie, l'audace réprimée, l'impétuosité d'Achille tempérée par la Lyre; & les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Pasteur de Sion; attirée du Ciel par l'Harmonie, la paix descendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Est-il, Messieurs, est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs? Car enfin, levons le bandeau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philosophiques; éclairons-

nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du peuple lettré ; n'outrons rien, mais aussi osons ne rien taire, osons nous munir d'un sage Pyrrhonisme, & par une idolâtrie littéraire indigne du vrai goût, ne fléchissons point le genou devant ces vaines idoles qui peut-être ne doivent avoir des Autels que chez la prévention crédule & le superstitieux vulgaire : répondez donc, vous, leurs adorateurs scrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez ; que sert aux mœurs la profane éloquence ? Enchanteresse des sens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée, mais que le vent emporte bientôt, & dont rien ne va jusqu'au cœur ? semblable à ces feux légers, à ces flammes volantes & dociles que l'art industrieux décrit dans les airs ; feux qui, dans un même instant, naissent, brillent & s'évanouissent : science spécieuse & trop stérile qui donne à la République de plus opiniâtres parleurs, sans lui donner de meilleurs citoyens.

Que servent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oisiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte Géométrie, l'audacieuse Astronomie, la profonde Algèbre ? Tandis que l'esprit s'ensevelit dans les calculs, ou s'égare dans les Cieux, ou s'abîme dans les sombres méditations, qu'en revient-il aux vertus ? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation, peu au sentiment, rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plutôt la science des syllabes ? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un chaos de paroles, le cœur oisif reste dans un vuide honteux ; science superficielle & beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir.

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'Histoire ? Que nous conserve-t-elle ? Le dénombrement des erreurs de tous les tems, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus ; honteuses archives, tristes monumens de l'humaine folie ! Là que trouvons-nous ? Les ca-

prices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le règne du hazard, le long tableau de toutes les misères de nos ayeux, tableau funeste, scène déplorable que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité : science de l'Histoire, science souvent désolante, qui présente plus de coupables à fuir, que de vertueux modèles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Thèses & de sophismes qui se donne le nom de Philosophie; chimères surannées, systêmes vagues, capricieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnement où la raison reste neutre, labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver; voilà tout l'art; science futile & méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore & s'encense elle-même, & perd à disputer le tems de penser & de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences prétendues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui & à l'inutilité! C'est acheter bien cher des erreurs! O trop courte jeunesse! O jours charmans! que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'autres arts qui seroient inutiles, si l'on savoit encore n'étudier que la simple Nature, n'entendre que son langage & n'estimer que ses Loix. Oui, Messieurs, & je ne puis trahir ma franchise; mais suivez sans écart le fil de ma pensée : que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des Loix & aux divers intérêts des peuples; que les langues soient utiles aux voyages; que l'Astronomie soit utile à la navigation, la Géographie à l'art militaire, la Géométrie aux fortifications, la science des nombres au Commerce; la Botanique au soulagement des maux; que l'étude de l'Histoire soit utile à notre curiosité, l'é-

tude de la Politique à l'art de gouverner, l'étude de la Logique au talent prétendu de raisonner, j'en conviendrai avec vous : mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces sciences tombe rarement sur le fond des mœurs ; que ces sciences sont étrangères a l'homme, agréables peut-être à son esprit, mais inutiles à son cœur ; que l'Harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel & plus marqué sur un cœur, qu'elle en sait manier tous les replis ; qu'elle en sait faire jouer les ressorts les plus secrets, & que des sens charmés elle passe aux sentimens, preuve invincible de ses avantages. Elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen. Ce n'est point tout ; elle est encore utile en général à la sécurité & au bonheur du corps entier de la République politique.

L'union des citoyens est la base des Trônes, le sceau des Monarchies, l'appui des Diadêmes. Les plus fermes Empires, avant d'être renversés par les guerres étrangères, avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines, par les troubles anarchiques, par les discordes civiles ; aidés dans leur chûte par ceux mêmes qui doivent en être les soutiens & les boulevards. Non, la Patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoyens divisés : mais est-il une égide plus impénétrable aux traits de la dissension que la tranquille Harmonie ? L'olive à la main, la Paix la précède, l'Amitié la conduit, le Plaisir marche à ses côtés, la Concorde la suit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds, qui les assortit, qui les égale, qui les range sous les loix d'une charmante société ? Chez elle tout est calme, tout est ami, tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école, ni les hurlemens effrénés des bancs, ni les clameurs des Tribunaux, mais seulement les agréables accords, les acclamations favo-

rables, les doux applaudissemens. L'Harmonie allume-t-elle jamais ces feux funestes à l'Etat, ces incendies, ces guerres d'opinions, de prestiges, d'erreurs : ces dissensions sophistiques pour réaliser des chimères, ces schismes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une secte armée contre l'autre sous différens drapeaux, ces divisions, ces haînes, monstres nés dans le sein des autres sciences? De leur sein il s'est élevé souvent des citoyens turbulens, inquiets pernicieux, que la discorde, la révolte, le faux zèle, avoient nourris dans les ténèbres des solitudes, & qui n'ont paru dans l'univers que pour en troubler la paix. Mais l'Histoire, ce témoin fidèle des tems, reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante? Quel siècle, quelle contrée se plaignit jamais d'elle? De quel sang fut-elle jamais teinte? Ses élèves, loin d'être jamais des citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractère facile, sociable & poli, né pour les douces liaisons? Caractère si nécessaire à la tranquillité de la République, caractère que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le Peuple savant & les Amans de l'Harmonie! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les Ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux Ris, où règnent, loin du jour & dans le silence, l'immobile & morne savoir : là, j'apperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel; des misanthropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un systême inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de rêveries, brouillés pour toujours avec les Grâces; des Ecrivains glacés & pesans, foibles échos de l'antiquité, ensevelis dans un amas confus de notions vagues : mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art.

Que je les tire de ces lugubres tannières pour les transporter un moment dans le commerce de la vie, & dans les devoirs du citoyen; déconcertés, interdits, distraits, presque absens, ils tombent à chaque pas, à chaque instant ils choquent les bienséances, ils manquent les égards, ils blessent les convenances; bientôt enfin, ennuyeux & ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuient, ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises, déjà ils sont rentrés dans la poussière grecque & latine, leur unique élément; semblables à ces oiseaux nocturnes & funèbres qui vivent ensevelis loin de la lumière, & loin du commerce des autres oiseaux: voilà sans doute des citoyens bien utiles à la République, à la patrie, à leur siècle! Par leur utilité, jugez de celle des sciences qu'ils adorent. Grand Dieu! quelle société uniroit l'Univers, si tous les hommes étoient des Savans; une vie pareille n'est-elle point une espèce de néant? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses sous lesquelles nous nous sommes trop long-tems arrêtés, entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où, par de charmantes voix, l'Harmonie nous appelle: ici, tout enchante les regards; je n'y vois que des fronts ouverts à l'allégresse, que des yeux rians & sincères, que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la Poésie & de la Fable; que de vrais citoyens, aimables & aimés, officieux & reconnoissans, unis & heureux: là, règnent dans les doux loisirs la simpathie, l'amitié, les amours; là, le premier mérite est d'être aimable, la première science est d'être heureux, & les talens ne sont rien, s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique me prépare sans doute: « La Musique, dira t on, n'est qu'une » science molle, un art efféminé, propre seulement » à énerver les cœurs, à en amortir le beau feu, à » éteindre les courages ». Eh quoi! si telle étoit la foiblesse de cet art, Mars, le Dieu des grands cœurs,

auroit il de tout tems placé sur son char l'Harmonie à côté de la Victoire ? N'auroit-il point retranché dès long-tems les Symphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette & du clairon, ces airs du fiffre & du hautbois, ces tons du tambour & des tymbales éclatantes ! S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerrière, & chez toutes les Nations magnanimes, que ce concert martial est l'ame de la guerre; que ce mélange de sons mâles & vigoureux que forme l'airain mugissant, élève les esprits, qu'il échauffe les cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves, qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort; qu'il cache les sifflemens des javelots, les clameurs confuses, les plaintes des mourans; qu'il empêche la consternation & les terreurs; que de la déroute il rappelle à la charge; qu'enfin ces fanfares guerrières allument une chaleur héroïque dans tous les rangs; qu'elles égaient le théâtre de la fureur, qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête, au son de l'hymne de Castor; un chœur de flûtes, conduit par Tyrtée, régloit la marche de cette armée de Héros, l'élite de la Grèce: selon les Loix de la Patrie, chaque Guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, & de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par-là, les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher du rang, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence, & qui ne s'avançât point à la mort d'un pas égal: de ce même secours naissoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'Harmonie énerve les courages, qu'elle n'est d'aucune utilité; tandis que Mars avoue que sans elle il

compteroit moins de Héros, la société moins d'esprits aimables, la République politique moins d'utiles & de vrais citoyens. Achevons ce portrait, & voyons rapidement en quoi la Musique est utile à la République littéraire : elle en fut toujours enrichir, aider, embellir les arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux arts littéraires ; je les vois comme autant de ruisseaux différens prendre leur source dans la féconde Harmonie. Dans l'ordre des tems, la Poésie la première s'offre à mes regards ; les vers naquirent du chant : d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, & mesura des vers aux modulations naturelles du gosier ; nulle Poésie pour lors sans Musique, & si, depuis, la Poésie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité des convenances marquées, des traits parlans qui la font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des symboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords ? Trompette de Virgile & du Tasse, Lyre d'Horace & de Malherbe, Luth d'Anacréon & de Chapelle, Pipeaux de Théocrite & de Segrais : pourquoi la Poésie transporteroit elle tous ces noms divers d'instrumens aux divers génies de son art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'Harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance ? De-là ses rimes sonores, ses tons lyriques, ses repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux vers, qui échauffe l'Ode héroïque, qui élève la majestueuse Epopée, qui anime la riante Eglogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre Elégie, qui fait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomène, remplie de gratitude pour l'Harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton art chéri : des chansons consacrées au Dieu de l'automne, tu vis éclore la Tragédie ;

quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des charriots de Thespis, tu la vis passer au sein des villes, & devenir un spectacle sérieux & régulier ; ne vis-tu pas aussi monter la Musique avec elle sur les théâtres de la Grèce, & par les chœurs chantans, partager avec la Tragédie Grecque l'empire des spectacles, & les suffrages de l'Attique ? Si l'ancienne Tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards, (car les Romains, ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la scène) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenue par l'Harmonie ? Nous en avons (*) plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'art pompeux du cothurne embelli par l'Harmonie, que n'ai-je le tems de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dut autrefois au secours des flûtes Tyriennes, sans l'accompagnement desquelles le célèbre Roscius ne joua jamais ; si je me fixois sur des preuves spécieuses, ne pourrois-je pas dire avec Quintilien (**), que l'art de l'éloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, s'il ignore la Musique ; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuse *Euphonie* mère de la persuasion, ce mélange de sons diserts & nerveux, ces chûtes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expression, cette décence de mouvemens, ces tours pathétiques & pénétrans qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlèvent le consentement & le suffrage ; enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait les Démosthènes & les Patrus.

Mais tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon génie, & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse ? Je marche sur les rives de la Seine ; est-ce le palais des Fées ou le Temple de

---

(*) *Cic. in orat. ad. M. B. Tuscul. lib.* 1. *Leg. I.* 2.

(**) *Lib.* 2. 6. 9.

Vénus qui s'ouvre à mes yeux ! Une puissance magique a décoré cette scène pompeuse ; mais quel nouveau plaisir interrompt déjà celui de mes yeux, & tient mon oreille captive ! Quelle symphonie ravissante vient de commencer ? Que de mains savantes & légères prennent un essor unanime ? A ces brillantes consonnances, je reconnois le Temple de l'Harmonie. Ici rassemblés, les Génies de tous les arts s'empressent à parer leur aimable souveraine : à ses ordres tout se produit à l'instant ; ruisseaux & torrens, deserts & bergeries, hameaux & palais, trônes & tombeaux, les cieux & les enfers : à sa voix de la Déesse tout se rend ici, les vents obéissent, les Euménides paroissent, les ombres sont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant, quels douloureux accens viennent pénétrer mon ame ! O douleur ! ô tendresse ! Là, c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage ; c'est Alcyone plus éplorée, elle redemande son cher Ceyx aux ondes cruelles ; ici, c'est le triste Atis coupable malgré lui, il pleure l'infortunée Sangaride ; c'est Armide abandonnée, elle appelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidèle : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funèbres bords pour demander nos larmes ; ils chantent, je sens leurs peines ; ils soupirent, je suis attendri : raison critique, vraisemblance févère, en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir. En vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions, & que les Héroïnes transformées en Sirènes viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber ; expirer en chantant ; j'en conviendrai : mais si mon plaisir est sûr malgré les règles violées ; si mes sens en sont plus délicieusement flattés ; si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment ; je n'entends plus la voix de la froide réflexion : l'esprit dit ce

qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la Nature, ne trouverons-nous pas même sur la scène chantante plus de fidélité aux convenances, que sur les théâtres tragiques, où l'on prête aux Héros pour langage une Poésie déclamée ? L'Harmonie ne fut-elle pas toujours, beaucoup mieux que la simple déclamation, imiter les vrais sons de la plainte, les vrais tons des passions, les profonds soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissemens entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur ! Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, & les tendres sentimens rendus par l'Harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce Temple que cette Déesse puissante, rivale de la Nature, fait exprimer, personnifier, articuler tout, & même sans le secours des paroles : non ni le pinceau des Appelles, ni le ciseau de Phidias, ni le burin des Alcimédons, ni l'aiguille de Minerve elle-même, ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame, cette expression, cete vie que la Musique sait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses Symphonies je trouve toute la nature, je le sens dans l'impression subite des sons, impression plus prompte que les regards, plus rapide que la pensée. Tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter ; je crois entendre le rugissement de l'airain, le choc du sanglant acier, la grêle des flèches, les lamentables cris, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage ; j'en reconnois l'horreur & le courroux ; j'entends les vagues bondissantes, l'air gronde, la foudre eclate, le jour se change en sombre nuit, les vents sifflent, la mer mugit au loin, la terre tremblante lui répond. Ici, quelle ombre sort du tombeau ? l'Averne est ouvert ; à travers les lueurs de la profonde nuit je crois en-

rendre les lugubres regrets des ombres plaintives, le bruit des chaînes vengeresses, le cours des noirs torrens. Là, ce sont les antres du Dieu du feu; j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cyclopes enflammés. Ici le sommeil verse ses pavots, un Héros est endormi; à l'aide des accords, je lis dans ses pensées; je devine ses songes affreux ou rians, furieux ou tranquilles.

Ainsi, brillante Harmonie, par ton magique pouvoir je trouve des rapports marqués, de vives ressemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la Nature; je crois présent tout ce que tu peins; tes silences mêmes ont leur expression & leur éloquence. En vain la peinture t'opposeroit ses productions; elle nous trace un combat, un naufrage, un spectacle douloureux; les yeux admirent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré, tu verses successivement dans les ames l'effroi ou la douce assurance, la haîne ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'allégresse, & toujours la tendresse & la volupté.

Mais je vois Terpsicore, ta fille chérie, s'avancer à ta suite d'un pas léger, dirigé par tes sons: ses jeux allégoriques sont une Poésie muette, ses attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des sentimens & des passions; rivale de l'Histoire même, elle raconte aux yeux (*) les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des Nations; tous les caractères sont peints dans ses pas. Ici, dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colère, l'indignation, le désespoir; là, dans ses mouvemens interrompus & négligés, je vois la mollesse, la volupté, la langueur: ici, dans la finesse de ses balancemens, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillans, je distingue l'enjouement des Grâces & la légèreté

(*) *Les Ballets.*

torrent impétueux, qui bondit, écume, & n'est déjà plus, ou la chûte & les cascades d'un ruisseau naissant, & le murmure agréablement sourd de son onde errante, ou la molle langueur d'un doux sommeil : soit enfin qu'après avoir fait nager la voix sur le sein des vastes mers, ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers, l'Harmonie la transporte sur l'aile des aigles rapides, au-dessus du tonnerre, des tourbillons, des feux éteincelans, des plaines liquides, des vents déchaînés & du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chère à mon cœur toujours présente à mes pensées, que ne puis-je t'entendre toujours ? Que j'aime tes langueurs, tes chûtes, tes éclats ! Quelle Muse pourroit dignement louer tes sons ravissans, toujours agréablement mélangés; leur symétrie, leur alliance; leurs divorces, leur économie ? Tu verses la volupté dans mon ame. Non; qu'on ne pense point avoir assez dit pour te vanter ; en comparant tes accords à ceux de Philomèle. Toujours uniforme, le rossignol n'a que les mêmes sons inarticulés, sons sans expression, sans ame & sans vie ; il fait plaire, il ne peut toucher ni passionner, incapable de ces inflexions pénétrantes & de cette variété d'accords que tu sais conduire avec tant d'art ; toujours différente de toi-même & toujours belle, chacun de tes sons est un sentiment. Oui, c'est du gosier harmonieux d'une belle plutôt que de la bouche de l'éloquence, que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les sens. La voix achève sur les cœurs ce que la beauté a commencé sur eux, & par ses graces elle tient souvent lieu de la beauté.

La chanson même (qui le croiroit ?) la chanson a été & sera toujours encore un art utile à la République littéraire. C'est elle qui, alliant ses accords aux traits fins du Dieu de la satyre, purge l'Empire des Lettres de tous les intrus qui s'y glissent sans aveu. C'est elle qui venge le Dieu du goût. C'est elle qui flétrit, frappe, terrasse les génies débiles &

manqués, les versificateurs sans Poésie, les prosateurs gothiques, les vils copistes, les ignobles plagiaires; toute cette populace rempante d'imitateurs stériles, d'échos fatigans, d'insectes classiques, d'écrivains subalternes, & d'ennuyeux compilateurs, l'opprobre & le rebut de la belle Littérature.

A tant de titres, Messieurs, la Musique n'auroit-elle point le droit de paroître au rang des arts utiles & des sciences avantageuses à la République? Est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage? Non: je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes, & je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu: je sais que la dépravation a souvent abusé de cette science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée aux dépens de la vertu, au profit de la séduction, à la honte des mœurs; je sais qu'on lui a souvent fait renouveller les fêtes obscènes de Sibaris & de Caprée, & les naufrages causés jadis dans les mers Thyrréniennes par la voix perfide des filles d'Achéloüs: mais un tel abus n'est-il point pour cet art un malheur plutôt qu'un crime? Héroïque dans son origine, vertueuse dans son but, la Musique sera-t-elle condamnée, parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs & pervers? Tous nos arts ne seroient-ils point proscrits, si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse? Souvent on viole les loix de la Jurisprudence, faut-il donc pour toujours fermer les Temples de Thémis? Souvent les mers sont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les vaisseaux que renferment nos Ports; souvent l'ivresse produit des fureurs, des querelles, des meurtres, faut-il dépouiller nos côteaux des vignes qui les couronnent? Réformons l'abus, sans retrancher l'usage; ramenons l'Harmonie à la pureté de sa source, aux beautés de son printems, à sa splendeur première. Proscrire la Musique, ce seroit enlever un lien charmant à la République politique, un ornement à la République littéraire; les cœurs

y perdroient un sentiment délicieux, toute la Nature un plaisir.

Qu'elle règne donc toujours cette aimable & noble Harmonie; mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs; affranchie de la mollesse Ionienne, & Minerve & Vénus à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers que des grâces fières. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentimens. Maîtresse des ames & des sens, qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu, qu'elle soit à jamais l'interprète du grand, du beau, du vrai; la compagne du goût, l'ame de la société, les délices du monde.



EDOUARD III,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1740, par les Comédiens ordinaires du Roi.

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera ici de vraiment historique que l'amour d'Edouard III pour la Comtesse de Salisbury, l'héroïque résistance de cette femme illustre, & le renouvellement des prétentions d'Edouard I sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ces faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Angloise pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de Théâtre du quatrième acte, spectacle offert en France pour la première fois : je dirai seulement, autorisé par le législateur-même ou le créateur du Théâtre François, que la maxime de ne point ensanglanter la Scène (*), ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité: Médée égorgeant publiquement ses enfans, révolteroit la nature, & ne produiroit que de l'horreur; mais la mort d'un scélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, satisfait le spectateur. Pour démontrer, d'ailleurs, que cet évènement est dans la nature, je n'ai besoin d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les représentations. Je n'entreprendrai pas de répondre

(*) Discours de P. Corneille.

à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai ; on doit s'honorer des critiques, mépriser les satyres, profiter de ses fautes, & faire mieux.

> ... Civis erat qui libera posset
> Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
>
> JUVEN.

J'avois à peindre un Sage, heureux, digne de l'être ;
L'oracle de la probité,
Le père des Sujets, le conseil de son Maître ;
L'honneur de la Patrie & de l'humanité.
Dans cette image fidelle,
France, tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modèle
Aux vertus des autres climats.



D'un vil déguisement c'est trop long tems souffrir.
Il faut fuir, Amélie, & régner ou mourir.

AMÉLIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conseil du courroux est toujours téméraire;
Dissimulez encore, assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats;
Prise par vos vainqueurs sans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue.
Vous auriez à rougir, si vos fiers ravisseurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs;
Mais du secret encor vous êtes assurée,
Et la honte n'est rien, quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave; un cœur né pour régner,
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'est assez qu'il le sache.
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois;
Fugitive au berceau, quand mon malheureux père
Au glaive du vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvége abandonna mon sort,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort,
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine,
Devant un jour poursuivre sa vengeance & la mienne,
Héritière des Rois, élève des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos?
Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance;
J'ai pu, sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flattée, ainsi que mes sujets,

Qu'Edoua

Qu'Edouard pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, & par ce juste choix,
Réunir nos drapeaux, nos sceptres & nos droits :
Mais par tant de délais, dès long-tems trop certaine
Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends-tu la prudence où règne la fureur ?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle ;
Je les entends encor : » Nous règnions, & tu sers !
» Nous te laissons un sceptre, & tu porte des fers ?
» Règne, ou, prête à tomber, si l'Ecosse chancelle ;
» Si son règne est passé, tombe, expire avant elle ;
» Il n'est dans l'Univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau. »
Vous serez satisfaits, Mânes que je révère ;
Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégénère,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur.

AMÉLIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
Mais comment, sans secours, d'ennemis entourée...

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
Et prête à l'achever, je puis t'instruire enfin :
Ce Volfax, que tu vois le flatteur de son maître,
Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traître ;
De Vorcestre, sur tout, ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux ;
Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
Par l'éclat des talens ; il y va par les crimes ;
D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je sais trop, Amélie,
Qu'un traître l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie ;
Mais son ambition me répond de sa foi.
Assuré qu'en Ecosse il règnera sous moi,
Il me sert. Par sa main, de ce séjour funeste,
J'écris à mes sujets, j'en rassemble le reste ;

J'ai fait plus, par ses soins j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'esprit séditieux :
J'en dois tout espérer. Chez ce peuple intrépide ;
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce peuple impunément n'est jamais outragé.
Il murmure aujourd'hui, demain il est vengé ;
Des droits de ses aïeux jaloux dépositaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent Juge du trône & tyran de ses Rois,
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

VOLFAX.

TROP long-tems votre fuite est ici différée ;
Madame ; à s'affranchir l'Ecosse est préparée ;
Tout conspire à vous rendre un Empire usurpé
D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé.
Le trouble règne ici. Formé par la victoire,
Le Soldat redemande Edouard & la gloire ;
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros ;
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcestre : ame de cet Empire ;
Il range, il conduit tout à la paix qu'il desire ;
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix,
Je le perds par-là même, & suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abîme environne :
Déjà par des avis parvenus jusqu'au Trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus ;
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée :
Paroissez, un instant vous y rend une armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard :
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;

On me soupçonneroit si j'étois fugitive ;
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets ;
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

TOUT est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet asyle infidèle ;
On a vu (d'un des miens si j'en crois le rapport)
Arondel cette nuit arriver en ce port.
En Norvége souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnue :
Le tems presse il faut fuir, ménageons les instans.
Ce jour passé, peut-être il n'en seroit plus tems.

AMÉLIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce Palais conduite,
On me croit Neustrienne, on ne soupçonne rien.
Appui des malheureux, Votcestre est mon soutien.
Il permettra sans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance ;
Je viens pour ce départ demander son aveu,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu :
Mais s'il faut t'achever un récit trop fidèle,
Le pourras-tu penser ? quand le Trône m'appelle ;
Quand l'Ecosse gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMÉLIE.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous plaire
Ce Palais décoré d'une pompe étrangère ?
Tout ici vous présente un spectacle odieux :
Ce Trône annonce un Maître & le vôtre en ces lieux ;

Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête;
L'oppresseur de vos droits, l'usurpateur....

ALZONDE.

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'Univers
Et tu peins un Tyran. Dans mes affreux revers
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable.
Tu m'entends; j'en rougis. Vois tout mon désespoir;
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir:
Je le sais: mais tel est mon destin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable;
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs.
J'arrivois en courroux; mais mon ame charmée,
A l'aspect d'Edouard, se sentit désarmée:
Sans doute que l'amour, jusqu'au sein des malheurs,
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs;
Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit pour m'attendrir, la voix de la Victoire;
Il me dit qu'enchaînant le plus grand des Guerriers;
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour, il n'est plus d'autres maîtres;
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres:
Je ne vis qu'Edouard; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux;
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux;
Les foibles sentimens que l'amour nous inspire;
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire;
Règner est mon destin, me venger est ma loi:
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre;
Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore.
Parmi tant de beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour.
On trompe rarement les yeux d'une rivale;
Ma haîne m'a nommé cette beauté fatale.

Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie,
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*; VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux,
Jettez les yeux, Mylord, sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour:
Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
Je sais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangère;
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur,
Souffrez donc qu'écoutant la voix de la Patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie.
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable.
Vous a donné, Madame, un asyle honorable;
Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,
De votre éloignement différez les apprêts:
A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire;
Eugénie, immolée à sa tristesse amère,
Demande à quitter Londres, & changeant de climats;
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le téms assoupie;

Que, terrible & tranquille au milieu des tempêtes ;
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.
Aux Gardes.
Allez. Vous, qu'on me laisse.

SCENE VI.

EDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur ;
Lorsque le peuple Anglois, au sein de la victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire ;
Entraîné par la voix d'un conseil de soldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon austère franchise ;
Et si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits ;
Un peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-tems un malheur nécessaire ;
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire :
Les droits que votre aïeul sur elle avoit acquis,
Exigeoient que pour vous ce bien fût reconquis.
Vous y règnez enfin : mais pour finir la guerre,
Dont ce peuple indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous savez à quels soins l'Etat s'est attendu ;
Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
L'Héritière d'Ecosse à votre destinée,
Sûr que ce peuple altier adoptera vos loix ;
En voyant près de vous la fille de ses Rois.
Je sais que ce Royaume affoibli par ses pertes ;
Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes ;
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir ;
L'image de leur joug & de votre pouvoir ;

Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,
Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin ;
Un bras inattendu porte un coup plus certain ;
Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave ;
Et pour la liberté le plus timide est brave :
Tous leurs Chefs ont péri ; mais, en de tels complots ;
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée
Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée ;
On craint peu, je le sais, leurs efforts superflus :
Leur révolte est pour vous un triomphe de plus ;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste,
La victoire toujours fut un fléau céleste ;
Et tous les Rois, au Ciel qui les laisse règner ;
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner :
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre ;
Vos essais éclatans ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de conquérant :
Passez le Héros même, un Roi juste est plus grand.
Hâtez vous d'obtenir ce respectable titre ;
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre ;
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse :
C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

EDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer !
Quel hymen ! Non, Vorcestre, il n'y faut plus penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous ? quelle triste nouvelle !....
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidèle,
Se respectant lui-même en ses engagemens,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au Trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois est l'oracle du monde :
D'ailleurs, vous le savez, la Patrie a parlé ;
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein devient inviolable ;
D'affreux dangers suivroient un changement semblable.

Ce peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le Trône est en ces lieux au bord d'un précipice;
Il tombe, quand pour base il n'a plus de justice;
Et si mon zèle ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres:
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours;
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce Diadême:
Du Trône descendu, votre père lui-même
Avant ses jours a vu son règne terminé:
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici pour premiers maîtres,
Marchent, après le Ciel, les drois de nos ancêtres;
Qu'en ce même Palais, l'altière liberté
Avoit déjà brisé le Trône ensanglanté;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

ÉDOUARD

Un Trône environné des Héros que j'ai faits,
N'a plus à redouter de semblables forfaits;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance;
Quelle est donc la Patrie? Et le brave soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat?
Quoi! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zèle pour l'Empire,
Croiront ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeste;
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste;
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix;
Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exemple;
Et chargé d'un destin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un peuple audacieux, mais fait pour obéir.

Tout changement d'ailleurs plaît au peuple volage.
C'est sur l'évènement qu'il règle son suffrage :
A quelque extrémité qu'on se soit exposé,
Qui parvient au succès, n'a jamais trop osé.

VORCESTRE.

Puissiez-vous l'ignorer ! mais j'oserai le dire,
La force assure mal le destin d'un Empire ;
Le peuple, aux loix d'un seul asservissant sa foi,
Crut se donner un père en se donnant un Roi ;
Il n'a point prétendu, par d'indignes entraves,
Dégrader la nature & faire des esclaves.
On vous chérit, Seigneur : c'est le sceau de vos droits ;
Le bonheur des sujets est le titre des Rois.

ÉDOUARD.

Eh bien ! vous le pouvez, procurez à l'Empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aspire ;
Non moins zélé Sujet que sage citoyen,
Bannissez la discorde, il en est un moyen,
On demande la paix ; je voulois la victoire ;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire ;
Si, changé par vos soins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes desirs, quand je fais tout pour lui ;
Vous avez son estime & vous serez son guide ;
Du Trône & de ma main que mon cœur seul décide ;
D'un douteux avenir c'est trop s'inquiéter,
L'Ecosse dans les fers n'est plus à redouter,
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zèle intéresse,
Vous qui savez ma gloire, apprenez ma foiblesse ;
Quand le sort le plus beau semble combler mes vœux ;
Couronné, triomphant, je ne suis point heureux ;
Et, cherchant les hazards dans ma tristesse extrême,
Si je fuis le repos, c'est pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur ?

ÉDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le secret de ma flamme.

Les graces, les vertus sont au-dessus du sang;
Et marque la beauté que j'élève à mon rang:
Pourras-tu sur mon choix me condamner encore,
Quand tu sauras le nom de celle que j'adore?
O père trop heureux!... Mais quoi! vous frémissez!
De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire;
Et je suis citoyen avant que d'être père.
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré:
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les Diadêmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes;
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur,
Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
Mais de vos sentimens je connois la noblesse.
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premières vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus.
Oui, je crains tout pour vous; vieilli sur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages.
La plus foible étincelle embrâse ce climat,
Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

ÉDOUARD.

Votre zèle m'est cher; mais un injuste effroi
Vous fait porter trop loin vos alarmes pour moi;
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé seul fait des droits légitimes,
Vous pensez qu'y souscrire & règner foiblement,
Est l'unique chemin pour règner sûrement;
Mais des Maîtres du monde & des ames guerrières
Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumières;
Et, couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait les loix, & qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des tems qui précèdent ma vie;
Qu'esclave du passé, souverain sans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir;

Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce peuple oublié des Monarques timides,
Qu'on a vu l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir sur le Trône esclaves couronnés ?
Vous savez mes desseins, c'est à vous d'y répondre ;
On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Londre ;
Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même en cet instant ;
Allez-lui déclarer que le Trône l'attend.
Fiez-vous à mon sort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée ;
De la force des loix que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un peuple magnanime :
Vous voyez devant vous la première victime.
Oui, de mes vrais devoirs instruit & convaincu ;
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, & j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle ;
Elle na pour aïeux que de vrais citoyens,
Des droits de la patrie inflexibles soutiens ;
Et le sceptre à ses yeux sera d'un moindre lustre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre ;
Mais si, trompant mes soins, ma fille obéissoit,
Si, changé jusques-là, son cœur se trahissoit...,
Un exil éternel....

ÉDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Exécutez mon ordre, ou craignez ma colère.
Quant aux soins de l'Etat, je saurai commander ;
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.



De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
Jointe à Salisbury sans presque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le sort sans mon choix, avoit formé les nœuds;
J'estimai d'un époux la tendre complaisance;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant
Réservoit pour un autre un plus doux sentiment.
De la Cour à jamais que ne fus je exilée !
Par mon nouveau destin en ces lieux appelée,
Je vis.... Fière vertu ! pardonne ce soupir;
J'en adore à la fois & crains le souvenir.
Dans ce jeune Héros, je sentis plus qu'un maître;
Mon ame à son aspect, reçut un nouvel être;
Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois pas vécu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuse & désolée,
Maitresse à peine encor de mon ame accablée,
Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports,
Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en est fait; libre enfin je dois fuir & me craindre :
J'ai su cacher ma honte, & j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu :
Te dirai-je encor plus ? On croit tout quand on aime.
Oui, depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourri de mes pleurs,
Ose écouter l'espoir & chérir ses erreurs;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vue,
Je crois... Mais où m'emporte un aveugle transport !
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert & la mort.
Ne puis-je cependant, entretenir mon père ?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespère ?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour ;
Et rejetter l'espoir qui s'offre à votre amour ?
Le Trône à vos attraits...

EUGÉNIE.

Que dis-tu, malheureuse ?

Quel fantôme brillant, quelle image flatteuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?
Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :
Tu me rendrois heureuse en flattant ma tendresse ;
Mais je crains un bonheur qui coute une foiblesse.
Allons ; c'est trop tarder, abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux.
Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore :
J'implore le trépas, & je soupire encore !
La mort seule éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins, en fuyant ce dangereux séjour,
Cruelle à mes desirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux ;
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long-tems à souffrir de ma peine ;
La mort est dans mon cœur : suis-moi, ma chère Ismène ;
Ton zèle en a voulu partager le fardeau,
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi :
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi.
Dis-moi que les attraits de quelqu'amante heureuse
Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse ;
Dis-moi que, nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers ;
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même :
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets...
Je m'abuse.... Ah ! plutôt, ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le supplice ?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu.
On vient ; éloigne-toi.

❋

Qu'espéroit Edouard? Comment a-t-il pu croire
Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zèle des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse & finir par un crime?
Non; j'ai su respecter la terre où je suis né;
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore;
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre;
A moi-même rendu, je retourne au repos,
Je ne demande point le prix de mes travaux.
Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance?
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense:
Je vais tout disposer; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux;
Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
Et je veux te laisser la gloire de répondre

SCENE III.

EUGÉNIE, *seule.*

AINSI tous mes malheurs ne m'étoient pas connus!
Il m'aimoit & je pars!... Je ne le verrai plus!
Toi qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne!
Mais, de ce même sort quel caprice cruel
Elève entre nous deux un rempart éternel!
Cher Prince! il faudra donc que cette bouche même;
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahisse, en te parlant, le parti de mon cœur!...
Fuyons.... Mais le Roi vient. Toi qui vois ma douleur,
Ciel! cache-lui du moins....

SCENE IV.

ÉDOUARD, EUGENIE.

ÉDOUARD.

QUELLE crainte imprévue
ous éloigne, Madame, & vous glace à ma vue?

EUGÉNIE.

es Cieux me sont témoins que l'aspect de mon Roi
'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi.

ÉDOUARD.

otre Roi! Sort cruel! Ne puis-je donc paroître
ous des titres plus doux que le titre de maître?
alheureux sur le Trône, & toujours redouté,
'ai-je d'autre destin que d'être respecté?
ouveraine des Rois, la beauté n'est point née
our une dépendance au peuple destinée;
'empire est son partage, & c'est elle en ce jour;
'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
i, moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
e sort veut terminer les maux dont je soupire.

EUGÉNIE.

Laissez aux malheureux la plainte & les douleurs;
Le Ciel pour Edouard a-t-il fait des malheurs?
S'il se mêle à vos jours quelque peine légère,
La gloire vous appelle & s'offre à vous distraire;
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce siècle déjà vous ont fait le Héros:
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre;
Allez, soyez l'arbitre & l'amour de la terre;
Je rendrai grace au Ciel quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je fuis pour jamais.

ÉDOUARD.

Ah! cruelle, arrêtez; vous avez dû m'entendre;
Tout vous a dit l'ardeur de l'amant le plus tendre;

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin, ce n'est plus qu'un coupable;
Je vois que son forfait n'est que trop véritable;
Je rapproche les tems, ses projets, ses discours.
Dans le conseil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire.
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

ÉDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux; aujourd'hui même encore,
Trahissant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'oloit conseiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en savoir la cause, apprenez ses complots;
Dans la sécurité d'une paix infidelle,
On vous laisse ignorer que l'Ecosse rebelle....

ÉDOUARD.

Je ne le sais que trop: de fidèles sujets
M'ont découvert sans lui ces mouvemens secrets.

VOLFAX.

De ces déguisemens l'honneur est-il capable?
Qui peut taire un complot, lui-même en est coupable.
Peut-être jusqu'au Trône osant porter ses vœux,
Appui des Ecossois, il veut règner sur eux:
C'est pour favoriser ces ligues ennemies,
Qu'il prétend séparer vos forces réunies;
Et des ports différens disperser vos vaisseaux;
Et borner à règner le destin d'un Héros.
Il avoit des vertus, il avoit votre estime,
Seigneur: mais pour règner, quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur est-il un frein à l'orgueil des mortels?
L'espoir du Trône a fait les fameux criminels,
Et, fausse trop souvent, cette altière sagesse
N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

ÉDOUARD.

Le perfide!

VOLFAX.

VOLFAX.

Je crains, autant que sa fureur,
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :
De la rébellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendard sacré. . .

ÉDOUARD.

Va, qu'on l'amène ici... Mais que vois-je? Il s'avance.

SCENE VII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAIGNEZ remplir, Seigneur, ma dernière espérance;
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé, vous le savez, au malheur de déplaire;
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,
Soustraire à vos regards un objet odieux.
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur asyle,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un peuple généreux,
J'attendrai sans regret la fin de ma carrière,
Si, d'un dernier regard honorant ma prière,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos sujets.

ÉDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême;
Sortez.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

Qu'ai-je entendu? qu'en croiras-tu toi-même?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bienfait?

VOLFAX.

Seigneur, ainsi que vous sa démarche m'étonne;
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soupçonne?
Mais deux garans trop sûrs de cette trahison,
Malgré moi, m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus, Seigneur; le zèle, qui m'éclaire,
Me fait jour à travers ce ténébreux mystère;
Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu;
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidèle,
Est de sa trahison une preuve nouvelle.
S'il vous fait consentir à son éloignement,
C'est pour tromper vos yeux & fuir plus sûrement.
Cet exil prétendu, que ses vœux vous demandent,
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent.
Dans ces climats conquis, placés tous par son choix,
Ceux qui règnent pour vous, marcheront à sa voix:
Tout le seconde enfin, & tout veut qu'on le craigne;
S'il demeure, il conspire; & s'il échappe, il règne.
Tout dépend d'un instant, il peut vous prévenir;
Sous des prétextes vains, sa fille, prête à fuir,
Va sans doute habiter une terre ennemie,
Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

ÉDOUARD.

Elle fuit!.... C'en est trop; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zèle, observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime ;
Et, s'il n'est que trop vrai que, trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-tems à craindre des forfaits.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose;
Le Roi veut vous parler, j'en ignore la cause;
Mais ne redoutez rien. Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire:
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné;
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné;
Mais il vient.

SCENE II.

ÉDOUARD, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

PAR votre ordre en ces lieux appelée;
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée?
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux?

ÉDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes;

De ce funeste jour vous savez les malheurs;
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs:
Accablé de remords, de tristesse & de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte;
Vous me voyez rempli du désespoir amer,
D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher.
L'amitié, je le sais, avec elle vous lie:
C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
Si vous chérissez donc sa gloire & son bonheur,
Et si jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi: par un récit fidèle
Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle;
On accuse son père, il n'est point condamné;
A la rigueur des Loix s'il semble abandonné,
Dès fureurs d'un amant qu'elle excuse le crime:
J'ai moins prétendu perdre un sujet que j'estime,
Q'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour:
L'amour va réparer le crime de l'amour.
Oui, fût-il condamné, le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux, ainsi que le mien même;
Sans le sceau de ma main les Loix ne peuvent rien:
Le coupable est son père, & son père est le mien.
Qu'elle vienne; elle sait mon trouble & sa puissance;
Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance;
J'espère tout du sort, puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace: à mes feux moins contraire;
Qu'elle n'écoute plus un préjugé sévère;
Que par un tendre amant son front soit couronné,
Qu'elle accepte mon cœur, & tout est pardonné.

ALZONDE,

Seigneur, si vous voulez le bonheur de sa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie.
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné;
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grace qu'elle espère,
Sans troubler son repos, terminez sa misère.
N'attendez pas qu'ici, pleurante à vos genoux;
Elle vienne arrêter un funeste courroux:

Sûre que l'équité va lui rendre son père,
Sa vertu ne sait point descendre à la prière,
Mettez fin à ses maux, si vous y prenez part;
Et faites son bonheur en souffrant son départ.

ÉDOUARD.

Moi! que pour son bonheur je m'intéresse encore;
Tandis que sur la foi des feux que je déplore,
La cruelle se plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur!
Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse;
Vengeons d'un même coup mon Trône & ma tendresse;
Pour sauver un proscrit que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui?....
Que dis-je! Quand je puis terminer tes alarmes,
Quand la main d'un amant doit essuyer tes larmes,
Je livrerois ton père au glaive d'un bourreau!
J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau!
O ma chère Eugénie! Ah! punir ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'est se frapper soi-même.
Non, son seul souvenir désarme mon transport.
Il faut, chère Aglaé, faire un dernier effort;
S'il reste quelqu'espoir à mon ame enflammée,
Rassurez, ramenez Eugénie alarmée:
Qu'abrégeant à la fois sa peine & mon tourment;
Au Tribunal d'un Juge elle trouve un amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même
Tout est justifié par un amour extrême:
Mais si, fidelle encore à de fausses vertus,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus,
Trop sûre qu'arrêtant un jugement sévère,
Mon cœur va prononcer la grâce de son père;
Evitant ma présence, & fuyant ce Palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits;
Il m'en coûtera cher; mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la mémoire,
Et son père, à l'instant déchu de tous ses droits,
N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix,
Ne perdez point de tems; allez, je vous confie
Mes desseins, mon espoir, le secret de ma vie.

Priez, promettez tout; effrayez, s'il le faut:
Un mot va décider le Trône ou l'échaffaud,
Son sort est dans ses mains: allez, qu'elle prononce;
Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

SCENE III.

ALZONDE, *seule.*

Je ne formois donc pas un frivole soupçon;
Trop heureuse rivale !.... Ah! que dis-je? & quel nom!
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,
Et rendu tout mon cœur au sein de la victoire ?....
Quoi! des soupirs encor reviennent me trahir!
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr?
Ton supplice est entier, amante infortunée!
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée,
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi,
Des soupirs échappés pour une autre que toi.
Je n'en puis plus douter; &, pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur soit encor mon ouvrage!
J'en rends grace au destin: ce soin qui m'est commis
M'aide à désespérer mes cruels ennemis;
Dans le sang le plus cher, répandu par ma haîne,
Que tout ici gémisse & souffre de ma peine.
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux,
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux.
Tremble, crédule amant: en frappant ce qu'il aime,
L'amour est plus cruel que la haîne elle-même.
Mais ma rivale vient; cachons-lui son bonheur,
Dissimulons ma rage, & trompons sa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

AH ! ma chère Aglaé, dans quel tems déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable !
Ismène ne vient point en dissiper l'horreur ;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zèle ;
Fuyez, chère Eugénie, une terre cruelle ;
Des mêmes délateurs je redoute les coups,
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous ;
Il en est tems encor, fuyez.

EUGÉNIE.

Moi, que je fuie !
Je crains, mais pour mon père, & non pas pour ma vie.

SCENE V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

EH bien, que m'apprends-tu ?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi ;
Je n'ai vu que V[illegible]ax : il me fuit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître ;
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGÉNIE.

Vous, ma chère Aglaé ; vous, mon unique appui :
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre.
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi... Dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'alarmes ;
Que je n'aurois pas cru qu'il fît couler mes larmes ;
Qu'il voulût mon trépas, & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGÉNIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGÉNIE.

Rassurez-moi, Mylord ; quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
C'est tout ce que je sais.

EUGÉNIE.

Puis-je le voir du moins ?
Vous le plaindrez sans doute ; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse.
Venez, guidez mes pas ; il n'est point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir ; & ses Juges, peut-être,
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGÉNIE.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel citoyen plus juste ose l'interroger ?....

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un sujet rarement est exempt de reproche.

EUGÉNIE.

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû ;
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puissance.
Que, pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté
D'être injuste & cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire,
De donner à son Roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait sans doute à ces nobles maximes,
Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modèles trop bas ;
Respecte le malheur si tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tyrans, & les juge elle-même :
Mais c'est trop m'arrêter ; & tu pourrois penser
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaisser ;
Le Trône seul a droit de me voir suppliante.
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppose à votre attente ;
Du Trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame ; & votre nom n'en est pas excepté.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

D'un Tribunal cruel on m'interdit l'entrée ;
O mon père ! ô forfait ! sa perte est assurée ;
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon sang glacé d'effroi me présage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, sa vertu, la voix de la Justice....

EUGÉNIE.

Eſt-il des droits ſacrés, ſi l'on veut qu'il périſſe ?
Et des amis, dis-tu ? Quel nom dans ce ſéjour !
La ſincère amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître ;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par ſes bienfaits nombreux,
Oſe-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?
De la Cour un inſtant change toute la face ;
Tout vole à la faveur, tout quitte la diſgrace :
Ceux même qu'il ſervit ne le défendront pas :
Le jour d'un nouveau règne eſt le jour des ingrats.
Mais quel affreux ſilence, & quelle ſolitude !
Chaque moment ajoute à mon inquiétude.
Inſtruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas :
Allons la retrouver ; elle me fuit : hélas !
Je ne le vois que trop ; ſa tendreſſe, ſans doute,
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE.

ARONDEL.

DANS ce ſéjour coupable où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui,
Si par des ſentimens au-deſſus du vulgaire,
Juſques dans ſes malheurs la vertu vous eſt chère ;
Qu'en ces funeſtes lieux par vous je ſois guidé :
Parlez, daignez m'apprendre où Vorceſtre eſt gardé.

EUGÉNIE.

Généreux étranger, mortel que je révère,
Qui vous rend ſi ſenſible au malheur de mon père ?

ARONDEL.

Vous, ſa fille ? O bonheur !...

EUGÉNIE.

Quelle tendre pitié ?
Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur solide & vrai vantez moins la constance ;
Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.
Le Trône est entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur.
J'étois de sa vertu l'adorateur fidèle,
Elle reste à son cœur, je lui reste avec elle.
Je serois ignoré dans ce séjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie ;
Me rendent étranger au sein de ma Patrie :
Mais puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adresser à vous,
Madame, à vos regards je parois sans mystère ;
Vous voyez Arondel, l'ami de votre père :
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant & qu'heureux ;
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune ;
Mais lorsque tout s'éloigne, & qu'il est oublié ;
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGÉNIE.

O présage imprévu d'un destin plus prospère !
Puisqu'il vous rend à nous, le Ciel est pour mon père.

ARONDEL.

Quand, pour lui revenu, j'apportois des secrets
Dus aux soins d'un Etat heureux par ses bienfaits ;
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées !
Où je comptois revoir ses vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ses revers ?
Tout abandonne-t-il Vorcestre dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?
O toi, qui dans des tems dont je garde les mœurs ;
Inspirois nos aïeux, & faisois les grands cœurs,

Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée ?
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours;
J'ignore de tout art les obliques détours;
Mais, libre également d'espérance & de crainte,
J'agirai sans foiblesse & parlerai sans feinte:
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur & de la vérité.
Commandez, j'obéis: nul péril ne m'étonne;
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGÉNIE.

Que puis-je décider? vous-même guidez-moi;
Je ne sais que gémir en ces momens d'effroi;
Volfax garde mon père, il en veut à sa vie;
J'ai vu dans ses discours la bassesse & l'envie.
Ah! si dans cet instant des Juges ennemis
Décidoient qu'en secret... Ah! Milord, j'en frémis;
Allons, servez de guide à mon ame égarée;
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée;
Et si des assassins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang.

ARONDEL.

Non: il faut plus ici qu'une douleur stérile.
Forcez des Courtisans la cohorte servile;
Confondez l'imposture, éclairez l'équité,
Et jusqu'au Trône enfin portez la vérité.
Au zèle d'un ami laissez le soin du reste.
Vorcestre confondra cette ligue funeste.
Ou, si pour le sauver mes soins sont superflus,
Quand il expirera je n'existerai plus.



Que présente à la haîne, à la rage assouvie ;
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

ALZONDE.

Eh bien ! qu'attendez-vous? quelle lente fureur!
Un crime sans succès perd toujours son auteur :
Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes....

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes ;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce Palais ;
Du Trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance ;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'Arrêt qui proscrit mon rival.
Tout nous seconde enfin, sa ruine est certaine :
Jaloux de son crédit, & liés à ma haîne,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort :
Vos vœux seront remplis ; je commande en ce port ;
Madame, & dès demain, cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX, *seul.*

L'ABÎME est sous tes pas, ambitieuse Reine ;
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haîne ;

Mon rival abattu, je comble tes revers,
Je me suffis ici, je te nomme & te perds :
Mon sort s'affermira par leur chûte commune ;
Point de lâches remords, accablons l'infortune.
Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi ?
Il prétend voir, dit il, ou Vorcestre ou le Roi ;
Peu commune à la Cour, sa fermeté m'étonne,
Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne ;
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GARDES, faites venir Vorcestre en ma présence ;
Vous, fidèle Glaston, veillez dans mon absence ;
Caché près de ces lieux tandis que j'entendrai
D'un entretien suspect le secret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'est son ordre absolu que ma voix vous répète.

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUE dois-tu m'annoncer ? Ne faut il que mourir ?

VOLFAX.

Un Etranger demande à vous entretenir.
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes, qu'on se retire.

VORCESTRE.

J'emploirois pour la vie un lâche stratagême !
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai frémi.
Fuyez, abandonnez un malheureux ami :
Je sens comme ma fin, l'instant qui nous sépare :
Mais fuyez, craignez tout dans ce Palais barbare :
Je mourrai doublement, si vous y périssez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
Et me croire au-dessus du sort & de la plainte :
Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr,
Je ne vous quitte point, ami, je sais mourir :
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le sage est exilé ;
Il voit avec transport la fin de la carrière
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumière :
Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil,
La mort conduit au jour, & j'aspire au réveil ;
Mais suspendant ici cette sagesse austère,
Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de père.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux.
Prête à chercher la mort, résolue à vous suivre,
Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre ;
Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être....
O honte ! quoi ! tomber sous cette indigne main !
Fuyez, je crois déjà voir le glaive assassin.

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans sa vertu, meurt sans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le sais, devroit suivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du sort ;

Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée.
Qui pourroit se défendre & ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
Ce n'est point son renom, ce n'est qu'elle que j'aime;
Que l'univers approuve ou condamne mes fers;
Ami, vous m'estimez; voilà tout l'univers.
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,
Je fais mon plus grand crime, il n'admet point d'excuse;
Et l'innocence enfin, peu faite à supplier,
Ne descend point au soin de se justifier :
En conservant mes jours, je perdrois votre estime;
Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime;
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider;
Je sais quitter la vie, & non la demander.
Retournez vers ma fille, & cessant de m'abattre;
Ami, ne m'offrez plus de larmes à combattre;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter;
Je n'ai que sa douleur & vous à redouter.
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendresse ordonnez-lui de vivre;
Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous soit chère;
Quand je meurs, mon ami de ma fille est le père,
Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
Emporte votre estime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi, rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au transport qui vous guide;
Eh bien! cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sublime.
Le supplice a toujours l'apparence du crime :
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité;

Périr sous les regards du traître qui vous brave ;
Périr dans les tourmens, c'est périr en esclave.
Non, il faut mourir libre, & décider sa fin ;
Un cœur indépendant doit faire son destin :
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature ;
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers,
Il sait vaincre la mort, l'effroi de l'univers.
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié.
Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austère
M'impose malgré moi ce cruel ministère.
Vous êtes désarmé.... ce poignard est à vous ;
Que votre sein ne soit percé que de vos coups :
Prenez ce fer, frappez, je m'en réserve un autre ;
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'ami qui tomba près de vous !

VORCESTRE.

Quelqu'honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche ;
Savoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, & ce sera mon sort ;
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime ;
La vie est un dépôt confié par le Ciel ;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la Sagesse immortelle ;
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande.
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand, l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage ;
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage....

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

HOLA, Gardes, à moi! saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore*

Voilà ton dernier crime; expire, malheureux.
[*Il jette le poignard.*]
[*Aux Gardes.*]
Faites votre devoir: je suis prêt à vous suivre
Vous vivrez, cher Vorcestre, ou je cesse de vivre.
[*On l'emmène.*]

VORCESTRE.

Séparés si long-tems, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis?

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

OUI, je vais confirmer l'arrêt de son supplice ;
Qu'avant tout, cependant, cet ami, ce complice,
Qui s'obstine au silence, & brave le danger,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugénie éplorée
Depuis long-tems, Seigneur, en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroisse ; allez.

SCENE II.

ÉDOUARD, *seul.*

JE vais la voir enfin :
Je tremble.... Je frémis.... Quel sera mon destin :
Qu'Eugénie à mon cœur laisse au moins l'espérance,
Et je lui rends son père... O Ciel ! elle s'avance :
Sa grace est dans ses yeux.

SCENE III.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Pour la dernière fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon père est condamné. Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

ÉDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu :
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGÉNIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime ?
D'infâmes délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus noir attentat,
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat;
Que son maître le juge, ou, s'il faut qu'il périsse ;
Si détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;
Ma vie est attachée à celle de mon père :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumière !...
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux :
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

ÉDOUARD, *la relevant*

En quel état vous vois-je, ô ma chère Eugénie ?
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie,
Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu causer votre douleur.
Quoi ! c'est vous qui priez ! c'est moi qui vous afflige !
A quels affreux excès votre haîne m'oblige !
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi ;
Régnez : au même instant donnant ici la loi,

Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace ;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

EUGÉNIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

ÉDOUARD.

Oui, je sais mon malheur ; ce jour épouvantable ;
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable
Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle ! je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux sont votre peine,
Sous le nom du devoir vous déguisez la haîne ;
Vous le voulez, Madame ; il faut y consentir.
De mon cœur déchiré cet amour va sortir :
C'en est fait ; mais songez qu'après cette victoire ;
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi ;
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi ;
La justice a parlé, je lui dois sa victime...
Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ;
Madame, prononcez... c'est le dernier moment ;
Le maître va parler, si l'on brave l'amant.

EUGÉNIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux !
Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon père ;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,
Ce père infortuné périt également ;
Le supplice l'attend, si je vous suis rebelle ;
Il meurt de sa douleur, si je trahis son zèle.

ÉDOUARD.

C'est trop prier en vain, & c'est trop m'avilir ;
Perdons des furieux puisqu'ils veulent périr.

[*Il veut sortir*]

EUGÉNIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez... & qu'enfin ma tendresse...

[*A part.*]

Que vais-je dire ?... Hélas ! Surmontons ma foiblesse.
Puisqu'il est vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous,
Accordez-moi du moins une grace dernière :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon père ;
Que l'embrassant encor, qu'expirant dans ses bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haîne ;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous suffit...
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage...
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGÉNIE, *seule.*

O Rigoureux devoir !... Mes cris sont superflus ;
Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus....
Faut-il tout avouer ?... M'entendra-t-il encore ?...

[*Des Gardes entrent, précédant Arondel.*]

Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore ?

SCENE V.

EUGÉNIE, ARONDEL, GARDES.

EUGÉNIE.

Ah ! Milord, c'en est fait ; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

QUEL est donc notre sort ?
Qu'attend-on ? Et pourquoi me laisse-t-on la vie ?
Ton crime est-il comblé trop ingrate patrie ?
Renversant de tes loix le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier Citoyen ?
Qu'est devenu Voreestre ? Affreuse incertitude !
Ne puis-je m'éclairer dans mon inquiétude !
Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort
Revient à chaque instant multiplier la mort.
[*Aux Gardes.*]
Vous, Ministres du meurtre & de la tyrannie ;
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Répondez, rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin.
Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je pense.
Il est donc mort ! Frappez, terminez mon malheur ;
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur.
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable ;
Et, délivrant mes yeux de l'aspect des mortels ;
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous réfusez d'apprendre;
Et vous justifiant....

ARONDEL.

Vos soins sont superflus;
A me justifier je ne m'abaisse plus.
Oui, je voulois parler & servir l'Angleterre;
Mais pour son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits.
De la patrie enfin je n'entends plus la voix.
Des traîtres, des complots qu'elle soit la victime;
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime:
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi,
Mon ami m'est ravi, tout est fini pour moi;
L'univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire...
Le supplice est-il prêt? Je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON GARDES.

ÉDOUARD.

DEMEURE: quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas?

ARONDEL.

Qu'entens-je? Il vit encore! Appui de l'innocence,

Je reconnois, ô Ciel ! j'adore ta puissance ;
Je reverrai Vorcestre ! O bonheur imprévu !
Je puis justifier & sauver la vertu.

ÉDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace ;
Téméraire, oses-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infâme assassin ennoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime ;
Quel es-tu ? Quel destin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois sans rougir les noms des scélérats ;
L'apparence m'accuse, & je ne m'en plains pas.
Mais puisque vous daignez m'interroger, m'entendre ;
A votre estime encor, Seigneur, je puis prétendre ;
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non ; la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent, dans les combats, le sang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois vos pères & nos maîtres,
Et le nom d'Arondel qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi.
Au sein de ces honneurs qu'annonce le vulgaire,
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'esclavage des rangs,
Et j'ai laissé ramper les flatteurs & les Grands.
Spectateur des humains, citoyen de la terre,
Pour vivre indépendant, je quittai l'Angleterre ;
Et si, changeant de soin, je revois ce séjour,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
En Norvége informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs.
Et j'arrivois enfin, quand j'appris ses malheurs.
Je ne le défends pas des crimes qu'on m'annonce ;
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma réponse :
J'ai paru sans effroi ; plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers & partage la mort.
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumière
Va rendre à la vertu sa dignité première.

Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur !
Vous connoissez la main, lisez, voyez, Seigneur,
Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre ;
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

ÉDOUARD.

Que vois-je ? Avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abîme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son inflexible haîne empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

ÉDOUARD.

Mortel, ami des Cieux, vous, que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre ;
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle fait défendre.
Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel :
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié j'attendois son supplice ;
Mais le courroux se taît où parle la justice.

[*Aux Gardes.*]

Vorcestre est libre, allez, qu'il paroisse à mes yeux ;
Et, pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'instant, Aglaé soit conduite.
Ignorant es complots, je permettois sa fuite.
Glaston : volez au port ; qu'aujourd'hui nul vaisseau
Ne s'éloigne d'ici sans un ord.e nouveau.



SCENE IX.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

ÉDOUARD.

VORCESTRE, paroissez; en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie.
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité.
Briser d'injustes fers, c'est venger l'innocence:
Vous rendre à votre rang, vous laisser ma puissance,
C'est moins une faveur qu'un légitime choix:
La vertu doit régner ou conseiller les Rois.
Mais ces titres brillans s'obscurciroient peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître:
Vous savez trop pourquoi ce titre fut perdu;
Vous savez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre insigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne.
Un lâche, au gré des vents varie & se dément;
Mais l'honneur se ressemble, & n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur? On murmure, on conspire,
Un instant affermit ou renverse un Empire.
De traîtres investi, l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour.
La perfide Aglaé, ministre des rebelles,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici?

ÉDOUARD.

Mes ordres sont donnés; on doit... Mais la voici.

SCENE X.

ÉDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

En croirai-je mes yeux ? C'est elle-même...

ALZONDE.

Arrête.
Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais, lasse de la vie, & lasse de forfaits,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets.
[*A Edouard.*]
Toi qui fais ma disgrace & ma douleur profonde,
Respecte ton égale, & reconnois Alzonde.

ÉDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :
Mon nom est, je le sais, l'arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie ;
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie ;
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir, en mourant, survivre à ton malheur
De mes ressentimens je te laisse ce gage...
Mais trop long-tems ici je contrains mon courage.
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux, fut libre dans tes fers ;
Et dans l'instant fatal où tu peux me connoître ;
Je sais comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un maître.

ÉDOUARD.

Gardes, suivez ses pas.

SCENE XI.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

ÉDOUARD.

Mon esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, quelles sont ces disgraces
Que m'annoncent ici ses altières menaces ?
Que craindre ? elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime.
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré :
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie ;
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

SCENE XII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

Seigneur, la fière Alzonde a su tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.
« On m'apprête la mort ; je ne sais point l'attendre,
» Dit-elle : c'est de moi que mon sort doit dépendre ;
» Le poison m'a vengée en ce même moment
» Ma rivale périt ; frémis, funeste amant :

» Tu sauras que j'aimois : par l'effet de ma haîne
» Je me venge en amante, & me punis en Reine.

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin ?...
Que l'on cherche Eugénie, & qu'elle apprenne enfin...
[*Eugénie arrive, soutenue par ses femmes.*]
O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !
O détestable Alzonde !..

VORCESTRE.

O disgrace imprévue !

SCENE DERNIERE.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE, GLASTON.

EUGÉNIE.

QUE servent les regrets ? Laissez jouir mon cœur
Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur.
Le croirai-je ? O mon père ! une juste puissance
A puni l'imposture & sauvé l'innocence.
Quel heureux changement, comblant tous mes desirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs ?
Je renais un instant ; en perdant la lumière,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entière ;
J'ai trop long-tems gémi sous ce triste fardeau ;
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau...
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix, ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon père ! aux feux que je déplore ;
Ils seroient ignorés, si je vivois encore....
Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs;
Prince... Je vous aimois... Je vous aime... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

ÉDOUARD.

C'en est donc fait ? O douleur immortelle !
O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

FIN.



SIDNEI,

COMÉDIE,

Représentée en 1745, par les Comédiens ordinaires du Roi.

. . . Hinc illud est tædium & displicentia sui . . . . . Fastidio esse cæpit vita & ipse mundus, & subit illud rabidarum deliciarum; quousquè eadem?

SENECA.

ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE, Amante de Sidnei.

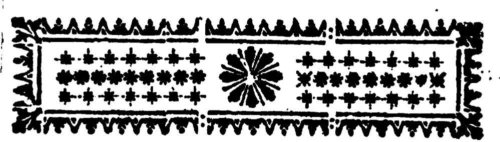
HAMILTON, Ami de Sidnei.

DUMONT, Valet-de-Chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.

La Scène est en Angleterre, dans une maison de Campagne.



SIDNEI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, *seul.*

Il falloit, sur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triste animal : quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour ?
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc ! se nicher en hibou ;
Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incommode,
Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille, morbleu ! d'avoir un Régiment,
Planter là l'univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londre & la Cour pour sa maudite terre !
Si je savois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh ! je saurai pourquoi nous changeons de système,

Il ne sera pas dit que nous nous ennuirons,
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons.
Allons... [*Revenant sur ses pas.*]
J'allois me faire une belle querelle;
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle:
Il n'a point amené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais,
Et qu'un valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministere;
Ah! la chienne de vie!.. Encor si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien
Mais rien n'existe ici, ce qui s'appelle rien;
C'est pour un galant homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf!... ah! parbleu, la voilà.
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE, *faisant plusieurs révérences.*

DUMONT.

POINT de cérémonie;
Approchez... avez-vous honte d'être jolie?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien: où portiez vous vos pas?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change la note;
Me chercher! Mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître?

DUMONT.

A-peu-près; mais voyons;
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue.

DUMONT.

Oh! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue,
Depuis quatre ans entiers toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue;
Je ne sais quel service elle espère de vous;
Mais sitôt qu'elle a su que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie;
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien;
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances! Oh, oh! le monde se renverse,
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce:
Oui, qu'elle se présente; au reste elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet:
Quel mérite enfoui dans une terre obscure!
J'admire les talens que donne la nature;
Déjà dans l'ambassade, auroit-on mieux le ton,
Et l'air mystérieux de la profession,
Quand on auroit servi vingt petites maîtresses,
Et de l'art des messages épuisé les finesses?

Mais ce rôle pour vous, ma fille est un peu vieux.
Votre âge en demande un que vous remplirez mieux,
Et sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secret que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi,

[*A part.*]

Ma foi, je la prendrois, si j'étois sans emploi.

[*Haut.*]

Tenez, je ne veux point tromper votre franchise;
Monsieur est là-dedans, vous vous êtes méprise,
Je ne suis qu'en second; mais cela ne fait rien:
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien;
C'est un consolateur des beautés malheureuses,
Qui fait quand il le veut, des cures merveilleuses.

MATHURINE.

A tout autre que lui ne dites rien sur-tout:
On vient... Chut, c'est mon père.

DUMONT.

Oh! des pères par-tout!

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

Ah, ah! c'est trop d'honneur, Monsieur pour notre fille.

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh! que cela viendra!
Le tems & ton esprit... mais que portes-tu là?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon ! le diable l'emporte ;
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

J'entends, je crois mon maître... oui, sortez, le voici.

SCENE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers*, DUMONT.

DUMONT.

Oserois-je, Monsieur, (cela sans conséquence ;
Et sans prétendre après gêner votre silence,)
Vous présenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-tems à rêver en ce gîte ;
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que, si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en règle... Enfin, Monsieur, je vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette sépulture;
Etant seul on raisonne, on bâille en raisonnant ;
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament.

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh ! mais...

SIDNEI.

Point de réplique ;

Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous sommes laconiques.

[*Il sort.*]

SCENE V.

SIDNEI, *assis.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit est rangé ;
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé ;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien, quand on en voit le terme.

[*Après avoir écrit quelques lignes*]

Ô vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu !
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie ;
Si vous vivez encor, ma chère Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens ;
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laisse ;

[*Il écrit.*]

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

Ma requête, Monsieur, touchant notre retour ;
(A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour,)
M'avoit fait oublier ce paquet...

[*A part.*]

Il envoie

[*Il met les lettres sur la table.*]

Sans doute un homme à Londres ; usons de cette voie,

[*Il prend une plume qu'il taille.*]

SIDNEI, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : parbleu !
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu.
Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances :
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où,
Dans mes sociétés on me prend pour un fou.
D'ailleurs, quitter ainsi la bonne compagnie ;
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.
Vous avez, il est vrai, des voisins amusans,
D'agréables Seigneurs, des campagnards plaisans ;
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ;
Cela fera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI, *continuant d'écrire.*

Tu ne te plais donc point au pays où nous sommes ?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;
Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au metier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence ;
Je n'avois pas encor regretté mon pays ;
Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris ;
J'étois dans le grand monde employé près des belles ;
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles ;
De l'amant en quartier on aime le coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur :
En un mot, je menois un train de vie honnête.
Mais ici je me rouille & je me trouve bête.
Ma foi, nous faisons bien de partir promptement ;
Et d'aller à la Cour notre unique élément :

Mais puisque nous partons, qu'est il besoin d'écrire?

SIDNEI.

Tu pars, je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haîne de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût?
Je devine à-peu-près d'où vient cette retraite,
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite.
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle résignée à votre successeur?
Il est piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et suis en pleine paix avec toutes nos belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté;
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre;
Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

SIDNEI.

Comment! par quel hasard me fait-il donc ici?

[*Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.*]

Il me mande qu'il vient: mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir...

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres...
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres.

[*Dumont lit les adresses.*]

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance; elle est de la Cour?

SIDNEI, *l'ayant lue.*

Oui;
Et j'ai ce Régiment...

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise:
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise;

Sans doute nous partons, il faut remercier...
Mais quel est ce mystère! il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente;
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroissiez l'apprendre avec tant de froideur.

SIDNEI, *écrivant toujours.*

Es tu prêt à partir? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur;
Je reste confondu; cet état insensible;
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible;
Et, si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon sens reconnu,
Franchement je croirois, excusez ce langage...

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et, pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez là votre plus grand ami:
Ce n'est qu'un Philosophe: au lieu de cette épitre,
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonez-vous quelques propos plaisans
A ces autres amis toujours fous & brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse?

SIDNEI.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur:
Et je me fie au seul que je trouve estimable:
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie: on vient de m'adresser
Une nymphe affligée, & qui, lasse du monde,
Cache dans ce desert sa tristesse profonde;
Cela sent l'aventure; elle veut, m'a-t on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit:
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante;
Si cela va son train, gardez-moi la suivante.

Vous savez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEI.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur !
C'est parbleu ! du solide, & tel qu'on n'en tient guères;
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et, pour tuer le tems, laissez-vous adorer ;
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé.
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI, *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé
Un papier important....

[*Il sort.*]

SCENE VII.

DUMONT, *seul.*

Je n'y puis rien connoître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître;
Et me voilà tout seul chargé de la raison,
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blâsé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi goûte tout, trouve tout admirable.
On est fort malheureux avec de pareils rats :
Je suis donc heureux, moi ; je ne m'en doutois pas.
Il partira, s'il veut que je me mette en route ;
Et sa lettre.... Attendez.... Henri !

HENRI

HENRI, *derrière le Théâtre.*

Monsieur !

DUMONT.

Ecoute.

Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

Il faut aller à Londres & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre.
Il est malade ou fou, peut-être tous les deux :
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux !
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête ?

HENRI.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête ;
Mais voyant notre Maître, & rêvant à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi.
Etant chez feu Monsieur, J'ons vu la compagnie.
J'ons entendu causer le monde dans la vie :
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attristent les gens :
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée,
Vous ne les voyez plus jetter une risée ;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un bourgeois.
Mais, pour en revenir au mal de notre Maître,
Je sommes, voyez-vous ! pour nous y bien connoître,
Puisque j'ons vu son pere aller le même train ;
Il fera tout de même une mauvaise fin,

Si cela continue ; & ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage....

DUMONT.

Oui vraiment ; mais dis-moi, qu'avoit son père ?

HENRI.

Rien.
Le mal qui tue ici ceux qui se portent bien.

DUMONT.

Comment donc ?

HENRI.

Ah ! ma foi, qui l'entendra l'explique.
Je ne sais si chez vous c'est la même rubrique,
Comme en ce pays-ci : mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans ;
Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantont là brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,
Sans prendre de témoins de peur des importuns.
Tenez, défunt son père, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau :
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne ;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne ;
Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,
Je le voyons vermeil comme s'il étoit bien ;
Point du tout, un biau jour il dormit comme un diable,
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Certain brimborion, où l'on sut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit !

DUMONT.

C'étoit un très-bon homme,
Le fils pourroit fort bien faire le second tome :
Laisse-moi faire, il vient... allons, va t'apprêter,
Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester.

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai réfléchi... D'ailleurs l'inquiétude...
Et puis de certains bruits sur votre solitude...

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t-on dit ? qui ?

DUMONT.

Je ne cite jamais :
Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie,
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie :
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer,
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle :
Mais la précaution n'est pas un soin frivole ;
La vie est un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi, Monsieur ? Mon projet, si le Ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie :
J'aurois été Héros sans l'amour de la vie ;

Mais dans notre famille on se plaît ici bas ;
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon père & mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon systême, autant que je le juge ;
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie ;
Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie :
Nous avons de la peine, il est vrai ; mais enfin,
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain :
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être...

SIDNEI.

Laisse-là ton sermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur ; cela ne se peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse ;
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je sais congédier.

DUMONT.

Ayez des sentimens !
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens !
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y pense)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement...

SIDNEI.

Cessez de m'ennuyer ;
Et partez, ou sinon...

[*On entend le bruit d'un fouet.*]

DUMONT.

Voilà votre courier.

[*Henri paroît.*]

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui ; c'est mon commis.

SCENE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

FAQUIN, quel est le maître?

DUMONT.

Monsieur, je sais fort bien que c'est à vous à l'être;
Mais enfin, dans la vie il est de certains cas...
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,
Et plus vous me pressez, plus mes craintes secrettes...

SIDNEI.

Henri, partez pour Londres, & portez dans l'instant
A Milord Hamilton ce paquet important;
Vous, sortez de chez moi; faites votre mémoire,
Après quoi partez. [*Il sort.*]

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire;
Vous me chassez? tant mieux; je m'appartiens: ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci...
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême.
Les Maîtres cependant sont des gens bienheureux
Que souvent nous ayons le sens commun pour eux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amène,
Voyez mon pauvre Maître, & traitez son cerveau;
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même se condamne à cette solitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Non: mais j'ai remarqué, traversant l'avenue;
Deux femmes, dont je crois que l'une m'est connue;
Mais ma chaise a passé, je n'ai pu les bien voir:
T'a t-on dit ce que c'est? pourroit-on le savoir?

DUMONT.

Je devine à-peu-près; au pays où nous sommes,
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes:
Dès qu'on a su mon Maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussitôt, sans prélude ennuyeux,
Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide flame,
Il a tout nettement refusé l'entrevue;
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger j'en ferai les honneurs,
Je les prends pour mon compte, & je sais trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,

Instruis-toi de leurs noms... Mais est-il averti ?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il promène ici près sa rêverie austère.
Vous l'avez vu là-bas changer de caractère,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien ;
Tout fuir, jusqu'aux plaisirs : tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause...

DUMONT.

Il seroit trop heureux, s'il avoit quelque chose ;
Mais, ma foi, je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet ?

DUMONT.

Bon ! parle-t-il encor ? Se taire est sa folie ;
Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie ;
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié.
Quelques momens après je sers à l'ordinaire ;
Il dîne, sans me dire un mot de notre affaire ;
Voilà ce qui m'afflige, & non sans fondement.
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fièvre ; &, puisqu'il faut vous le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire.
On sauroit le remède en connoissant le mal ;
Mais par un incident & bisarre & fatal,
Grave dans ses revers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang-froid, fou par philosophie ;
Indifférent à tout comme s'il étoit mort :
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment, eh bien ! il en a la nouvelle,
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle ;
Il avoit, m'a-t-on dit, certain père autrefois
Qui, cachant, comme lui, sous un maintien sournois,
Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
Ici-même un beau jour, s'escamota du monde :

C'est un tic de famille, & j'en suis pénétré ?
Enfin sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré.
Voyez, interrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laisserai seuls... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'AI voulu le premier vous faire compliment;
Ami; c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive,
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive,
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer, avec cette franchise
Que l'amitié sincère entre nous autorise,
Que j'aurois mieux aimé (je vous le dis sans fard)
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard:
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et, si vous entriez dans mes vrais intérêts...

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?
Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en personne.
Quoi! Restez-vous ici?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé;

Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner légèrement
Ces spectacles d'humeur qu'on soutient rarement:
On le quitte, on s'ennuie; on souffre, on dissimule;
On revient à la fin, on revient ridicule.
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié;
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié;
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,
Et lorsqu'il reparoît, d'autres ont pris la place;
Ne peut-on autrement échapper au chaos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
L'homme sensé qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.
S'affranchir sans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien, voilà le seul systême;
Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'est donc misanthropie?
Prévenez, croyez-moi, cette sombre manie.
Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux;
Un homme difficile est toujours malheureux;
Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes,
Au siècle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes;
Ami; je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés;
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent en médisant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris,
Il en est de pervers; mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,

J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité,
De respecter les nœuds de la société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux.
C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Insensible aux plaisirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui :
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appésantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et, par l'expérience instruit à les connoître,
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole :
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger désormais à la société,
Je viens de mes deserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fausse raison, cher ami, vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bisarre !
Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connoissez, le choix est dans vos mains :

Bornez-vous aux plus vrais, & laissez les chimères
Dont le repentir suit les lueurs passagères.
Quel fut votre bonheur ? A présent sans desirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs ;
Eh quoi ! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse ?
Ce tourbillon brillant de folles passions,
Cette scène d'erreurs, d'excès, d'illusions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphère ?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière,
Croyez moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;
Employer ses talens, son tems & sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est-là que commence la vie ;
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux :
Notre ame pour ces biens est toute neuve encore...
Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dévore ?

SIDNEI.

Je connois la raison, votre voix me l'apprend :
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment ?
Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous suivre ;
Pour moi, je perds déjà l'espérance de vivre ;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être ;
Mon état désormais est de n'en plus connoître ;
Privé de sentiment, & mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur ; cet état méprisable,
Le néant déshonore un ame raisonnable,
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras ;
L'homme qui sait penser ne se suffit il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,

Heureux de se trouver & digne de se plaire.
Je ne conseille point une retraite entière ;
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la solitude & la société ;
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde.
L'absence, le besoin vous rendront des desirs ,
Il faut un intervalle , un repos aux plaisirs ;
Leur nombre accable enfin , le sentiment s'épuise ,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise ;
Vous en êtes l'exemple , & tout votre malheur
N'est que la lassitude & l'abus du bonheur.
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentimens : on est ce qu'on veut être ;
Souverain de son cœur, l'homme fait son état ,
Et rien , sans son aveu , ne l'élève ou l'abat.
Mais enfin , parlez-moi sans fard , sans défiances ,
Quelque dérangement, causé par vos dépenses,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer , ma fortune est à vous.

SIDNEI.

Je sens comme je dois , ces procédés sincères ;
Mais nul désordre , ami , n'a troublé mes affaires ;
Vous verrez quelque jour que , du côté du bien ,
J'étois fort en repos , que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami , vous m'affligez , votre état m'inquiète ,
Ce sinistre discours...

SIDNEI.

Peut-être la retraite,
Saura me délivrer de tous ces sentimens ;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,
Ma lettre vous instruit , suivez mon espérance ,
Tout mon repos dépend de votre diligence :
Au reste , en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour ,
Vous m'y justifierez ; d'une pareille absence,
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;

Après ces soins remplis, je vous attends ici.
Partez, si vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON, *seul.*

Ce ton mystérieux, cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite;
Il cache sûrement quelque dessein cruel;
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel...

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

On m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur; d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine;
Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici.
Mais puisque vous voilà, voilà la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne; cela suffit: tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.



SCENE V.

HAMILTON, *seul.*

QU'A-t-il donc pu m'écrire?

[*Il lit.*]

« Recevez, cher ami, mes éternels adieux;
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux;
» J'ignore son destin: si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve, & conserve sa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami:
» Daignez tout conserver, si sa mort est certaine;
» Epargnez sur mon sort des regrets superflus.
» J'étois lassé de vivre, & je brise ma chaîne;
» Quand vous lirez ceci, je n'existerai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès, & quelle frénésie!
Allons le retrouver, prévenons sa furie.

SCENE VI.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

REPRENEZ ce dépôt qui me glace d'effroi;
Vous me trompiez, cruel!

[*Il lui rend sa lettre.*]

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable.
Ma funeste existence est un poids qui m'accable;

Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'univers à qui le sort me lie;
C'est ennui de moi-même, & haîne de ma vie,
C'est un brûlant desir d'anéantissement.
Je les ai combattus, mais inutilement;
Cette haîne, attachée au reste de mon être,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître;
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le tems de ma prison.
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse;
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine:
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne;
Mais, vous en conviendrez, quand on sait réfléchir;
Malheureux sans remède, on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire!
Que la raison sur vous reprenne son empire;
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté;
Vous vous devez d'ailleurs à la société;
Vous n'êtes point à vous; le tems, les biens, la vie,
Rien ne vous appartient, tout est à la patrie;
Les jours de l'honnête homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat;
Venez remplir le rang où vous devez paroître.
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être;
Tout renaîtra pour vous... Mais hélas! je vous voi
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi:
Quoi! sans appréhender l'horreur de ce passage,
Vous suivrez de sang-froid dans leur fatal courage,
Ces héros insensés...

SIDNEI.

Ce courage n'est rien;
Je suis mal où je suis, & je veux être bien:
Voilà tout; je n'ai point l'espoir d'être célèbre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelqu'éloge funèbre,

Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs que suis-je au monde ? Une foible partie
Peut bien, sans nuire au tout, en être désunie :
A la société je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance
Pour que cet univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel ! calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis, on pèse à l'amitié ;
Je ne puis desirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zèle à partager sa peine :
Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits ?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour ;
Je l'ai trop outragé : méprisable, infidèle,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre :
Le savois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendresse ;
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse.
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur,
Je la trompois ; enfin lassé de sa rigueur,

Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes;
J'affligeai l'amour même; indigne de ses larmes,
Je promenai par-tout mes aveugles desirs:
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs:
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie;
Elle avoit disparu, pleurant ma perfidie.
Hélas! peut-être, ami, j'aurai causé sa mort:
Depuis que je suis las du monde & de mon sort,
Au moment de finir ma vie & mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice;
Pour lui donner mes biens, comme vous savez tout,
Je l'ai cherchée à Londres, aux environs, par tout;
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la vetrois plus:
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus.
Tout me sépare d'elle, & mon ame éclipsée,
De ma fin seule, ami, conserve la pensée;
Je ne voulois savoir sa retraite & son sort,
Que pour la rendre heureuse, au moins après ma mort;
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oubliera vos torts, en voyant vos regrets.
L'amour pardonne tout: laissez d'affreux projets;
Différez-les du moins; rassûrez ma tendresse.
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts;
Je ne veux que tu tems, me le promettez-vous?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime.
[*Dumont paroît.*]
J'ai besoin d'être seul... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous suis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi ! son extravagance...

HAMILTON.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas ;
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide ;
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien...

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vue ;
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut, ma foi,
Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi :
Ce travers tient aussi l'une des pélerines,
J'ignore le sujet de ces vapeurs chagrines.
Vous allez le savoir, ma course a réussi,
Mon Maître est reformé, c'est vous qu'on veut ici ;
Elle dit vous connoître ; elle est ma foi jolie ;
Cela rappelleroit le défunt à la vie ;

Des façons, des propos, des yeux à ſentimens,
Un certain jargon tendre, imité des romans;
Tout cela... vous verrez : on vient, je crois... c'eſt elle.
Je cours dans mon donjon me mettre en ſentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois je! Roſalie! Ah! quel moment heureux!
Que je bénis le ſort qui vous rend à nos vœux!

ROSALIE.

Ces tranſports ſont-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer ſa triſte deſtinée ?
J'oſe à peine élever mes regards juſqu'à vous.
Quelle étrange démarche! Ah! dans des tems plus doux,
J'étois bien ſûre, hélas! d'obtenir votre eſtime.
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime :
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non; vivez, cet heureux jour
N'eſt point fait pour les pleurs, il eſt fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous? ô Ciel! ma ſurpriſe m'accable...

HAMILTON.

Sidnei dans les remords...

ROSALIE.

Quel ſonge favorable!
Il m'aimeroit encore!

HAMILTON.

Il eſt digne de vous!
Vous finirez ſes maux, il ſera votre époux.

ROSALIE.

Laiſſez-moi reſpirer, vous me rendez la vie;
Quel heureux changement dans mon ame ravie!

Tous mes jours ressembloient au moment de la mort,
Mais ne flattez vous point un crédule transport ?

HAMILTON.
Non : croyez votre cœur, vous êtes adorée.
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée...

ROSALIE.
Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoissez mon cœur ; il est justifié ;
Oui, je l'aimois encor, même sans espérance ;
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance ;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu jusqu'ici, c'est par ce sentiment :
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,
Privée en même tems d'une mère chérie,
Je vins cacher mes pleurs & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin ;
Mais, loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;
Voisine de ces lieux soumis à mon amant,
J'y venois malgré moi, rêver incessamment ;
Tout me parloit de lui, tout m'offroit son image,
J'avois tout l'univers dans ce séjour sauvage,
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres deserts,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers :
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ;
Quel trouble me saisit, quand j'appris sa venue :
Pour la dernière fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vu que toujours infidèle :
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

HAMILTON.
Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance ;
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire...
Je vous éclaircirai ce funeste mystère ;

Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour ;
Fidèle, heureux par vous, il vivra pour l'amour.
Je diffère à regret l'instant de votre joie;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénètrent d'effroi...
Vous me trompez, Sidnei ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous... mais non, je me retire;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous ;
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie ;
Sont autant de momens retranchés de ma vie.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI, *ſeul.*

C'EN eſt donc fait enfin, tout eſt fini pour moi.
Ce breuvage fatal que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tranquille;
Va du dernier ſommeil aſſoupir cette argile;
Nul regret, nul remords ne trouble ma raiſon :
L'eſclave eſt-il coupable en briſant ſa priſon ?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obſcure,
Eſt le père & l'ami de toute la nature,
Rempli de ſa bonté, mon eſprit immortel
Va tomber, ſans frémir, dans ſon ſein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'AUX peines d'un ami vous êtes peu ſenſible!
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inacceſſible?
Depuis une heure entière en vain je veux vous voir,
Et diſſiper l'horreur d'un cruel déſeſpoir;
Je n'ai pu pénétrer dans votre ſolitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raiſon ſur vous va reprendre ſes droits.

SIDNEI.

Embraſſons-nous, ami, pour la dernière fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant ! dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encor votre ame ensevelie?

SIDNEI.

De mes derniers desirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie,
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

HAMILTON.

Non : elle vit pour vous ; répondez par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié ;
Parlez, si Rosalie, à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue ;
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidelle à son amour, malgré votre inconstance ;
Enfin, avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports ?

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous savez mes projets : si je l'eusse trouvée,
Je recommanderois son bonheur à vos soins :
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille & vous prie,
L'amour doit commander : paroissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rosalie ! Est-ce un songe? En croirai-je mes yeux ?
Vous, Rosalie ! ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

Oui, c'est moi qui, malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haîne :
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ;
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux...
Mais que vois-je ? est-ce là l'effet de ma présence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence...

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer,
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice,
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups :
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous.

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur.
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triste caractère eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser ? quelle injustice extrême !
Est-il quelque malheur aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse ;

Je l'aurois partagée ; &, sans autres desirs ;
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,
Il m'étoit réservé d'en détester le cours,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées ;
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ? quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une amante allarmée :
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux ;
L'image du bonheur, s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle,
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux ;
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entens-je ? je pouvois me voir encore heureux !
Quel bandeau tout-à-coup est tombé de mes yeux ?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme ?
Quel mélange accablant de tendresse & d'horreur !
D'un côté Rosalie, & de l'autre... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait ?... Fuyez.

ROSALIE.

De ma tendresse
Voilà donc tout le prix !
[*A Hamilton.*]
Vous trompiez ma foiblesse !

SIDNEI, *aux genoux de Rosalie qui veut sortir.*

Non, s'il vous a juré mon sincère retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,

Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée;
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei? Quel triste égarement!...

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon sort funeste;
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illusion échappée à ma vue,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue:
Quels lieux vous déroboient? Quelle aveugle fureur
Egara ma raison & combla mon malheur!

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable;
Non, mon cœur ne sait plus que vous fûtes coupable;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds.
Mais pourquoi me causer ces nouvelles allarmes?
Vous vous troublez, vos yeux se remplissent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur!
Oubliez un barbare indigne du bonheur;
Je vous revois trop tard, ma chère Rosalie,
Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie:
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort;
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort.

[A Hamilton.]

Apprenez, déplorez le plus affreux délire:
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire;
Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne & que le Ciel poursuit.

[*Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.*]
Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur nécessaire...

ROSALIE.

Que vois-je? Ayez pitié de mon cœur alarmé;
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus tems; le crime est consommé:
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines;
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare!

HAMILTON.

Malheureux!

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours;
Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout; comptez sur moi; j'y vole;
Ne l'abandonnez pas.

[*Il sort.*]

SIDNEI.

Espérance frivole!



SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainsi, cruel! que vous m'aimiez?

SIDNEI.

Moi, si je vous aimois! Ah! si vous en doutiez;
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse.
Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous;
A la mort condamné, j'ai devancé ses coups;
J'aurois vu naître, au sein des ennuis & des larmes,
Un nouvel univers embelli par vos charmes;
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau.
Soumis à mon Auteur, je devois sur moi-même
Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême;
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur.
J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON, *à Dumont*.

Que n'obeis-tu?

SIDNEI.

Non, non; ma mort est trop sûre.

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez? J'entreprends cette cure...

SIDNEI.

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux;
Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux;
Je vous gardois à vue; &, d'une niche obscure,
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure;
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé:
Par l'alcove & sans bruit, durant cet intervalle,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur!

SIDNEI.

A peine je le croi...
Rosalie!... Hamilton!... & toi dont l'heureux zèle
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis je payer?...

DUMONT.

Vivez, je suis payé.
Les gens de mon pays font tout par amitié,
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance;
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur;
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chère Rosalie.
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer.
Le jour ne feroit rien sans le bonheur d'aimer.
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être:
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne savois-je pas bien que l'on en venoit-là ?
Ennui, haîne de soi, chansons que tout cela;
Malgré tout le jargon de la philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie!

FIN.



LE MECHANT,

COMÉDIE,

Repréſentée en 1745, par les Comédiens ordinaires du Roi.

ACTEURS.

CLÈON, Méchant.

GÉRONTE, Frère de Florise.

FLORISE, Mère de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, Ami de Géronte.

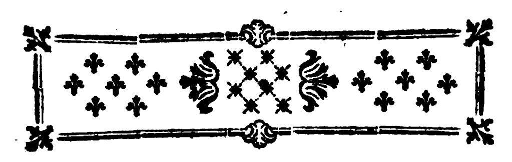
VALERE, Amant de Chloé.

LISETTE, Suivante.

FRONTIN, Valet de Cléon.

Un Laquais.

La Scène est à la Campagne, dans un Château de Géronte.



LE MECHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, & toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? Comment!

On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,

Crois cela : mais pour moi, j'en suis bien convaincue,

Nos affaires vont mal, & la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh? pourquoi? Dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain l'on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle tant pis; car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; & je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuille le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estime-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon Maître est honnête-homme, à quelque chose près:
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:

Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais ; Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que sans autre façon ;
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude :
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais, séduit par l'esprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté ;

Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle :
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout.
Mon Maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air & le ton du monde ; & le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide ; il arrive aujourd'hui.
Tu verras ; les méchans nous apprennent à l'être ;
Par d'autres ou par moi ; je lui peindrai ton Maître ;
Au reste, arrange toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée & mes conditions :
J'attends une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment ! il parle seul !

SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon ;
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison ;
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement !

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, Monsieur ! j'aurois une fois en ma vie ;

Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux ;
De votre sentiment, & d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce :
C'est sa fille il est vrai ; mais les biens sont à moi ;
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère ;
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent & sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire :
Pour la conclusion, l'on n'attend que Valère.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toûjours plaider m'ennuie & me ruine ;
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup n'étant encore qu'enfans;
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Il ne se sont pas vus; mais je serois surpris
Si, par ses agrémens & son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir: J'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère:
J'aurai pour le former l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux: mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau: mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'eſt loin de Floriſe :
Au fond, elle vous mène en vous ſemblant ſoumiſe ;
Et, par malheur pour vous & toute la maiſon,
Elle n'a pour conſeil que ce Monſieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'eſt incompréhenſible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours. On ne ſait pas pourquoi
Il te déplaît ſi fort.

LISETTE.

Oh ! je le ſais bien, moi.
Ma Maîtreſſe autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me ſouffrir depuis qu'il la conſeille.
Il croit que de ſes tours je ne ſoupçonne rien ;
Je ne ſuis point ingrate, & je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déjà dit, (vous n'en voulez rien croire,)
C'eſt l'eſprit le plus faux, & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'eſprit.
Quoi donc ! parce qu'il ſait ſaiſir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur diſſimule,
On le prétend méchant ! C'eſt qu'il eſt naturel :
Au fond, c'eſt un bon cœur, un homme eſſentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas ſeulement de ſon ſtyle,
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il diſtille ;
Ce ſeroit peu de choſe, & tous les médiſans
Ne nuiſent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller & du plaiſir de nuire ;
Semer l'aigreur, la haîne & la diviſion,
Faire du mal enfin ; voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de ſon ame ;
Dans le dernier voyage où j'ai ſuivi Madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-tems,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens.

Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise ;
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit ;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites ;
Enfin un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, & je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertisse ;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours ; & puis, j'aime ma sœur ;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? l'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre ;
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurois je à craindre ?
Isolé dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content ; Madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, & c'est avec raison.

Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques amans;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens; sauvage, ou répandue;
Six mois dans la morale, & six dans les romans,
Selon l'amant du jour, & la couleur du tems;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même;
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, tout aussi naturelle:
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage; & nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah, je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir: outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non: mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisait la mine;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas:
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parloit; & tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent; il entend trop bien son intérêt;

Il se sert de Florise, & sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre tems :
Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! Je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant (en vain vous vous en défendrez)
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître ;
Vous êtes comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie,

GÉRONTE.
Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.
Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil ; & vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas à Lisette.*
Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*
Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.
Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.
Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui ;
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.
Quoi donc ?

FLORISE.
Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.
Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.
Finissons là de grace :
Allez-vous m'en parler ? je vous cède la place,

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur ;
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi ?...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple & sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore,

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Et qui donc n'est pas fat? Tout l'est, jusques aux sots.
Mais le tems remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non: il peut rester fat, n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air eventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, & j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme:
C'est, je vous l'avouerai le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte;
Et vous le détestez: oh! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez vous qu'il soit sourd & qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes;
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui;
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre;
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,

Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire!
Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lords campagnards que je voudrois chasser,
Quand ils viennent. Raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte;
Un maître à qui bientôt on fermera la porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire;
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je lui manquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais marier Chloé! mon frère, y pensez vous?
Elle est si peu formée, & si sotte entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras;
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.

Mais c'eſt un air ſi gauche, une mauſſaderie..:

GÉRONTE *élève la voix, apperçevant Liſette.*

Tout comme il vous plaira. Finiſſons, je vous prie,
Puiſque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je ſuis ſûr de ſa déciſion.
Mais quoi qu'on puiſſe dire, il faut ce mariage ;
Il n'eſt point pour Chloé d'arrangement plus ſage ;
Feu ſon père (on le ſait) a mangé tout ſon bien ;
Le vôtre eſt médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'eſt bien la moindre choſe
Qu'on daigne ſe prêter à ce que je propoſe.

[*Il ſort.*]

FLORISE.

Qu'un ſot eſt difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bien-tôt ?

LISETTE.

Mais oui, ſi ce n'eſt non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique ;
A ſon air, où l'on voit dans un rire ironique
L'eſtime de lui-même & le mepris d'autrui,
Comment peut-on ſavoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'eſt ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut ſe lire,
Qui diſent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je ferai peut-être trop fincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'efprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point du tout cet efprit-là ;
Quand il feroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure ;
Qu'un ftyle qui n'eft pas celui de la droiture ;
Et fous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raifonnemens ne valent pas la peine.
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haîne,
Difpofez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y fuivrez Chloé : je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoifelle :
Vous-même apprenez lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baife la main.*

Nous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.
[*Elle fort.*]

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! fuis-je donc fi mal ?

LISETTE.

Bon ! c'eft une douceur
Qu'on vous dit en paffant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'ofer être jolie.
N'importe ; là deffus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me fuit quand verrai-je la fin ?

Je

Je cherche à mériter l'amitié de ma mère ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois : & tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah! quittez ce langage ;
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; &, d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il faloit, sans remise,
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite ;
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on vous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère qu'on vous donne,

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-tems absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage;
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haîne de ma mère.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, & brouille tout ici.
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, & je suis satisfaite.



SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

POUR faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence ;
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah !... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître ;
Mais, à propos, Valère ?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère ?
Je ne comprends pas trop le secret de Valère ;
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en sera tems : je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire ;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire

Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure:
Personne ne connoît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute:
Et celle de Géronte!...

FRONTIN.

Elle doit être en route:
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manège ci
M'allarme, me déplaît, &, ma foi, j'en ai honte:
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise & Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs & d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLEON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville:
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du tems que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.

Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise ;
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems ;
Soit que cette aventure, ou quelque autre langage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins ;
Parbleu, je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui vous voilà chargé d'une très-belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays :
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu sa mère,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt ?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bisarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser ;
Oh ! c'est le droit des gens, & je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie :
C'est le ressort du monde, & l'ame de la vie ;
Bien fou, qui là-dessus contraindroit ses desirs.
Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, & la voir si gentille
L'afflige : Je lui vois l'air sombre & soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre.
Quoi ! Florise & Chloé ?...

CLÉON.

Moi ? ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache ;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache :
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuirai point pour ma chère moitié ;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole,
Qui, malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se désaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime : il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Auſſi n'y crois-je guère.
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe :
Mais, quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés,
Le plaiſir d'être craint & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conſcience,
Cela viſe à nous voir donner notre congé ;
Déjà, vous le ſavez, & j'en ſuis affligé :
Pour vos maudits plaiſirs, on nous a pour la vie
Chaſſés de vingt maiſons.

CLÉON.

Chaſſés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'eſt un mot pour l'autre, & puiſqu'il faut choiſir,
Point chaſſés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus ſtable ?
Avec tout votre eſprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triſte amuſement
De vous faire haïr univerſellement ?

CLÉON.

Cela m'eſt fort égal : on me craint, on m'eſtime ;
C'eſt tout ce que je veux, & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont tu fais tant de cas,
Ne vaut pas les plaiſirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les hiſtoires nouvelles,
Etre craint à la fois & deſiré par-tout,
Voilà ma deſtinée & mon unique goût.

Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se
donne
Se prend chez tout le monde, & n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, & pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie!
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas;
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas:
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante.
Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord, & tantôt au midi:
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, & votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu ne vous en moquez pas,
Lisette vaut je crois la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;

Et ma vocation est d'épouser Lisette ;
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette ;
Mais quinze jous chacune, ou toutes à la fois :
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie ;
Je suis fou de Lisette & j'en ai pour la vie.

CLÉON.
Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.
Comme un autre

CLÉON.
Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent, d'amour aussi fidèle,
L'ont aimé avant toi, mais sans se charger d'elle ;
Pouquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.
Vous la connoissez mal ; c'est une fille sage.

CLÉON.
Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.
Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*
Eh bien ! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi ;
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette ,
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.
Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.
Ne va point nous trahir.
Vois si Valère arrive, & reviens m'avertir.



SCENE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux : je crains bien qu'il ne cause,
Comment parer le risque où son amour m'expose ;
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret, & si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère,
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère :
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein & si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout ;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; & la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne.

Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous ;
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous ;
La parenté m'excède, & ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines ;
Tout cela préjugés, misères du vieux tems ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, & votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroît un frère qui radote,
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contr'eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part ; ainsi, tout dépendra de vous.
Refusez de signer, grondez, & boudez-nous :
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même, en sa présence ;
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu, d'ailleurs, une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?

Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère.
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès;
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matière :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs;
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie;
On ne me verra plus lui tenir compagnie;
Et, quant à vos procès, ou vous le gagnerez;
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exemte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelqu'autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer :
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,

De départ, & qu'enfin, s'il me pouſſoit à bout;
Vous avez entrevu que je ſuis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obſtine pourtant, quoi qu'on lui puiſſe dire...
On pourroit conſulter pour le faire interdire,
Ne le laiſſer jouir que d'une penſion;
Mon Procureur fera cette expédition:
C'eſt un homme admirable, & qui, par ſon adreſſe,
Auroit fait enfermer les ſept Sages de Grèce,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il eſt quelque moyen
De vous faire paſſer ſes droits & tout ſon bien,
L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi...

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre;
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis malgré vous réſolue à plaider.
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien ſûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'aſſurer ſon bien.
Au reſte, vous ſavez pourquoi je le deſire.

CLÉON.

Vous connoiſſez auſſi le motif qui m'inſpire,
Madame: ce n'eſt point du bien que je prétends;
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagemens:
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'eſprit me plaît infiniment;
Et je ne ſais que vous avec qui j'aie envie
De penſer, de cauſer & de paſſer ma vie;
C'eſt un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en aſſurer?
Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer?
Je ne ſais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obſtacle au projet que vous faites;

Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris! il m'ennuie à la mort;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer,
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables;
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte;
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte:
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets!...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères;
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés :
Je suis tenté, parbleu! d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places;
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces.
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas;
Et certain plat Seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux & bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importans, esprits du même étage!
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célebrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt,
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable:
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon; le style, n'y fait rien,
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, & la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,

Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait;
Et dans trois jours d ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle :
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, & des vers innocens.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muse;
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse:
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui vaillions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

MONSIEUR, je voudrois bien..

CLÉON. *A Florise.*

Attends... Permettez-vous?..

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, Madame...

FLORISE

Entre nous,

Entière liberté. Frontin est impayable ;

Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, *à Florise, qui sort.*

Il est assez bon diable,

Un peu bête...

SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, ma réputation

Se passeroit fort bien de votre caution :

De mon panégyrique épargnez-vous la peine.

Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.

Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,

Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir ;

Je ne suis point garant de cette extravagance.

Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,

Se croyant invisible, à ce que je conçois,

Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.

Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.

Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, & tout ira fort bien,
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, & sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, & sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être detesté ;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE, *en habit de Campagne*, CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH! bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah! point de complimens!
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris?

VALERE.

Oh! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris est ravissant, & je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;

Chaque jour le génie & la diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit (& j'en crois ſon ſuffrage)
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé;
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits font pitié;
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon ſens.
Comment, vous qui voyez ſi bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux ſcrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALERE.

Oh non, en vérité.
Mais c'eſt que je vois tout aſſez du bon côté.
Tout eſt colifichet, pompon & parodie;
Le monde, comme il eſt, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend:
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement;
Les maris ſavent vivre & ſur rien ne conteſtent:
Les hommes s'aiment tous: les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais: enfin c'eſt un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieuſement.

CLÉON.

Et Cidaliſe?...

VALERE.

Mais...

CLÉON.

C'eſt une affaire faite:
Sans doute vous l'avez?... Quoi! la choſe eſt ſecrete?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer, c'eſt mal ſervir ſon goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai (je vous l'avouerai) beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit son tems, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, & sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'un autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous ma mère, & tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous)
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous :
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh ! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Où j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou, si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin ;
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune ?

Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux ;
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe :
C'est une espèce d'ours qui se croit Philosophe :
Le connoissez-vous !

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu ;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-tems dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille ;
Je vous dois parler franc : à moins d'aimer leur fille ;
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort ;
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vu par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son age,
Je la crois avancée, &, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément, Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non ; il vous faut rester ;

VALERE.

Mais comment ! Voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLEON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
(Car c'est lui qu'il nous faut) je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, & c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, & jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère ;
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir :
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens ;
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste :
Or notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon-sens prétendu :
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;
Homme d'un autre siècle, & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût :
Cerveau des plus borné, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime,

Vous entretient sans cesse avec stupidité ;
De son banc, de ses soins & de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte :
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il règlera pour vous son penchant ou sa haîne
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh ! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien !... Mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi de grace :
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN.

MONSIEUR, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de tems : que Frontin vous remène.

SCENE IX.

CLÉON, *seul.*

MAINTENANT éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère ;
Florise s'en défend, son foible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu :
C'est Valère lui-même, & pourquoi ce mystère ?
Venir, sans demander mon oncle ni ma mère ;
Sans marquer pour me voir, le moindre empressement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi ; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre ;
Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue ;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois :
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette ?
Quoi ! Frontin ?...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrette ;

Son maître l'attendoit, & je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs ; d'autres l'auront pu voir ;
Demande à tout le monde... eh ! va donc.

LISETTE.

Patience ;
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras ;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la règle, il faut qu'il vous prévienne ;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine ;
On le sauroit ; Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans ;
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Seroit-ce bien Valère ?... Eh ! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage :
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, & digne de Cléon :
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous ;
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,

Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amène Ariste, & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *derrière le Théâtre.*

Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

PARBLEU ! je vais lui dire une bonne nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ? ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déja trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien ! Un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi (chacun a son goût)
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Lisette ?
Si je te le disois...

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite :
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Et bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir ;
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non veuve .. ou les deux... au surplus,
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTEE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus :
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure...

LISETTE.

As tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valère.

Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien ! si tu le sais, pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux ;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage ;
Tu m'aimes, obeis. Si tu pars dès demain,
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse, où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu, tout-ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer :
Comment! l'on ne peut plus être un seul jour tranquille,
Je vois bien qu'elle boude, & je connois son style :
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, & je veux qu'on m'amuse :
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus,
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor, quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :

S'il faut se déclarer pourtant de bonne-foi;
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller. A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal, & si votre crédit
Ne détrompe Géronte & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe;
J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjoncture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,

Je n'ai rien dit encor : mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître & le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! Comment c'est-là où vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites :
Croyez d'avance, & tout...

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut être chez sa mère
Au moment où j'en parle : à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui : le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes les mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres.

Il n'a vu que Cléon, &, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti ;
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi ; que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse ;
Tout se sait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

Ah ! les affreux chemins, & le maudit pays !
[*A Ariste.*]
Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :

En ce moment, Monſieur, il eſt fort occupé.

VALERE.

Et Floriſe ? On viendroit, ou je ſuis bien trompé :
L'étiquette du lieu ſeroit un peu légère,
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALERE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi! ſurprendre ainſi !
Votre mère vouloit vous preſenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie ;
D'ailleurs, je ſais très-bien que l'affaire finie,
Ariſte a décidé... Cet Ariſte, dit-on,
Eſt aujourd'hui chez moi maître de la maiſon.
On ſuit aveuglément tous les conſeils qu'il donne :
Ma mère eſt, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariſte, & ſur ſa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariſte, c'eſt moi.

VALERE.

Ah! Monſieur...

ARISTE.

Ce n'eſt point ſur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur haſarde ;
Ne me connoiſſant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offenſez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère eſtimable,
Qui vous croit de l'eſprit, un caractère aimable :
Qui veut votre bonheur, voilà ſes ſeuls défauts.
Si votre cœur au fond reſſemble à vos propos...

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

ARISTE,

Valère, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; & le mal est d'un autre.

VALERE.

[*A part.*] [*Haut.*]
Oh ! voici les sermons, l'ennui !... Mais, s'il vous plaît,
Ne serions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secrét
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALERE.

Vous savez ?...

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très-parfaitement ;

C'eſt un homme d'eſprit, de bonne compagnie;
Et je ſuis ſon ami de cœur & pour la vie:
Ah! ne l'eſt pas qui veut.

ARISTE.

Et ſi l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALERE.

On feroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faiſoit voir que ce bon air, ces graces;
Ce clinquant de l'eſprit, ces trompeuſes ſurfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir ſans ſe déshonorer?

VALERE.

C'eſt juger par des bruits de pédans, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le tems
De vous inſtruire ici de tous mes ſentimens:
Mais il faut ſur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choiſiſſez ſon commerce ou ſa haîne.
Je ſens que je vous laſſe, & je m'apperçois bien,
A vos diſtractions, que vous ne croyez rien:
Mais, malgré vos mépris, votre bien ſeul m'occupe;
Il feroit odieux que vous fuſſiez ſa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'eſt que vous n'alliez point paroître ſi lié
Avec lui: vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous préſenter,
Rien, je crois, là-deſſus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'eſprit, un heureux caractère,
De l'uſage du monde, & je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui;
Géronte vient; allons...

SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
[*A Ariste.*]
Comme le voilà grand... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu, là ;
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment un grave personnage.
[*A Ariste.*]
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon.
C'est tout comme autrefois ; je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie :
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
[*A Ariste.*]
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne:
La menace est plaisante : ah ! je ne crains personne ;
Je ne la croyois pas capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :

Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien ; es-tu toujours, vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh ; j'étois fort plaisant ;

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien ?...

VALERE.

Assurément, Monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non ; ce ton-là m'ennuie ;
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez & partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire;
Je m'y connois, je fais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris & des gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, Monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont elles?

Nous est il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux ;
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien ? voyons donc, qu'est-ce ? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor, à la fin, a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise ;
Déjà depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très-bien ; continuez.

VALERE.

J'oublois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc-là ?

VALERE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? L'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison ?
Eh, mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison :
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;

Aux gens que je connois, paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leur folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

[*A Géronte.*] [*Bas à Valère.*]
Vous avez bien raison.... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère;
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma niéce est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai....

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable ;
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs ;
On ne vit qu'à Paris & l'on végète ailleurs.

CLÉON.

[*Bas à Valère.*] [*Bas à Géronte.*]
Ferme ! ... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALERE.

La nièce est-elle encor jolie ?

GÉRONTE.

Comment encor ! Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printems, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de Province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même ;
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille ! Appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, & donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALERE.

Attendez, il me vient une idée.

[*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.*]

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison
Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère ?

VALERE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'un autre ! Eh ! dis-moi, je te prie ;
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait & point d'aveuglement :

Avouez, la maison est maussade, odieuse;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse:
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun;
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raison; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez, faisons mieux.
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle: or voici mon projet sur cela:
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous, on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abbattrois: donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure, & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain:
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions;
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prens quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, & me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle! Oh! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE.

Mais, Monsieur, je ne prétends pas.
[*à Cléon.*]
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-T-ON vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si, sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre:
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout je n'ai fait que rendre le récit
Des gens qu'il voit beaucoup: moi qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens;
Avant que de louer, j'examine long-tems;
Avant que de blâmer, même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde; & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien;
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même: &, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme.
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon-homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère;
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas:
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

[*Un Laquais arrive.*]

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit,

[*Le Laquais sort*]

Voyons... Ah : celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture ? Oui-dà ! J'allois vraiment
Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde ;
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est ;
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose : mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre nièce à Valère : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage ; & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valère ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous,

CLÉON.

Je dis, & je le pense ;
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

[*Il déchire la lettre.*]

GÉRONTE.

Comment ! vous déchirez !..

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelqu'ennemi, qu'on en veut à Valère ?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre systême ;
N'en croyez pas autrui, jugez tout par vous-même ;
Je veux croire qu'Ariste est honnête-homme ; mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés ; rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné
Je renverrai mon fat, & mon affaire est faite ;
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite.
Deux mots ; je vous attends...

SCENE XI.

CLÉON, VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte & à demi voix.*

Vous êtes trop heureux :
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux ;
Il m'attend , je ne puis vous parler d'avantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XII.

VALERE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie.
La braver ! J'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur ,
Ce sentiment si pur , le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte :
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non , ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer ; je suis au désespoir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi : Mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! & qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens;
Le croiras-tu, Lisette, & qu'y puis-je comprendre?
Cet Amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse & sa foi;
Valère me méprise!... Il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine est trop sûre:
Tout est rompu, je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, & n'est pas naturel:
Valère vous adore, & fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, où je suis bien trompée:
Mais il faut par vous-même entendre votre amant;
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange:
Ma foi je lui prépare un tour assez étrange,

Qui l'occcupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant que l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande, on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valère ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés : car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui ; j'en tire bonne augure.
Pour Valère & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend ; allez, soyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE, *seule*.

MOI, tout ceci me donne une peine, un tourment !...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin,
Au plus, signe son nom, & n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop ; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure (& ton goût me plaisoit)
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant ; & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ! Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble ;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, & souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé,
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère !... Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui ;
Toi, fais causer Cléon, & que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ?
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie!

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon :
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi même ;
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ; rien n'est plus facile ;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style :

Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là :
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie,
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je crois :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie;
L'éloge des absens se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste & Valère.*

Encor Monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé:
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *parl.*

VALERE.

On m'évite;
O Ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous vois;

Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace;
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non, mais je voi ce qu'il est:
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile:
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère;
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon: il faut absolument
Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances.
Eh! que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé;

Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite;
Aux Spectacles sur tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle :
Il règne, on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence & des mots,
Des applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai : mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons-mots,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.

J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat merite ?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel.
On dit l'esprit commun ; par son succès bisarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté :
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien, &, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même ;
On se l'arrache au moins : je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois.
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans les procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :

On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre;
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre:
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage;
N'est il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse;
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse;
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit: vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf: il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs: il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable!
Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance

Un commerce de suite avec les mêmes gens ;
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse, & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même ;
Sans lendemain, sans crainte, & sans malignité,
Dans le sein de la paix & de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable & d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs ;
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes-gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, & vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé ; mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à lautre ;
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables,
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête-homme :
Mais il me reste un doute ; avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, & je suis comme un autre.

Tout le monde est méchant, & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule:
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés: voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils: soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient; calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALERE

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;

Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah ! laissez-là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma niéce.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monsieur ; j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime,

Vous avez vos raisons, apparemment : & moi
J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet ;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde ;
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton,
Par vanité, par air, par indiscrétion :
Mais de ce caractère il a vu la bassesse ;
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je sais de lui.

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! J'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire-là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime & qu'il vous justifie...

ARISTE.

Moi ! me justifier ! Eh ! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APPRENDREZ-vous, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les tems,
Vous êtes au dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage :
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous & moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène :
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage :
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Etes vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez vous aux méchans,
Et réalisez vous cet Etre imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, & personne ne l'est :
On reçoit, & l'on rend ; on est à-peu près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, & tel sera le vôtre.
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits & des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons :
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule ;
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes ;
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin,

Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles :
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haîne, & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise & les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur ; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous le voulez bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre juge ; allons, secondez moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne-foi.

CLÉON.

Une explication ! En faut-il quand on s'aime ?
Ma foi laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !....ce n'est pas mon avis.
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis.
Et je crains... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MESSIEURS, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

HEUREUSEMENT nous voilà sans témoins:
Achève de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hazard à la porte, ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure est parfaite :
Feignons : c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse:
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse ;

Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long tems j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit ; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus Je suis dans l'embarras ;
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur ; j'aime son caractère,
Il est assez bon maître, & le même en tout tems,
Bon-homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur. Mais je crains ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, & je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te mocques de moi.
Je ne me le suis cru qu'une fois dans la vie :
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort ;
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple & pure ;
Comme Chloé, qui sort des mains de la Nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs ;
Mais, Madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable :
Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;

Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement :
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit Philosophe;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudroit pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit.
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage, apparemment; ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien ; j'oblige pour l'honneur.
[*A part, en sortant.*]
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller & de noyer Valère.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENTRE donc... ne crains rien, te dis je, ils n'y sont pas.
Eh bien! de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout tems Lisette pour geolière,
Je serai prisonnier, ma foi tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché.
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée;

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée,
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion:
En gens congédiés je crois me bien connoître;
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne: ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité;
Veux-tu lui rester seul? & que ta probité...

FRONTIN.

FRONTIN.

Mais le quitter !... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non
Tu vas voir.

[*Il écrit.*]

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice,
Et, pour que ton état soit duement éclairci,
Sans retour, sans apel ; dans un moment d'ici
Je te ferai porter, au château de Valère,
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FLORISE.

Il pourroit nous surprendre;
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre :
Nous ne tarderons pas à nous voir marier;
Et, pour presser l'instant, Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE, *seule*.

NE *perdons point de tems*. J'ai de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure;
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret, quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette pièce
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car, enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.



SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

MONSIEUR, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'EST trop vous désoler,
vérité, Madame, il ne vaut point la peine
moindre sentiment de colère ou de haîne:
re de vos chagrins partagez seulement
plaisir que Chloé ressent en ce moment
voir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
le vous voir sensible à l'espoir de Valère.
is ne m'étonnez point au reste, & vous deviez
ndre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

on ne m'en parle plus: c'est un fourbe exécrable;
··· du nom d'homme, un monstre abominable.
rd pour mon malheur je deteste aujourd'hui
ient où j'ai pu me lier avec lui.
utrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,

L a

Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire;
Je le crains: c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre;
Osez l'apprécier; tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vus de près ne sont rien: & toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies;
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte;
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille;
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & ma fille,
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien;
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie;
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société,

Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher ; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme ;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non : si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat sans témoin.
Quelque peine que j'aye à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, &, dans cette entrevue,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère.
Cléon, plus que jamais, à le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre ;
Géronte ne croit rien ; nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublirai jamais cette obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valère,
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.

Ma sœur, sur son chapitre, est, dit on, revenue ;
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satyre
Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même !
Rien n'y fait : il soutient son absurde systême ;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries,
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous ; & peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! Oh ! laissez les venir.

Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire,
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

QUE je tiens bien mon sot ! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?
Elle consent, dit on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjugué... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

VOUS venez à propos : j'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les moi, de grace,

Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions;
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quel étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre tems,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens:
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, crüelle!
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il ne faut plus nous voir.

CLÉON, *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.

Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, Monsieur: que vos talens sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante.
Attendons quelques jours, & vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.



SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE; CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien: pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends; il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez;
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage;
Dans ces misères là, je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...

C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! je savois tout cela:
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, & moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien: c'est votre Secretaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur? & quel nouveau mystère...?
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé: moi je l'ai pris, qu'il vienne.
[*A un Laquais.*]
Qu'on appelle Lisette, & qu'elle nous l'amène

GÉRONTE.

[*A Valère.*] [*A Cléon.*]
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous;
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point.

Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave; on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

QU'AS-tu fait de Frontin? Et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère:
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-tems facheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux!
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de complimens; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond, il est fort honnête garçon;

[*montrant Valère.*]

Il vous quitte d'ailleurs, & Monsieur en ordonne;
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne.

J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez cru remis :
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit : j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connoissez la main de Monsieur, apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu !... voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connois!
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi
Pour prendre ma revanche.

[*Il sort.*]

SCENE X & DERNIERE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère;
Si j'étois bien certain...

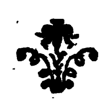
ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

[*A Valère.*] [*A Ariste.*]
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami;
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN.



LETTRE
SUR LA COMÉDIE.
A M. ***.

Les sentimens, Monsieur, dont vous m'honorez depuis plus de vingt ans, vous ont donné des droits inviolables sur tous les miens ; je vous en dois compte, & je viens vous le rendre sur un genre d'Ouvrages auquel j'ai cru devoir renoncer pour toujours. Indépendamment du desir de vous soumettre ma conduite & de mériter votre approbation, votre appui m'est nécessaire dans le parti indispensable que j'ai pris, & je viens le réclamer avec toute la confiance que votre amitié pour moi m'a toujours inspirée. Les titres, les erreurs, les songes du monde n'ont jamais ébranlé les principes de Religion que je vous connois depuis si long-tems ; ainsi le langage de cette Lettre ne vous sera point étranger, & je compte qu'approuvant ma résolution, vous voudrez bien m'appuyer dans ce qui me reste à faire pour l'établir & pour la manifester.

Je suis accoutumé, Monsieur, à penser tout haut devant vous ; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieu-

rement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme ; & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir ; toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grace. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même ; rappellé en même tems par cette voix intérieure toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre : il n'est guères de situation plus pénible (quand on pense) que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même, & mal avec soi ; je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités que je me donnois pour bonnes ; au défaut de solides raisons, j'appellois à mon secours tous les grands & frêles raisonnemens des Apologistes du Théâtre ; je tirois même des moyens personnels d'apologie, de mon intention à ne rien

écrire qui ne pût être soumis à toutes les loix des mœurs : mais tous ces secours ne pouvoient rien pour ma tranquillité ; les noms sacrés & vénérables dont on a abusé pour justifier la composition des Ouvrages dramatiques & le danger des spectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, les sophismes des autres & les miens, tout cela n'étoit que du bruit, & un bruit bien foible contre ce sentiment impérieux qui réclamoit dans mon cœur : au milieu de ces contrariétés & de ces doutes de mauvaise foi, poursuivi par l'évidence, j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres, & dissiper à mes yeux tous les enchantemens de l'art & du génie ; guidé par la Foi, ce flambeau éternel devant qui toutes les lueurs du tems disparoissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes & profondes de nos foibles Esprits-forts, ainsi que toute l'importance & la gloriole du Bel-esprit, je vois sans nuage & sans enthousiasme, que les loix sacrés de l'Evangile & les maximes de la morale profane, le Sanctuaire & le Théâtre sont des objets absolument inaliénables ; tous les suffrages de l'opinion, de la bienséance & de la vertu purement humaine fussent-ils réunis en faveur de l'art dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'Eglise ; ce motif sans réponse m'a décidé invariablement : j'ai

eu l'honneur de communiquer ma résolution à Monseigneur l'Evêque d'Amiens, & d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées; c'est à l'autorité de ses leçons & à l'éloquence de ses vertus que je dois la fin de mon égarement, je lui devois l'hommage de mon retour; & c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration, que je l'ai faite sous les yeux de ce grand Prélat si respecté & si chéri; son témoignage saint s'élèveroit contre moi, si j'avois la foiblesse & l'infidélité de rentrer dans la carrière : il ne me reste qu'un regret en la quittant; ce n'est point sur la privation des applaudissemens publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus, & quand même je pourrois être assuré de les obtenir au plus haut degré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma résolution; la voix solitaire du devoir doit parler plus haut pour un Chrétien, que toutes les voix de la Renommée : l'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrages, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer, sans le vouloir; le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de votre agrément pour la publicité de cette Lettre; j'espère que vous voudrez bien permettre qu'elle se répande, & que les regrets sincères que j'expose ici à l'amitié, aillent porter mon apologie par-tout où elle est nécessaire : mes foibles talens n'ont point rendu mon nom assez considérable

pour faire un grand exemple ; mais tout Fidèle, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, & laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche ; je serai trop dédommagé de leur petite censure & de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés & vertueux, si les Ecrivains dignes de servir la Religion, si les ames honnêtes & pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. Tel est le malheur attaché à la Poésie, cet art si dangereux, dont l'histoire est beaucoup plus la liste des fautes célèbres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords ; tel est l'écueil presque inévitable, surtout dans les délires de la jeunesse : on se laisse entraîner à établir des principes qu'on n'a point ; un vers brillant décide d'une maxime hardie, scandaleuse, extravagante ; l'idée est téméraire, le trait est impie, n'importe le vers est heureux, sonore, éblouissant, on ne peut le sacrifier, on ne veut que briller ; on parle contre ce qu'on croit, & la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses. L'impression ayant

donné quelque existence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une édition très-corrigée, où je ne conserverai rien qui ne puisse être soumis à la lumière de la Religion & à la sévérité de ses regards : la même balance me règlera dans d'autres Ouvrages qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles Comédies (dont deux ont été lues MONSIEUR, par vous seul) ne me les demandez plus ; le sacrifice en est fait, & c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quelques Ecrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne : il seroit trop incertain de compter que ces Ecrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription les principes & les images d'une pièce que je finissois, & je les donnerai sous une autre forme que celle du genre dramatique : cette Comédie avoit pour objet la peinture & la critique d'un caractère plus à la mode que *le Méchant* même & qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule & un vice national.

Si la prétention de ce caractère, si répandu aujourd'hui, si maussade, comme l'est toute prétention, & si gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature & sans succès, n'étoit qu'un de ces ridicules qui ne sont que de la fatuité sans danger, ou de la sottise sans conséquence, je ne m'y serois plus arrêté ; l'objet

du portrait ne vaudroit pas les frais des crayons : mais outre sa comique absurdité, cette prétention est de plus si contraire aux règles établies, à l'honnêteté publique, & au respect dû à la raison, que je me suis cru obligé d'en conserver les traits & la censure, par l'intérêt que tout citoyen qui pense doit prendre aux droits de la vertu & de la vérité : j'ai tout lieu d'espérer que ce sujet, s'il doit être de quelque utilité, y parviendra bien plus sûrement sous cette forme nouvelle, que s'il n'eût paru que sur la scène, cette prétendue école des mœurs, où l'amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui, & où les vérités morales, le plus lumineusement présentées, n'ont que le stérile mérite d'étonner un instant le désœuvrement & la frivolité, sans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres, & les ridicules de tous les rangs.

Je laisse de si minces objets, pour finir par des considérations d'un ordre bien supérieur à toutes les brillantes illusions de nos arts agréables, de nos talens inutiles, & du génie dont nous nous flattons. Si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, est tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carrière, qu'avant de me désapprouver il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé ; après avoir apprécié dans sa raison ce phosphore qu'on nomme l'esprit, ce rien qu'on appelle la renommée, ce moment qu'on nomme la vie, qu'il interroge la Religion

qui doit lui parler comme à moi ; qu'il contemple fixement la mort ; qu'il regarde au-delà, & qu'il me juge. Cette image de notre fin, la lumière, la leçon de notre existence, & notre première philosophie, devroit bien abaisser l'extravagante indépendance & l'audace impie de ces superbes & petits dissertateurs, qui s'efforcent vainement d'élever leurs délires systématiques au-dessus des preuves lumineuses de la Révélation ; le tems vole, la nuit s'avance, le rêve va finir ; pourquoi perdre à douter, avec une absurde présomption, cet instant qui nous est laissé pour croire, & pour adorer avec une soumission fondée sur les plus fermes principes de la saine raison ? Comment immoler nos jours à des Ouvrages rarement applaudis, souvent dangereux, toujours inutiles ? Pourquoi nous borner à des spéculations indifférentes sur les majestueux phénomènes de la Nature ? Au moment où j'écris, un corps céleste, nouveau à nos regards, est descendu sur l'horison ; mais ce spectacle, également frappant pour les esprits éclairés, & pour le vulgaire, amuse seulement la frivole curiosité, quand il doit élever nos réflexions. Encore quelques jours, & cette Comète que notre siècle voit pour la première fois, va s'éteindre pour nous, & se replonger dans l'immensité des Cieux, pour ne reparoître jamais aux yeux de presque tous ceux qui la contemplent aujourd'hui. Quelle destinée éternelle nous aura été assignée, lorsque cet astre étincelant & rapide, arrivé au terme

d'une nouvelle révolution, après une marche de plus de quinze lustres, reparoîtra sur cet hémisphère? Les témoins de son retour marcheront sur nos cendres.

Je vous demanderois grace, MONSIEUR, sur quelques traits de cette Lettre, qui paroissent sortir des limites du ton épistolaire, si je ne savois par une longue expérience que la vérité a toute seule par elle-même le droit de vous intéresser indépendamment de la façon dont on l'exprime, & si d'ailleurs dans un semblable sujet, dont la dignité & l'énergie entraînent l'ame & commandent l'expression, on pouvoit être arrêté un instant par de froides attentions aux règles du style, & aux chétives prétentions de l'esprit.

Je suis, avec tous les sentimens d'un profond respect & d'un attachement inviolable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

GRESSET.

A Amiens, le 14 Mai 1759.

Fin du Tome second.

